JEAN RENAUD

MIRAGES D'EXIL

alifornia
ional
lity

LIBRAIRIE BERNARD GRASSET

MIRAGES D'EXIL

DU MÊME AUTEUR

Ames de Retraités. (Ollendorff.)

Les Héroïques Fripouilles. (Bernard Grasset.)

Les Inféconds.

Les Errants.

EN PRÉPARATION :

Gueux de Brousse.

La Tueuse Jaune.

JEAN RENAUD

MIRAGES D'EXIL

PARIS
BERNARD GRASSET
ÉDITEUR
61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61

—

MCMXIV

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Bernard Grasset 1914

Il a été tiré de cet ouvrage :
10 exemplaires sur Japon Impérial
numérotés de 1 à 10
et 15 exemplaires sur Hollande Van Gelder
numérotés de 11 à 25.

N° 19

Aux Français d'Asie et à tous ceux, les illustres, les humbles ou les sans grades qui sont tombés ici pour la plus grande France de demain, je dédie la pensée maîtresse de ces notes de brousse...

Indo-Chine, 1913.

JEAN RENAUD

1629245

PREMIÈRE PARTIE

L'ENCHANTEMENT DU PAYS D'ANNAM

L'ENCHANTEMENT DU PAYS D'ANNAM

(En marge du carnet.)

A peine quelques années ont passé depuis les soirs où, réunis dans les modestes chambres de nos garnis métropolitains, nous retracions sur des atlas l'itinéraire glorieux des colonnes dont les exploits hantaient nos imaginations enthousiastes. Peu nous importait que beaucoup parmi ceux qui les formèrent soient revenus au pays hâves, le teint livide, et que, d'autres moins heureux, soient restés dans un trou creusé à la hâte en pleine brousse ou en pleine rizière : nos rêves s'exaltaient au chaud emballement d'une épopée à connaître et à suivre.

Des Antilles au Tchad et du Tchad en Chine,

partout, nos yeux s'arrêtaient fascinés par des villes dont le nom seul suffisait à nous rappeler les « choses » apprises d'un passé lourd de batailles et de sacrifices, quand il ne nous immobilisait pas, silencieux et recueillis, en face de l'évocation plus délicate de leurs temples mystérieux ou de leurs Divinités au sourire figé.

Je me souviens qu'à l'heure des crépuscules dans ces garnis où le tic tac d'un réveille-matin semblait ajouter à l'absoluité du silence, le rêve peu à peu se précisait ; le rêve se précisait, empoignant comme une charge ou un assaut...

D'un coup, en rafale, les fanfares des cuivres guerriers résonnaient à nos oreilles attentives ; tout ce passé se dressait, frémissant et vainqueur, avec ses héros, dont chaque nom signe une page de l'Épopée coloniale...

Puis, peu à peu, seconde par seconde, les sonneries s'affaiblissaient comme si le vent du soir les eût emportées par-dessus les toits de notre garnison paisible et déjà endormie ; rien ne restait d'elles que des appels intermittents, des éclats de clairons de plus en plus assourdis ;

alors, tandis qu'ils agonisaient comme des râles très lointains, dans un décor de féerie, agrandi par nos imaginations enfiévrées, nous évoquions le magistral spectacle de pagodes et de palais en ruines achevant de mourir dans le grand silence des jungles recueillies...

En parcourant ces notes éparses, ces notes de route, il me semble que je retrouve ces jours enfuis ; ces jours où je frissonnais à l'espoir de partir vite, loin de la France, pour vivre égoïstement notre rêve magnifique ; plus, il me semble qu'en ouvrant ces feuillets, je vais revoir la forêt luxuriante, la jungle sauvage, le ciel surtout, ce grand ciel d'azur profond où, sans auréole, se couche le soleil sanglant des crépuscules laotiens, puisque, plus favorisé que beaucoup parmi ceux qui évoquèrent avec moi la féerie extrême-orientale, j'ai réalisé mon beau songe d'antan.

Sans doute, les sonneries des assauts et les appels des victoires ne frémiront pas dans les pages de ce carnet ; qu'importe si, en les parcourant, je ne pense plus aux dures fatigues des étapes accomplies sous le soleil tropical ; aux

nuits agitées par la fièvre de l'effort physique sans cesse soutenu, et si je retrouve, doucement caressant, près de mon âme qui l'avait autrefois tant recherché, le mirage des soirs tranquilles, où je songeais « aux palais et aux pagodes en ruines qui achèvent de mourir dans le silence des jungles recueillies... »

EN BAIE D'ALONG

..... Lentement le *Rubis* glisse sur l'eau sans rides.

Sur le pont où je suis monté, on perçoit à peine le lent et monotone ronron des roues à aubes, qui tournent avec la pesante lenteur des ailes d'un moulin; à l'arrière, dans le soir qui tombe, fuit le mélancolique paysage des rizières embrumées.

A l'avant, au-dessus de l'horizon où tremblent les feux des bouées, surgit un féerique décor de montagnes étagées en une prodigieuse succession de profils, dont les lignes peu à peu s'estompent dans l'ombre qui les envahit.

De quelque côté que je regarde, ce sont partout les mêmes orgueilleuses silhouettes de promontoires hardis, de roches solitaires et de cirques farouches, où les aiguilles des monolithes se dressent ainsi que des miradors géants.

Tandis que, sans transition, la nuit succède au crépuscule, je reste debout, l'âme envahie par une intraduisible angoisse, où le saisissement se mêle à la fièvre de parcourir cette baie au nom sonore comme un coup de gong.....

L'étrange paysage de ses amoncellements s'étend, comme un de ces paysages de mort où les arbres sans feuilles tordent leurs branches madréporiques, et où les brousses dressent, sous la pâleur uniforme des nuits de lune, leurs hautes herbes qu'aucun vent n'a jamais secouées.

Et, brusquement, dans ce cadre où les roches érigent leurs moyenâgeux donjons, où, entre les parois verticales des falaises, s'ouvrent les couloirs sombres des passes sans issues, c'est toute l'histoire tonkinoise qui s'éveille..... C'est toute la légende au fond de laquelle tremblent

des épouvantes et des hallucinations nées d'une épopée plus empoignante que toutes celles de ce pays des luttes âpres et des surprises sans merci ; c'est aussi tout le passé qui renaît avec ses effarants souvenirs de pirates et d'aventuriers.

Mystérieuses légendes et étrange passé aux incroyables épisodes !

Ici, c'est le tunnel de la Douane; c'est le trou que jamais on ne découvrait et par lequel, en face des douaniers stupéfaits s'évanouissaient les sampans lourds de fusils et d'opium; c'est le tunnel tragique où, des linhs douaniers poursuivirent une jonque de combat.

La page de cet incident historique revient à ma mémoire.

Ils se sont lancés sans torches là, dans le canal souterrain que nous suivons; seuls les coups de fusil qui rayaient l'ombre d'un trait de feu les dirigeaient, puis l'obscurité retombait accablante, et leur misérable canot allait, se heurtant aux stalactites des voûtes effondrées ou s'enlisant au milieu des vases tenaces des fonds mouvants !.....

Ils ont continué cette étape terrible dans l'éternelle nuit qui règne, puis, éblouis par la lumière, ils ont sans transition débouché au plein soleil, en face d'un village où les pirates tentèrent de les brûler vifs...

Là, c'est la Bouteille ; c'est le roc creux en équilibre au-dessus de l'eau transparente sur un long goulot de granit ; c'est le repaire où se déroulèrent les péripéties d'un emprisonnement légendaire (1)...

Partout, ce sont des masses que le navire frôle et qui se dressent dans l'ombre ainsi que des fantômes...

Maintenant le soir tombe ; rien ne vit ; à peine si par intervalles on entend les appels des crabiers qui passent dans la nuit ; appuyé au bas-

(1) Un douanier s'aperçut que les contrebandiers plongeaient et disparaissaient dans le roc ; il se hasarda peu de temps après à plonger et découvrit une entrée sous-marine en forme d'entonnoir. Il pénétra dans le roc à peine éclairé par la lumière tombée d'une étroite crevasse et inventoria tout un dépôt de fusils ; il ne put au retour retrouver son chemin et hurla pendant huit jours, essayant de se faufiler par la crevasse trop étroite ; il fut enfin sauvé par un Annamite.

tingage, je regarde droit devant moi, tout droit, l'esprit hanté par tout ce passé qui tremble et qui frémit.

Le silence est à ce point impressionnant que les oreilles se tendent, inquiètes de le sentir si profond, et que l'esprit, pour en fuir l'accablement, évoque les heures où, par des nuits semblables, les jonques des pirates partaient au son des tam-tams et des trompes marines.

Mes yeux s'habituent à l'ombre fine qu'un mince croissant dissipe à peine, et mes regards aperçoivent, très haut, en plein granit, au flanc des monts, des trous béants comme des gueules grand ouvertes; des trous énormes, qui furent les inaccessibles repaires où leurs bandes en déroute se réfugiaient après des luttes désastreuses ou des guet-apens ratés.

Tout cela vit, presque palpable dans cette nuit évocatrice où passent, lentement, comme autrefois passaient les jonques guerrières, des sampans aux voiles déployées pareilles à de grandes ailes...

Toujours impressionnant, le silence règne, et, dans le calme profond de ces montagnes et de

cette mer, en face de l'immobilité de cette nature, je n'éprouve plus que le désir de songer à ce qui fut...

Je regarde de toute la force de mes yeux qui cherchent dans l'ombre la silhouette des « aînés » des temps héroïques ; je regarde, et, brusquement, au-dessus de la mer, lisse comme un miroir, paraît une avant-garde de roches noires que leur isolement grandit ; en face de leurs rangs serrés et menaçants, je songe à de titanesques sentinelles veillant sur le mystère des cirques et des grottes qui dorment dans la nuit...

*
**

2 janvier.

Le jour est déjà levé lorsque le petit navire s'arrête au milieu de la rade d'Hongay.

Autour de lui, avec leurs feux encore allumés à l'extrémité des vergues ou des mâts, des jon-

ques et des sampans dorment, mollement bercés par la marée qui monte. En dehors de quelques bruits de forge du côté de la ville salie par sa poussière de charbon, rien ne rompt le lourd silence appesanti ; loin, sur l'horizon violet des matins tropicaux, Along déroule l'impressionnant panorama de ses montagnes crénelées.

Vainement mes yeux recherchent le spectacle, tragique un peu, des roches accusant dans l'ombre la netteté de leurs farouches contours, et, déroutés, ils ne voient plus qu'un paysage de rêve autour duquel vibre la délicate féerie de la lumière et de la vie...

En hâte et pour mieux en éprouver l'étrange impression, je quitte la rade et son activité maintenant trop fébrile ; peu m'importent, les hommes et leur travail, Hongay et ses riches mines de charbon, ses mines célèbres où tant d'énergiques volontés ont dirigé l'admirable effort des indigènes laborieux ; je cède au désir de savourer l'égoïste volupté de la solitude et du recueillement.

Lentes, les roues à aube reprennent à l'arrière

leur interminable chanson ; de nouveau, les passes succèdent aux passes et les rades aux rades, en un merveilleux décor de cirques où les aiguilles et les blocs se dressent semblables à des ruines d'architectures colossales...

Sous le soleil qui la dore, sous le manteau de fougères, de cicas et de bruyères qui la revêt, chaque roche prend sa physionomie propre ; chacune a frappé l'esprit contemplatif des indigènes, et chacune a conservé le nom qui la précise à l'imagination et au souvenir :

Les Marionnettes ;

L'Arche ;

La Fraise ;

Le Chandelier ;

toutes se succèdent, ainsi que des balises gigantesques jalonnant les routes vers les grottes ouvertes au flanc des rocs moussus, et la féerie de ce spectacle continue à chaque minute plus empoignante et plus folle, de la « Grotte des Merveilles » à la « Grotte des Surprises », dans le clair-obscur éternel où dort la prodigieuse flore de leurs stalactites ogivales.

Puis les passes s'élargissent sur la pleine mer où gît l'épave du *Sully,* qui mourut là...

Le passé ressuscite, comme il ressuscite tous les soirs autour des cirques et des rocs, immobiles et muets témoins des épopées évanouies ou des désastres oubliés.

Épave du *Sully,* tragique avec son mât de guerre, son mât tordu, dressé au-dessus de l'eau comme le bras d'un enlisé ; cavernes des pirates, jonques aux grandes voiles déchiquetées, sampans aux longues rames balancées en cadence, tout se transforme et s'anime... L'heure appartient aux évocations, et la plus émouvante d'entre elles surgit de « l'îlot du Cimetière », où les marins de Courbet sont enterrés... Leurs croix se pressent, toutes blanches, dans l'ombre qui entoure leur groupe étroitement rassemblé... ; brutalement on songe à tous ceux qui sont partis ; à tous ceux dont les parents anxieux attendirent le retour au foyer désolé ; à tous ceux dont nous avions rêvé, dans les petits garnis métropolitains ; et, tandis que le bateau file, nos corps se tiennent droits comme à la parade, en face de ce coin de France où

des aînés dorment, loin des églises du pays où l'on vient prier et se souvenir.

*
**

Minuit. En face du Sully.

... Je n'ai pas voulu partir sans repasser par ici.

Toute la journée j'ai vécu au milieu des légendes, depuis la grotte du Mouflon jusqu'à cette exquise grotte de la Congaï, dont l'herbe folle recouvre la pauvre tombe abandonnée, et, ce soir, après avoir erré dans l'île de la Cat-Ba où vit toujours le souvenir des pirates De-Hong et Tieu-Duc, j'ai besoin de me recueillir.

J'ai besoin de me retrouver près de ce qui fut ici un peu de la Patrie lointaine ; c'est pour cela que je reviens devant l'épave du *Sully,* comme on revient en face des tombeaux où sont ensevelis ceux que nous avons aimés...

Enveloppées de blancheurs lunaires, des roches veillent au-dessus de la fosse où gît l'épave du cuirassé misérable ; il me semble, tandis que je les regarde, que leurs orgueilleuses silhouettes se redressent ; en vérité, je crois que le « Bouddha » renverse sa tête et que je saisis sur sa figure colossale un large rire épanoui ; mais non, je suis le jouet d'une illusion : ce sont les rayons de la lune qui transforment l'expression sévère de sa face de granit... ; oui, ce sont les rayons de la lune ; pourtant, un vieil Annamite m'a dit que le « naufrage du navire était dû à l'influence des Génies d'Along » ; il m'a confié cela très bas, après avoir salué de trois laÿs ces monolithes naguère immobiles qui maintenant me troublent par leurs aspects changeants.

Je ne veux penser qu'à un effet d'optique, et je sens qu'une force mystérieuse agit dans cette nuit très évocatrice ; je la devine partout autour de moi, du côté des rocs habités par les Esprits hostiles, du côté du mât qui s'élève comme une croix toute noire au-dessus de la mer phosphorescente ; et, à cause d'elle, tremble devant moi le mirage affolant du sinistre...

J'entends... non, je n'entends rien ; c'est un oiseau de nuit qui passe ; je veux pourtant souligner l'épouvante de ce qui fut, ici ; je veux ; et voici que je vois encore s'animer les rochers ; ai-je la fièvre ? Je perçois, nettement cette fois, comme une bourdonnante rumeur à mes oreilles ; cette rumeur vient de toutes les grottes, de toutes les cavernes, de tous les fourrés, et elle se transforme bientôt en un immense rire qu'on essayerait vainement d'étouffer.

Je dis un « rire » et l'attitude injurieuse de ces pierres le confirme ; elles « vivent » maintenant ; le Bouddha, lui, ne se contient plus et son bras mutilé désigne l'épave tragique qui sert à cette heure de jouet aux Esprits malfaisants.

Il la désigne ou la menace, et je songe à tout ce que je sais des Génies de ce pays qui ont renversé des jonques, incendié des sampans, tué les marins du *Courbet,* crevé le *Sully,* pour défendre, sentinelles intraitables, les passes encore vierges d'Along, la grande baie mystérieuse...

THAN-HOA

... Certes, au temps où de longues flâneries succédaient à la fièvre des manœuvres, à l'emballement des randonnées équestres, je n'avais jamais soupçonné que l'on pût, en s'expatriant, enregistrer de telles impressions.

En quelques mois, je me trouve transporté de la France, dont l'évocation s'imprécise déjà devant mes yeux éblouis, dans le légendaire Tonkin des pagodes silencieuses et des citadelles aux miradors étagés. En vérité, je me demande si je ne suis pas entraîné par un rêve, qui, au réveil, me laissera douloureusement déçu, dans une chambre de soldat de petite garnison française...

Pourtant, devant moi, dominant de sa masse le vaste damier des rizières, une vraie citadelle, une citadelle aux angles cabrés ainsi que d'orgueilleuses proues, se dresse, silhouettée en arêtes vives, sur le ciel clair du crépuscule agonisant...

La citadelle de Tan-Hoa !

Depuis Hanoï, dans mes oreilles bourdonne le ronflement des pétards annamites ; mes yeux voient toujours, flottant au bout de leurs hampes de bambou, des pavillons barbares, des pavillons aux bords découpés en dents de scie, à la pleine étoffe écussonnée de chimères affrontées ou de caractères héraldiques ; des pavillons rouges, verts, multicolores, noirs surtout, noirs comme le furent ceux des révoltés de l'époque héroïque, et mes narines retrouvent encore, dans l'air tiède, l'odeur des joostiks (1) qu'elles ont respirée.

Tout cela n'est pas un rêve, et j'ai pourtant besoin de me souvenir...

Je détaille des faits, je précise des dates ; tant de

(1) Bâtonnets parfumés.

choses ont passé depuis quelques mois, que tout se bouscule dans ma mémoire étonnée ; et voici que, nés de la réalisation d'un projet soigneusement élaboré, reviennent, vigoureux et vibrants, les enthousiames que je croyais perdus. Ils reviennent, ardents comme autrefois, parce qu'on part loin des capitales ; loin des rues encombrées de pousses ; loin de la vie facile, loin du monde, vers les espaces illimités ; vers les forêts traîtresses ; vers les sentiers à peine explorés des brousses, vers les coins où l'on sera seul en face de l'indigène, de la nature et du ciel bleu...

On s'en va sans escorte, les cuisses collées aux quartiers des selles, en hommes, et non en touristes, inquiets du bien-être pour les jours proches où l'on couchera, mouillés encore par l'eau du dernier gué passé, à l'ombre d'un arbre ou sous un toit de paillotte abandonnée...

En vérité, je sens que la joie me donne du vertige ; c'est si imprévu de voyager ainsi, sans souci du confort et sans regarder derrière soi, tout droit, à travers l'Annam, le Laos et le Tranninh... toujours tout droit...

Annam, pays des rencontres épiques ; pays

où l'on doit tant vibrer au pied des collines fortifiées que les pavillons multicolores d'aujourd'hui couronnèrent au temps des Rivière et des Bobillot ; pays des pèlerinages sacrés aux tombes des soldats endormis dans ta campagne ensoleillée...

Laos ! Laos mystérieux caché derrière ta forêt tropicale et défendu par tes rapides vertigineux : Laos des khènes, qui font comme un bruit léger de vent dans les feuilles ; Laos des pagodes en ruines où les Bouddhas accroupis poursuivent le rêve sans fin de leur extase radieuse...

Tranninh ! patrie des Khas et des Méos ; contrée des steppes infinies et des pinèdes frémissantes ; terre des jarres préhistoriques que saluèrent les émigrants mongols et les conquérants siamois...

Annam, Laos, Tranninh ! terres d'exil, dont nos imaginations évoquèrent tant de fois les paysages à la fois hostiles et attirants, quelles splendeurs dévoilerez-vous demain à nos yeux qui s'ouvrent tout grands vers vos triomphantes beautés ?

Aujourd'hui, je regarde...

Mes fonctions d'aide de camp du Gouverneur Général me permettent de voir partout et au premier rang...

Je regarde, et, devant moi, tout près, la figure hâve, les épaules voûtées, passent quelques soldats qui reviennent du Haut; ils s'arrêtent pour me saluer ; je m'approche d'eux, poussé par je ne sais quelle force ; il me semble qu'ils vont détruire mes illusions, ils sont si pâles, si amaigris... Qu'importe, je vais vers leur groupe...

Ils arrivent du Service géographique; je les interroge et ils me répondent tranquillement...

— C'est dur... nous avons failli crever; mais, vous savez, il nous tarde de repartir; on est en convalescence maintenant; après, on remontera... Ah ! ce qu'il est beau, ce pays... et puis, on vit « comme des frères » les lieutenants et nous... alors, dame, on s'ennuie sans nos officiers et sans la brousse... !

Oui, sans la brousse !

Je la revois tout entière, à cause d'eux, cette brousse mangeuse d'hommes; cette brousse où nous avons erré sous le coup de massue du

soleil accablant et où nous avons déliré, sous l'assaut des fièvres qui détraquent ; je la revois toute nue cette marâtre qui brise, mais que nous aimons ardemment, de toute la force de nos enthousiasmes qu'elle exaspère, de toute la vigueur de nos jeunesses qu'elle étiole, parce que... parce qu'elle est « la brousse » et parce qu'elle tue...

Peut-être que demain, sur nous cinq qui partons vers le pays du Haut, dont ces soldats reviennent, elle désignera celui... Allons, pourquoi vais-je penser à demain? C'est aujourd'hui la fête de la lumière et de la couleur ; pourquoi vais-je évoquer des choses tristes et pourquoi, par-dessus toutes ces lumières et par-dessus toute cette foule ne vois-je que des hommes à faces hâves, dont les yeux me fixent étrangement... Est-ce l'obsession de ces convalescents qui me poursuit? Je ne sais plus ce qu'il m'arrive dans le cadre de cette résidence illuminée où revêtus de leurs étoles brodées, la tablette d'ivoire à la main, les mandarins et les lettrés s'écartent pour laisser passer des mimes et des ballerines en costumes étincelants... Je

ne sais pas ce qu'il m'arrive, et je m'obstine vainement à regarder les toutes gracieuses qui dansent, des fleurs de lotus à la main : ce sont « les Autres » que je vois partout avec leurs faces émaciées et leurs yeux caves...

Je devine qu'ils se pressent autour de moi dans ce soir tropical si propice aux évocations, et bientôt je ne distingue plus les lanternes aux dragons enlacés qui projettent sur les arbres en ombres agrandies les silhouettes des comédiennes aux robes de clinquant; je ne distingue plus rien de la résidence, rien de la foule... ; je ne vois qu'une masse énorme qui écrase tout; je la reconnais... ; c'est celle de la forteresse, dans les fossés de laquelle tant des nôtres sont allongés.

J'ai compris, et je suis fier que dans ce premier « mirage d'exil » revive le poignant souvenir des Aînés héroïques.

LES TOMBEAUX DES

PREMIERS EMPEREURS D'ANNAM A PHOT-CAT

... Pourtant la vision de ces comédiens de Than-Hoa a longtemps ensuite tremblé devant mes yeux; longtemps, j'ai revu l'éclatant cortège des actrices, raides sous leurs hauts diadèmes, au milieu des indigènes attentifs qui montraient aux lumières les impeccables formes de leur nudité dorée; et des heures se sont écoulées avant que j'aie pu mettre au point l'impression venue du spectacle très asiatique d'une princesse mimant sur la scène les danses rituelles du Livre de l'Amour...

Elle s'est avancée timidement, les yeux baissés sous les sourcils qu'un habile coup de

pinceau avait relevés au-dessus des tempes fardées... D'abord saluée par le vacarme étourdissant des guitares et des psaltérions, elle n'a donné d'elle que le mouvement souple de ses bras mollement étendus...

Son apparition délicate a été pour moi d'autant plus saisissante que je venais d'évoquer des souvenirs tragiques. Sans transition, c'est vers elle que je suis allé, séduit par la pudeur des regards baissés, par l'impénétrabilité du visage; par les gestes à la fois ardents et contenus qui peignaient une passion timide encore, mais sur le point de devenir exaspérée... Oui, elle n'a donné d'elle que le mouvement souple de ses bras mollement étendus; puis, le vacarme des guitares, des cuivres et des gongs s'est apaisé; la musique est devenue douce, étrangement douce; les parfums des baguettes de benjoin sont devenus plus lourds et il m'a semblé que les êtres et les choses attendaient comme l'épanouissement de cette fleur humaine, dressée hiératique et mystérieuse; et, peu à peu, par degrés, la grande fleur s'est ouverte dans la nuit... En cadence les bras ont battu l'air; les

mains ont été agitées de mouvements rapides; les pieds nerveusement ont battu le plancher sonore de la scène, et la souplesse féline des hanches et du buste a donné aux attitudes la voluptueuse perfection précisée par la Légende et par les Livres...

Alors, en éclair, j'ai compris tout ce qu'il y avait d'irrésistiblement attirant dans ces minces corps de femmes devinés fermes, harmonieux sous l'étoffe soyeuse des costumes annamites, et dans ces yeux faux de maîtresses qui trompent, mais dont la réserve voulue cache la frénésie des étreintes que l'on ne dénoue plus quand on est pris...

Je la reverrai toujours, cette princesse charmante de conte extrême-oriental, et c'est elle que j'évoque encore devant les murs séculaires qui ont gardé jusqu'à ce jour le mystère inviolé du tombeau des premiers empereurs d'Annam...

C'est elle que j'évoque, parce qu'elle reste dans ma mémoire comme une incarnation troublante du pays annamite ; parce qu'elle précise, pour moi : le passé des rites ; le passé des coutumes séculaires; le passé d'une

civilisation agonisante, dont les traditions disparaîtront, en même temps que ses pagodes et ses palais abandonnés... ; parce que demain, peut-être, verra mourir les derniers chanteurs et les dernières princesses mimant, sous les masques barbus et les robes éclatantes, les chants évocateurs des siècles abolis...

En attendant, comme autrefois, comme toujours, la forteresse des vieilles murailles de Pho-Cat se dresse pour protéger ses tombeaux que rarement des Européens ont visités ; rarement, peut-être jamais, si les traditions et les rites ont été respectueusement observés ; aujourd'hui, les idées ont évolué même ici, dans ce pays où rien ne paraît avoir changé depuis des siècles ; la civilisation passe et, parce qu'elle passe, on commettra des sacrilèges en son nom ; demain, ce sera l'oubli, et ces murailles, lentement, s'effriteront autour des salles sacrées dont les herbes auront disjoint les mosaïques et recouvert les laques ; ou bien, ce sera la publicité, et ces portes s'ouvriront devant toutes les curiosités stupides ; devant toutes les caravanes dont la banalité déshonore les palais ou les temples

du passé, auxquels l'oubli laisse au moins la grandeur des isolements orgueilleux et des agonies farouches.

Heureusement qu'ils sont loin de tout et de tous ces tombeaux perdus dans l'immensité des rizières... Silencieux, nous en franchissons les trois enceintes où des sentinelles vêtues de rouge veillent devant des portes lamées d'airain vert-de-grisé...

... Les branches tordues des arbres se succèdent dans les cours, où gisent des brûle-parfums de bronze, des brûle-parfums aux flancs sculptés de chimères et de dragons, selon les rites ; loin, au fond du sombre couloir des allées où tourbillonnent des feuilles mortes, les salles impériales paraissent, très basses, sur leurs colonnes rouge et or.

Nous allons.

Autour de nous, deux lacs s'étendent ; deux lacs mélancoliques, au-dessus desquels, vainement, les buissons effeuillés recherchent leur maigre image réfléchie.

Ce n'est partout que désolation, accablement, tristesse ; tristesse infinie ; tristesse poignante

venue de toutes les « choses » que l'on sent mortes autour de soi.

Nous arrivons devant la salle immense... la salle aux colonnes laquées, autour desquelles s'enroulent des monstres grimaçants. Dans la pénombre de ses fonds mystérieux, de minuscules flammes de cierge vacillent aux courants d'air; des autels se succèdent, modestes, cachant derrière le voile jaune de l'Empire la « Tablette sacrée », où les inscriptions en Caractères rappellent ce que fut la vie du prince ou de la princesse défunts...

Nous nous arrêtons tous, accablés par le silence de cathédrale qui règne là; et je songe à ce mystérieux pays d'Annam dont un vieux lettré vient de me décrire les coutumes rituelles; plus que toutes, celles qui se rapportent aux tombes de Pho-cat sont étrangement tragiques; c'est à elles que je pense dans ce décor de solitude poignante. Je sais maintenant que, sous les autels, aucun corps n'est raidi dans l'éternelle immobilité de la fin; je sais qu'ils sont par là, dans le périmètre de l'enceinte fortifiée, dans des fosses dont aucun être vivant n'a pu

préciser la place, puisque ceux qui les creusèrent ont été sacrifiés...

Le vieux lettré m'a dépeint le spectacle ; je l'ai vu... vu, à cause de ses images précises et de son langage coloré... Il s'est déroulé il y a des siècles, ce sont les Livres qui le disent, à l'heure où le crépuscule mourait, comme il meurt ce soir au-dessus des rizières mélancoliques... Dehors, c'étaient des coups de gongs, des processions, des chants et des appels de pleureuses ; dedans, c'était le silence, à peine troublé par le bruit sourd des pioches qui creusaient les trous en présence des princes du sang...

« Ensuite, me dit le lettré, ce fut le retour grave et lent par les allées noyées d'ombre, où fumaient les brûle-parfums que vous voyez encore debout... puis ce furent, brutalement, les coups de sabre abattus sur la nuque des ouvriers... le sang gicla, là, devant la porte de la troisième enceinte... la porte que vous franchissez ; et on la referma pour toujours, sur le mystère des grandes cours abandonnées... Superstition ? Prudence ? peu importe ; en agis-

sant ainsi, les cadavres dormiront en paix, sans craindre le viol des révoltes qui, dans ce pays, font aux morts l'insulte de jeter leurs cendres et de disperser leurs ossements... »

Maintenant le soir tombe ; l'obscurité envahit les derniers autels où flambent des cierges et des joosticks ; dehors, c'est la nuit déjà profonde, c'est le chant des cigales, c'est la vie ; nous allons vite vers elle, pressés de fuir le silence trop évocateur des salles, l'atmosphère trop fade des végétations fanées, l'impression d'angoisse trop insupportable qui vient de ces enceintes, où, selon les légendes, se promènent chaque soir, gardiens fidèles des Grands Morts, les fantômes des fossoyeurs décapités...

LA ROUTE DE VINH A HUÉ

LA PORTE D'ANNAM

... Nous sommes en pleine saison d'hivernage. Sans cesser, depuis des jours, la pluie tombe sur les brousses entre lesquelles serpente la route mandarine ; et, dans les rizières où les « ma » (1) montrent leurs frêles pinceaux pointant au-dessus des étendues stagnantes, les buffles tendent leur dos couvert de vase à la bienfaisante douche des averses.

Il pleut, et dans ce pays de la lumière où rien ne semble vivre en dehors de la chaude caresse du soleil, les choses et les gens prennent un inoubliable aspect de résignation et de misère.

(1) Jeunes pousses de riz.

Jamais, comme aujourd'hui, je n'ai remarqué la saleté des villages que nous traversons, des villages pourtant si coquets par les jours clairs des saisons sèches ; et jamais je n'ai mieux compris la sévère mélancolie de cette vieille terre des Légendes et des Rites.

Comment exprimer par des phrases précises cette tristesse indéfinissable qui vient des brousses recueillies, de la lumière terne et des indigènes en haillons?...

Je sens que toutes les impressions accumulées depuis mon départ se réunissent pour n'en faire qu'une, décourageante un peu... Elles ne sont rien, prises en soi, ces impressions de voyage... Qu'en reste-t-il, au fond, si je les énumère? Une fumée très odorante de joosticks brûlant aux pieds d'un Bouddha éventré... ; un coucher de soleil derrière une pagode en ruines ; une promenade dans un cimetière, la nuit... ; rien, rien, en vérité ; mais vite par les soirs gris de l'hiver, cela se transforme, cela devient : toutes les fumées montées des brûle-parfums autour des pagodes vénérées ; tous les couchers de soleil aux lentes agonies ; toutes les plaines au milieu

desquelles les tombes dressent leurs stèles de granit; cela devient, comme à cette heure, « l'expression » même de ce pays d'exil...

Pays d'Exil? Pourtant, dans ma mémoire des rapprochements se font; et, insensiblement, je songe à des jours semblables à celui-ci, passés en France, à écouter le monotone et triste refrain de la pluie chantant aux pentes des toitures.

Comme c'est loin ce souvenir! pour en fuir la nostalgie évocatrice, je veux voir des panoramas que je n'ai jamais admirés; je veux voir des temples, des collines, des rocs; n'importe quoi...

Je cherche vainement, car la brume dense couvre tout; il n'y a rien dans cette étendue; pas une colonne de pagode; pas un berger de buffles, et, les indigènes qui passent, ployant sous le poids de leurs charges en balance, me paraissent d'une humanité si lointaine, si misérable, que ma tête se détourne; il n'y a rien, rien... pourtant si : un souvenir tragique; le drame qu'il rappelle s'est déroulé près de nous, dans la jungle aux lourds épis retombants. Un

soir, au crépuscule, un lieutenant fut surpris par « le Tigre ». « Le Tigre » !...

C'est la première fois que j'entends parler du sinistre seigneur, et je suis loin de me douter qu'à compter d'aujourd'hui l'aventure que l'on raçonte m'obsédera au point de me faire sursauter au moindre craquement des herbes desséchées, lorsque je cheminerai, le soir, dans les étroites pistes des campagnes ou des forêts...

Donc, un lieutenant fut surpris là ; personne n'a jamais pu dire ce qui s'était passé ; on sait seulement qu'il fut attaqué à la nuit tombante et que, le lendemain, au point du jour, des Annamites le trouvèrent mort, les mains nerveusement crispées sur la gorge du tigre qu'il avait étranglé.

Nous passons et, de nouveau, je me résigne à subir le monotone clapotement des gouttes sur les feuilles des bananiers et des bambous ; mais voici qu'un brusque silence s'abat sur les rizières ; la pluie cesse ; les gouttes ne tombent plus que par intervalles, ici... là... puis c'est le calme.

Il semble que, du côté des monts, la nuée de-

vienne moins dense ; un coin de ciel bleu paraît ; une clarté tremble ; puis, un rayon, un vrai rayon fuse, puissant comme un faisceau de projecteur... et la nature se transforme...

Un frisson de vie secoue les feuilles, les branches, tout ; les innombrables tombeaux qui peuplent les rizières ou les champs prennent eux-mêmes un air de fête, et leurs herbes folles se redressent, heureuses de n'être plus courbées par le brutal déluge des rafales...

Nous sommes maintenant au pied d'une montagne à pic.

Un instant, au-dessus de nous, la route se perd dans d'inextricables fourrés de ronces et de lianes ; puis, elle reprend son ascension pénible, vers une porte qui doit être gigantesque et dont le plein cintre encadre un large coin de ciel opalescent...

La Porte d'Annam !...

J'ai tant rêvé pendant la route à l'évocation du pays natal, aux histoires de tigres, que l'Indo-Chine n'était plus dans mon esprit qu'une « chose » très lointaine ; et, sans transition, je me souviens que nous avons franchi les limites

du Tonkin depuis longtemps, longtemps, et que nous sommes tout près de Hué, la capitale aux citadelles endormies sur les bords verdoyants de sa « Rivière parfumée »...

Fiévreusement, nous suivons un sentier qui monte vers la porte monumentale dressée sur ses assises ainsi que sur un trône.

Il faut se cramponner aux herbes, s'arc-bouter aux rochers pour éviter de rouler à travers les ronces et les cactus...

Enfin, un chemin plus praticable nous accueille ; un chemin aux marches disjointes, mais larges comme des paliers, par où passa jadis la vieille route d'Annam.

La vieille porte, la vieille route!

Tout est vieux dans ce pays de la tradition ; de quelque côté que l'on regarde, c'est la forteresse séculaire ou le temple préhistorique; au milieu de la nature immuable, rien ne paraît avoir changé de ce que les hommes construisirent ici pour se défendre ou pour prier.

Voici la porte, la porte précédée d'une stèle de granit, où les sentences parallèles sont encadrées d'une sculpture minutieuse rappelant

les combats des Phénix de la Fable ; au-dessus, une voûte au plein cintre tapissé de mousses chevelues enjambe l'extravagante flore qui pousse autour de ses piliers massifs...

Je regarde les murs, où des inscriptions disent des dates et traduisent des souvenirs...

Au hasard, je lis :

X..., de Ploemeur, matelot, 1880.
Y..., natif de Quimper, infanterie coloniale, 1883.

Plus loin, je découvre :

Vive la Bretagne ! 1885.

et ces inscriptions, très naïves, laissent en moi comme une émotion douloureuse.

Je rapproche ces dates mentalement... 1880... 83... 85... et je revois l'époque héroïque où les créneaux que les cycas et les capillaires effritent aujourd'hui se hérissaient de lances et d'oriflammes, tandis que les gongs rappelaient à la guerre sans merci...

Combien sont revenus de ces gars, de ces gars bretons, qui, comme nous, s'extasièrent devant

le magistral spectacle de la mer d'Annam brisant ses hautes vagues contre la côte de granit ; de la mer aux îlots déchiquetés comme des ruines, et de la campagne ensoleillée où des roches aiguës jaillissent comme les clochers hardis de l'Armor des binious et des pardons mélancoliques ?

Un moment, notre pensée se recueille, et, comme ces marins ou ces troupiers, insensiblement, nous arrivons à établir des parallèles qui nous feraient peut-être écrire :

« Vive le pays natal ! » sur les grands murs plaqués de moisissures...

Vive le pays natal ! car, malgré sa splendeur, cette nature aux firmaments étincelants, cette nature où le soleil s'endort dans la féerique apothéose des couchants radieux, n'éveille jamais en nous la douce sentimentalité de nos crépuscules métropolitains.

Jamais d'elle ne vient, vers notre cœur ému, la tiède caresse de ces brises qui apportent, en même temps que les odeurs des moissons mûres, la chanson des angélus qui vibrent dans les très lointains ; sa beauté nous éblouit, nous écrase ; mais, au fond, une étrange indifférence fait que

nous nous sentons toujours, devant elle, les « errants »..., les gens qui passent...

Nous partons... ; avant de reprendre le chemin ardu de la descente, je me retourne, et il me semble que cette porte devient plus grande au fur et à mesure que le soir tombe.

Oui, elle grandit, et tandis que derrière les créneaux, droites comme des lances, tremblent les tiges lisses de quelques bambous effeuillés, j'éprouve l'illusion très nette que ses murailles en ruines se redressent encore pour menacer ou pour défendre...

A LA COUR DE HUÉ

... Le Gouverneur général rend sa visite à l'Empereur d'Annam.

Nous allons, entre une double haie de hampes multicolores, au bout desquelles flottent les oriflammes annamites.

A droite, à gauche, partout, c'est la même perspective de porte-pavillons, immobiles sous leur rouge costume, où s'enlacent étroitement les chimères héraldiques.

Loin, après le fleuve où dorment les jonques et les sampans, le cavalier de la Citadelle se profile avec son grand pavois claquant au vent.

Les fifres sifflent, et, dans l'air où passent les grisants parfums des « joostiks », on sent un frémissement où les vibrations des gongs

résonnent comme celles des cloches ou des bourdons...

Toujours et semblablement parés de fleurs, les autels aux ancêtres et aux génies se succèdent, comme se succéderaient des temples précédant un maître-autel majestueux ; il semble, au fur et à mesure que l'on approche de son enceinte crénelée, que le mystère en devienne à la fois plus étrange et plus angoissant...

Brusquement, au détour de la route suivie au-dessus des fossés où, sur les lotus morts, tombe la mélancolie du matin, la porte d'entrée se dresse, farouche, en l'orgueil de ses miradors étagés...

Immédiatement après avoir franchi son portique au plein cintre plaqué de bronze vert-de-grisé, c'est le merveilleux enchantement des chemins sablonneux, où des arbres géants tordent leurs branches séculaires.

Les gongs vibrent ; les pavillons s'agitent comme pris, eux aussi, par la fièvre qui nous brûle et par l'émotion qui nous étrangle, en face de la dernière enceinte où veillent, encore en batterie, les canons des premières conquêtes...

Le voile se déchire ; tout le passé des légendes, dont nos imaginations évoquent les souvenirs, se dresse et se précise...

Devant nous, tassés sur leurs colonnes, où s'enroulent des dragons hérissés, les différents palais se succèdent avec leurs vastes cours où les grands mandarins sont réunis ; et, à les voir, de loin, aller et venir, ils font l'effet d'une écharpe mirifique, déroulant sous le clair soleil la splendeur de ses ors et de ses broderies...

Émotion infinie, où l'admiration de ces coutumes millénaires intimement s'allie à la fierté d'appartenir à la nation qui sut les respecter...

... Les gardes d'honneur s'immobilisent au pied de leurs pavillons flottant avec un bruit léger de soie froissée ; les brûle-parfums déroulent les lourdes spirales de leur odorante fumée ; sous nos pas, les dalles de granit ont des résonnances de gong doucement battu...

Nous allons..., et, tout d'un coup, c'est l'Extrême-Orient qui se dévoile dans l'impressionnante majesté de son protocole rituel.

Silencieux, notre cortège avance entre les

mandarins, dont les premiers rangs s'arrêtent au bas de la salle du Trône; à ce moment, nos regards ne voient plus que l'or rouge des colonnades intérieures, et nos esprits sont à ce point bouleversés, que l'émotion nous fige sur les dernières marches de l'escalier sacré...

Devant nous, la salle du Trône s'étend, d'autant plus immense qu'on ne distingue, dans la pénombre de ses fonds mystérieux, que de discrets scintillements de dorures et que d'imprécises silhouettes immobiles...

Tandis que nous avançons éblouis un peu par le grand jour quitté, des deux côtés de la salle les silhouettes s'animent; leur front en rigoureuse ligne se rapproche de nous, lentement, selon la sainte loi des usages consacrés; à ce moment un rayon tombe du haut des charpentes de teck où je remarque, sculptés en plein bois, de grands vols de chauves-souris rituelles; et je vois, je vois des êtres de légende en costume dont j'ai autrefois évoqué la splendeur après des lectures de contes merveilleux... Pourtant, je ne rêve pas : ce sont bien des princes du sang, des ministres « Colonnes d'Empire »

qui sont là ; et c'est bien un Trône, le Trône d'Annam, qui se dresse, orgueilleux, avec ses chimères tordues au-dessus de gradins où l'or fauve des incrustations rutile...

En vérité, j'ai peur que cette vision disparaisse ; j'ai peur d'être le jouet de mon imagination enfiévrée ; mais non ; une autre apparition se dessine devant moi ; l'ombre de cette salle est si rouge que je vois mal, très mal... ah ! maintenant, elle se précise... et j'aperçois, tout droit, sur ce trône dont je n'avais distingué que les chimères et les gradins, dans l'attitude des idoles asiatiques, drapé dans la soie jaune du costume impérial, la tiare en tête, Duy-Than, qui attend, hiératique et figé...

Cela me déconcerte tellement que j'ai besoin, pour y croire, de m'assurer que le Gouverneur et sa suite sont là, bien vivants ; oui, je les retrouve tous, et je remarque, en même temps, que leurs yeux, comme les miens, se sont embrumés sous le coup brutal de leur émotion mal contenue...

Maintenant, de toutes nos forces nous regardons vers le piédestal isolé dans l'immensité de

cette salle où la Cour se prosterne en des lays prolongés, et voici que le représentant de la France s'approche des gradins, en face du trône auguste, au milieu du cercle solennel des mandarins.

Étrange tête-à-tête, sur lequel pèse un silence dont l'indéfinissable absoluité nous écrase ; un silence, dont nos pensées profitent pour se rassembler devant le spectacle émouvant de notre civilisation frémissante d'idées nouvelles, allant vers cette civilisation asiatique, mystérieuse, ainsi que ses chimères héraldiques...

Nos regards ne peuvent se détacher du fond de soie, où grimacent les dragons enlacés et sur lequel, très haut, se profile la fine silhouette de l'Enfant Roi...

Il écoute la parole qui lui vient au nom de la Patrie lointaine, dont les trois couleurs écussonnent, sur la Citadelle, le jaune drapeau du Protectorat.

Il écoute, et ses yeux s'ouvrent tout grands, au fur et à mesure que montent vers lui les phrases célébrant, en même temps que l'antique civilisation d'Annam, l'espoir de la voir

communier avec la nôtre, pour atteindre, sans toucher à ses traditions et sans violer ses rites, à un même idéal d'humanité et de progrès...

Il écoute, et l'on sent qu'aucun des mots ne lui échappe de ce discours, dont il connaît la langue ; de ce discours, dont il souligne souvent, avec un joli mouvement de tête, les périodes de foi ardente, les périodes qui résonnent étrangement au milieu de cette cour aux costumes séculaires, mais dont le souffle réveille dans les cœurs, en même temps que l'amour de la France Protectrice, celui de la patrie annamite dont elles évoquent la gloire et la splendeur...

Tandis que ces images s'affirment dans des phrases à la fois graves et vibrantes, une même pensée nous unit ; une même pensée qui se reporte vers tous ceux, inconnus ou glorieux, qui surent faire une épopée de bataille pour nous laisser, aujourd'hui, celle de la conquête de l'âme d'un pays dont ce petit Roi incarne le charme pénétrant et mélancolique...

Encore, le silence tombe sur nous ; les pa-

roles de foi patriotique ne résonnent plus ; un instant, rien ne paraît vivre autour de l'idole, toujours immobile dans la splendeur de son costume traditionnel..., puis, la voix de l'Enfant arrive jusqu'à nous, claire et pure, avec l'accent très doux de ses intonations modulées...

Et, tandis qu'il parle, il nous semble qu'une auréole l'entoure ; une auréole où vibre tout le fier passé de l'Annam de l'épopée, et où, dans le cadre de son évocation mystérieuse, il nous paraît tout d'un coup devenir... grand... grand... infiniment grand.

LA PORTE D'OR

LA VISITE AUX REINES MÈRES

... Nous venons de franchir la Porte d'Or.

Les lourds vantaux, décorés de chimères burinées dans la pleine dorure de leur fond, se sont refermés, arrêtant, en face de leur obstacle, les rumeurs et les bruits de la Cité.

Un instant, nous restons sur place, étonnés par le silence et éblouis par la réverbération.

Du reste, c'est l'heure où, sous l'ardente lumière du soleil tropical, les êtres et les choses se recueillent; c'est l'heure où, dans la nature, plus rien ne vit, que le tremblement des rayons autour des pagodes.

Les oiseaux se sont tus ; de grands papillons nous frôlent de leurs ailes ocellées de points fauves ; sur leurs colonnes de laque rouge, les palais dorment sous la chaleur torride ; loin, un gong résonne, mélancoliquement...

J'hésite à m'engager dans la grande allée qui s'ouvre devant nous ; dans la grande allée qui, toute droite, entre une double haie de frangipaniers fleuris, va vers des portiques aux grêles colonnes de bronze patiné.

Je voudrais rester seul et regarder les salles que supportent des charpentes compliquées ; les chimères au corps ondulant sur le faîte des toitures ; les stèles où flamboie l'or des caractères sacrés ; et les lacs, les grands lacs tranquilles, au milieu desquels des lotus et des nénuphars achèvent de mourir.

Nous nous arrêtons pour détailler la porte où la gloire des légendes est célébrée par les dessins sur des appliques rutilantes ; la porte qui servit d'arc de triomphe aux Français, vainqueurs de l'Annam révolté...

L'épisode revient à ma mémoire. Tout, d'ailleurs, le redit depuis le cavalier de la Citadelle,

grandi par son isolement farouche, jusqu'aux couleuvrines allongées sur l'affût de leurs chariots vermoulus...

C'est la prise de Hué.

Je « vois », dans cette atmosphère des matins tropicaux qui prédispose si étrangement aux hallucinations, le défilé des conquérants.

A droite, à gauche, partout, dans les vastes cours aux stèles minuscules, se succèdent des mandarins, penchés en une même pose de soumission craintive...

Au fond, bien au fond, après les portiques dont les chapiteaux de faïence étincellent, dans l'ombre de la salle où brille l'or du trône, l'Empereur attend. Il porte la robe jaune; la robe sacrée où court la broderie du dragon à cinq griffes.

A ses pieds, des fantômes vont et viennent; des fantômes vêtus de robes armoriées, que le chiffre « Bonheur » ou la tête de chimère écussonnent... Ce sont les princes du sang et les ministres « Colonnes d'Empire »...

Tout d'un coup, des sonneries résonnent, et

l'éclat de leurs cuivres réveille, dans ce palais, des échos que les siècles avaient endormis...

Mais oui, tous ces êtres s'immobilisent; tous, et tellement que je ne les distingue plus des Titans, des Guerriers et des Lettrés de pierre qui montent la garde, depuis le règne d'Hong-Ban-Thi, peut-être...

Derrière moi, comme à regret, devant les vainqueurs, s'ouvre la porte qui ne fut jamais franchie que par des Empereurs et par des Rois.

Véritablement, elle s'ouvre, et dans ma mémoire reviennent avec une précision mathématique les phrases de la relation que j'ai parcourue avant de venir et qui me permet de préciser, en songe, tous les faits de la journée tragique :

« ... Après que le général de Courcy se fut « arrêté devant le trône où se raidissait le vaincu, « les troupes rendirent les honneurs...

« ... Le même soir, lorsque tout fut silencieux « dans le palais, les Ministres « Colonnes d'Em- « pire » se glissèrent dans l'ombre des salles « désertes...

« ... L'un après l'autre, ils pénétrèrent dans « les appartements privés, et là, pour laver l'af-

« front fait à l'honneur de l'Annam des Rites et « des Traditions, ils sommèrent leur roi de choi- « sir entre le poignard et le poison... que, d'ail- « leurs, le malheureux absorba...

« ... Ainsi mourut l'Empereur d'Annam, cou- « pable de n'avoir pas su éviter le sacrilège de « la Porte d'Or... »

! L'étrange rappel que celui de cette lecture, dont chaque mot reste gravé dans mon esprit !

Comme je l'ai fait, tout le cortège officiel s'est arrêté... Les uns admirent les brûle-parfums aux flancs rebondis où se tordent des monstres accouplés ; les autres, sans rien dire, regardent la Porte sacrée...

Je crois sortir d'un rêve ; d'ailleurs, cette mort tragique s'allie dans le souvenir à toutes celles, connues ou soupçonnées, qui ensanglantèrent le palais et son sérail mystérieux.

Il suffit d'un petit, tout petit effort d'imagination pour évoquer les mœurs de cette cour extrême-orientale et pour se figurer les heures terribles où, pour charmer l'ennui d'un monarque, des favoris fouaillaient des chairs exas-

pérées, dans un cadre voluptueux de dorures et de satins versicolores...

Des noms s'imposent : Gia-Long, le demi-dieu... Minh-Mang, le dévot... Tu-Duc, le sanguinaire... Thanh-Thai, le détrôné... ; noms derrière lesquels flambe la rouge auréole des supplices ou des crimes, consommés dans la griserie de l'opium fumé, tandis que des ballerines mimaient les strophes harmonieuses des Livres Populaires...

Et nous allons, silencieux, à travers les allées où les frangipaniers tendent leurs branches effeuillées.

Les mêmes impressions nous ont sans doute assaillis, car quelqu'un prononce près de moi le nom de Thanh-Tai...

Il est d'hier à peine, cet Empereur dépossédé, dont la personnalité nous paraît à cette heure si étrangement captivante, à cause du mystère inviolé de son intimité de potentat... D'ailleurs, pour qu'il hante ainsi nos imaginations, il suffit de penser que nous venons faire une visite à ses épouses, à celles, mère du Roi et favorite, qui subirent surtout ses volontés capricieuses...

... Avec peine, nous nous arrachons à l'admiration des salles impériales, dont nous distinguons les charpentes en teck, les autels resplendissants et les tables laquées, enrichies de la sculpture précieuse des chauves-souris et des chiffres « Bonheur »...

Nous passons maintenant entre deux murailles gigantesques; très haut, paraît un long rectangle de ciel opalescent; au fond, devant nous, une porte romane encadre la sauvage silhouette d'un Annamite en robe rouge et coiffé de « l'abat-jour » national...

Un gong résonne, des porte-parasols arrivent, suivis de musiciens aux guitares et aux psautérions monocordes.

Une cour s'ouvre; une cour semblable à ces patios tolédans où, dans des vases bariolés de couleurs crues, des basilics et des rosiers nains fleurissent sous le clair soleil des midis accablants...

Les « Reines mères » sont là, dans une salle dont on aperçoit les colonnes laquées de rouge vif...

Nous entrons ; une seconde nous restons sans

rien distinguer, dans l'obscurité, que la flamme fauve des cierges et le point rouge des joostiks...

D'ailleurs cette atmosphère de pagode, cette atmosphère lourde du parfum de l'encens et du benjoin, nous grise un peu et fait que nous voyons mal... très mal...

Mais voici que « quelque chose » remue devant nous ; une draperie se soulève, un rayon de soleil pénètre ; le ventre poli des boules de cuivre où brûlent des bois odorants étincelle, et deux formes apparaissent à nos yeux étonnés...

Deux statues...

Non, deux femmes, deux femmes jeunes, deux femmes aux grands yeux, dont les paupières se relèvent en arc du côté des tempes où zigzague le dessin d'une veine apparente ; deux femmes délicates, sous leurs robes chamarrées, et si jolies, sous l'auréole de leur gigantesque turban bleu...

Derrière elles suivent des eunuques aux faces glabres, aux mentons rebondis. Elles parlent au Gouverneur, doucement, doucement, et j'entends des paroles dont l'accent me paraît triste comme un regret...

Je les regarde l'une après l'autre...

Ici, la mère du Roi actuel, très effacée, silencieuse, l'air douloureux, avec son visage balafré d'une blessure dont les fards atténuent à peine la terrible cicatrice...

Brutal, le souvenir de Thanh-Tai revient... Un soir, après une orgie, il saisit une paire de tenailles, puis il frappa, frappa sur le corps, sur la tête, là surtout, sur la tempe où le sang giclait de la chair fendue...

Et la vision de cet acte paraît atroce, dans ce cadre tranquille, au fond duquel brillent les autels aux ancêtres et pendent les sentences parallèles de la paix et du bonheur infinis...

Tout près d'elle, exquisement fine et attirante, l'autre épouse, la dédaignée, celle que les croyances et les probabilités veulent vierge encore.

Elles se sont tues maintenant et leur visage reprend ce masque asiatique où rien ne transparaît des sentiments ou des émotions.

Très rares sont les Européens qui ont été admis à une pareille réception...; pour une fois, le voile se soulève sur le mystère de l'intimité

extrême-orientale ; aussi je regarde de toute la force de mes yeux, que je dilate.

Jamais nous ne reverrons ces deux Reines, qui vivent ici dans le culte et, peut-être, dans le regret de ce qui fut... joie, douleurs, misères, cruautés... cruautés venues de l'homme, du mâle, pour toujours perdu... Jamais non plus, nous ne les rencontrerons ces deux cloîtrées, à qui la tradition interdit de franchir le Palais impérial ; nous vivons une minute qui ne reviendra plus.

Nos regards vont, d'une sculpture à un vase ; d'un émail de Hué à une vitrine, où rutilent des fleurs et des oiseaux de corail.

Puis, insensiblement, ils reviennent aux visages impassibles, aux visages fardés, sur lesquels saigne la rouge blessure des lèvres purpurines...

Et, tandis que nous nous croyons les jouets de quelque rêve étrange et charmant, une nouvelle apparition nous déconcerte...

Loin, du fond très obscur de la salle enténébrée, suivi de son éternel eunuque, de son eunuque à face bouffie de vieille femme, mièvre

un peu dans sa robe jaune, l'Empereur arrive le visage éclairé par un exquis sourire...

Il s'assied sans bruit et, comme un enfant, comme un petit enfant de chez nous, il regarde de ses grands yeux étonnés et écoute gravement les Reines qui murmurent des paroles d'adieu et de bon souvenir...

LES TRÉSORS ROYAUX

... C'est au lendemain d'une fête de nuit que nous pénétrons dans la cour d'honneur, où claquent des oriflammes et des pavillons.

Encore devant nous se dresse la charpente des feux d'artifice ; de ces feux d'artifice annamites où, sous la poussée de la poudre, des ressorts se détendent, déployant des emblèmes et des pagodes de papier.

De-ci, de-là, des gongs de bronze se balancent, pendus à l'entretoise de leurs supports massifs à côté des buissons artificiels, qui figurèrent dans le combat fabuleux des Licornes et des Lions.

A cause d'eux je revois brusquement les chimères, les dragons, les singes, ondulant, se cabrant, sautant, dans le fauve éclair du sable lancé à travers la flamme des torches et des brasiers (1)...

Toute l'ossature du décor est debout ; et il me semble qu'au grand jour je vais encore applaudir les danseuses aux « mokots » (2) dorés, mimant, des fleurs lumineuses à la main, les danses du premier livre de l'Amour. Mais non, la lumière du jour est trop éclatante, nous n'avons pas, comme hier, la nuit, la douce nuit qui trouble et qui atténue. D'ailleurs, il manquerait le cadre inouï de la foule ; de cette foule passionnée des supplices et des fêtes, où l'expression des visages traduit si intensément les diverses phases de la joie, de la crainte ou de la terreur...

Et puis, l'émotion d'hier reviendrait-elle ?

Nous vivons d'une telle manière ici qu'il ne

(1) Les Annamites lancent en effet des poignées de sable ou des jets de pétrole à travers les flammes des torches, ce qui fait des éclairs splendides.

(2) Coiffure de théâtre.

nous est plus possible d'éprouver deux fois les mêmes impressions... Nous les ressentons d'un coup, brutalement, et elles restent gravées dans nos mémoires, avec la minutieuse netteté des « choses » que l'on enregistre beaucoup plus avec son cœur qu'avec ses yeux ; puis, vite, elles appartiennent au passé...

... Déjà, les noires armatures des feux d'artifice disparaissent derrière les murailles crénelées ; nous allons à travers un véritable dédale de couloirs étroits, de ruelles où veillent des monstres qui grimacent, accroupis sous les mousses et les capillaires, et nous arrivons devant la salle des Trésors royaux...

Elle s'allonge invraisemblablement, cette salle, avec sa galerie extérieure, sculptée de chimères perdues dans les nuages du ciel bouddhique... Les dalles y sont recouvertes de tapis qui étouffent le bruit des pas, et des rideaux somptueux, des rideaux lamés d'argent, retombent de la charpente des toitures, où s'étreignent les corps des dragons à cinq griffes.

Nous essayons vainement d'en avoir une vue d'ensemble ; seule la galerie extérieure se pré-

sente tout entière aux regards avec son impressionnante colonnade où miroitent des laques rouges, et on ne distingue des compartiments adjacents que les riches broderies des grands rideaux qui les séparent...

Immédiatement, à l'entrée, s'ouvre la salle de Tu-Duc... Des vitrines se succèdent innombrables; dans chacune rutilent : ici, des fusils damasquinés, que le Soleil de Tu-Duc écussonne avec sa flamboyante auréole de rayons; là, des bronzes que les siècles ont patinés et que les Empereurs se léguèrent; plus loin, des cloisonnés, comme seul l'art chinois sut en créer; et, partout, des émaux et des jades; des jades pleins, où la lumière précise le magnifique « reflet laiteux »... des jades « charnus », dont le velouté attire les doigts pour le frôlement d'une caresse qu'on ne saurait plus achever.

Et tout d'un coup, le décor se transforme...

Nous avons dépassé le grand rideau qu'un souffle de vent agite, et voici une salle où rien ne paraît avoir été dérangé de l'intimité d'un intérieur annamite.

Des lits dorés, des trônes aux pieds tordus en

corps de chimères, des autels, où sont dressées par des mains pieuses des piles de gâteaux, d'ailleurs quotidiennement renouvelés : tout est comme au temps où Thieû-Tri vivait parmi toutes ces « choses » aujourd'hui mortes comme lui.

Des cierges odorants crépitent ; l'atmosphère est lourde d'encens et de benjoin ; indéfinissable, une sorte d'angoisse nous étreint ; les robes soigneusement pliées, les lits, les autels rappellent tellement les Thieû-Tri ou les Gia-Long, que nous nous attendons à les rencontrer, là, derrière une des vitrines où étincelle la tiare de Tu-Duc ; une tiare mongole, farouche avec sa pointe acérée et sa cotte d'or, rabattue en couvre-nuque comme celles des croisés... ; et voici qu'une forme... que des formes s'agitent dans la pénombre de cette pièce, où miroitent les longues glaces des vitrines armoriées...

Nous nous arrêtons, impressionnés...

Réellement, dans cet Annam, tout paraît avoir été savamment ordonné pour obtenir le maximum d'émotion vécue...

Les formes se silhouettent mieux : ce sont des

femmes ; des gardiennes en suaires rouges, jaunes, verts... ; sur leur tête, très petit, s'enroule le turban bleu que nous vîmes chez les reines...

Nous nous croyons, tous, les jouets d'une hallucination...

Mais non, elles remuent ; nous distinguons si bien leur visage émacié ; leurs mains desséchées, au fin réseau de veines apparentes... ; d'ailleurs, l'une d'elles se déplace et va, tranquillement, relever la mèche trop fumeuse d'un cierge crépitant.

O ! les physionomies de ces femmes, que la Tradition cloître à jamais dans cette salle, où dorment les reliques des Empereurs défunts !

De qui sont-elles les contemporaines, ces très vieilles aux doigts translucides... ? De quelles épopées et de quels drames furent-elles les témoins ? Elles ne savent plus.

Et puis, que leur importent ces drames ou ces épopées ? que leur importent les autrefois, puisqu'elles prient pour celui qui fut et qui reste leur seul souvenir parmi les souvenirs ?

L'EMPEREUR D'ANNAM

... Toutes les années, à une date que la Tradition a consacrée, les princes et les ministres ouvrent les portes laquées des vitrines impériales et procèdent au nettoyage des cachets officiels...

Cette fois, en l'honneur du Gouverneur Général, la cérémonie a été avancée ; c'est à cette circonstance que nous devons de pouvoir, dans le calme apaisant d'un après-midi très automnal, admirer d'inconcevables trésors de jade et de métaux précieux...

Et, pour la première fois, depuis toujours, des Européens ont l'honneur, le très grand honneur, d'avoir pour cicérone l'Empereur d'Annam lui-même...

Je ne sais comment est née la légende d'un prince prétentieux et je ne sais pourquoi l'on a cru devoir faire de lui une falote silhouette de prince asiatique tout en caprices et en manies...

Voilà plus d'une semaine que, quotidiennement, nous vivons près de lui ; plus d'une semaine que nous l'avons vu, tour à tour, grave dans les solennités, et gai dans la stricte intimité des réceptions au palais privé... Je l'ai regardé, surveillé presque, tant les lectures m'avaient faussement averti, ce tout petit, que suit toujours, comme une bonne suit son enfant, l'eunuque favori de la Cour Impériale (1).

Je n'ai trouvé chez lui que la délicate expression de la jeunesse confiante, en même temps que les gestes délicats et tendres des chers bambins que nous aimons...

Insensiblement une tristesse m'a gagné, en songeant que les enfants de son âge courent, crient, s'amusent au clair soleil, en plein champ,

(1) Et non la reine mère, comme certains voyageurs l'ont écrit.

parmi les herbes qui sentent bon, tandis que lui, l'Empereur, doit mesurer ses gestes au barème étroit des traditions sévères...

Et je l'observe maintenant, courant avec sa robe jaune devant les mandarins immobiles qui le regardent...

Il va, vient, parmi les coffrets ciselés autour desquels ondulent les corps sculptés des monstres sacrés.

Nous nous demandons ce qu'il faut le plus admirer, de cette grâce naturelle d'enfant ou des richesses inouïes qui s'étalent à ses pieds...

Voici qu'il s'arrête et qu'il soulève avec peine un énorme sceau d'or, où s'étire une chimère ciselée en plein métal.

— C'est le cachet de mon ancêtre Gia-Long !

Nous regardons, émerveillés...

Les cachets se succèdent, innombrables, travaillés dans le jade épais, dans le lingot dur, et si lourds qu'on les manie avec difficulté... Ici, ce sont ceux de Gia-Long, en or massif, avec des poignées sculpturales ; là, ceux de Tu-Duc, de Thiêu-Tri, de Hiêp-Hoa, énormes, en argent ou en jade vert ; plus loin, ceux des favorites,

des reines, accumulant autour de leur richesse les souvenirs de plusieurs dynasties...

D'un geste, l'Enfant nous arrête :

— Écoutez comme résonne cette lame de sabre... C'est le sabre de Gia-Long.

En effet, la lame vibre comme un cristal, au bout de la garde orfévrie où scintillent des diamants taillés en rosaces...

— Puis, voici les livres des Annales impériales... Voyez-vous, monsieur le Gouverneur Général, la coutume veut que l'on inscrive, sur ces livres, les faits marquants de notre vie...

Avec un sourire délicieux, il nous montre un livre aux pages d'or réunies par de gros anneaux lisses et brillants.

— Voici le mien... Comme grand fait, il n'y a que celui de ma naissance...

C'est touchant de voir cet enfant, qui nous présente ceux des règnes terribles où les caractères rappellent le passé de l'Annam tragique ; et ce passé se dresse, brutal, au moment où il déploie devant nous le drapeau de Commandement ; un drapeau ? non ! un guidon jaune écussonné du Dragon en relief.

— Ça, c'est pour commander... Lorsque l'Empereur voulait ordonner « quelque chose » dans une cérémonie... il agitait ce drapeau et on exécutait l'ordre.

Un vieux colon qui écoute murmure à mon oreille :

— En général, on exécutait « quelqu'un » ! l'étoffe était brandie et une tête tombait ! C'est le drapeau de l'Annam sanglant...

Et ces objets précieux : sabres, cachets, pavillons, véritablement « parlent » à nos âmes ; ils évoquent de tels souvenirs que nous nous recueillons devant eux comme devant un tabernacle ; d'ailleurs, ces sceaux ont encore de la cire rouge marquée au fond des lignes de leur gravure ; ils ont l'air aussi d'avoir servi ce matin, ces cachets de jade, où l'on respecte l'empreinte, qui semble humide de la couleur qui la recouvrit ; et puis, ce drapeau paraît avoir été froissé par une main crispée sur son étoffe, dans un geste de rage impuissante... Qui sait ?... Tu-Duc, le jour où il « n'ordonna » plus ?...

Plus que jamais, nous nous sentons empoi-

gnés par cet Annam, à cause de son passé, à cause de son empereur enfant que vite on aime, pour sa grâce ingénue et son charme accueillant ; nous voudrions rester longtemps, longtemps, dans ce palais merveilleux, devant ces cours où le vent du soir agite les pierres sonores qui vibrent seulement pour les fêtes sacrées (1) ; nous voudrions indéfiniment vivre là, dans le calme de l'heure qui vient, de cette heure du crépuscule, où les êtres se recueillent dans l'apaisement de leur rêve tranquille.

Mais, de nouveau, les coffrets disparaissent dans les vitrines dont les princes scellent les portes avec de grands cachets rouges comme du sang ; il ne reste plus que les ministres du conseil de régence et l'Empereur, qui paraît petit, tout petit, dans l'immensité de cette salle où, comme un miroir, les mosaïques réfléchissent

(1) Ces pierres, sortes de rectangles, sont accrochées par rang de taille à des portiques de bronze ou de bois ; elles émettent, quand on les frappe, des sons de tonalités différentes comme un carillon.

les longs fûts des colonnes laquées ; la cérémonie est terminée...

La cérémonie est terminée ; les « lay » d'adieu jettent sur nous la poignante tristesse des choses qui finissent et nous repartons, mélancoliques, vers la Porte d'Or, qui flambe sous la dernière caresse du couchant...

LA PLAINE DES TOMBEAUX

LE TOMBEAU DE THIÈU-TRI

... Dimanche ?

Après la fièvre des réceptions et des fêtes, dont nos yeux gardent l'inoubliable souvenir, nous allons, par un matin clair comme ces matins du Midi, où flotte dans l'air pur l'odeur des moissons mûres.

Rien, dans la pinède que nous traversons, ne rappelle l'Extrême-Orient magnifique ou farouche ; et nos esprits, oubliant l'Exil, se laissent aller à évoquer des dimanches passés, des dimanches du pays, des dimanches semblables à celui-ci, avec du chaud soleil et des effluves capiteux.

Pourtant nous savons, dans ce cortège intime

qui l'accompagne, que le Gouverneur Général vient accomplir aujourd'hui le pèlerinage aux lieux sacrés, où les Empereurs d'Annam dorment, dans le cadre troublant de leurs tombeaux mystérieux ; nous savons que, des ruelles où les coolies vont de leur pas souple et cadencé jusqu'aux plus reculées pagodes où rêvent les bonzes accroupis, chacun admire ce geste plus éloquent que bien des palabres... ; c'est peut-être à cause de toutes ces pensées, de toutes ces réflexions, que nos esprits se reportent vers la France respectueuse des traditions, vers la France dont le cher souvenir nous émeut, dans cette heure de mélancolie prenante.

Mais, peu à peu, le paysage change...

A la pinède aux arbres frissonnants, à l'Esplanade des Sacrifices, succède une vaste plaine, où les tombeaux érigent leurs stèles de granit que le soleil calcine.

Cette fois, ce ne sont plus les vues du pays natal qui s'imposent à nos yeux, mais celles, plus impressionnantes, d'une immensité où pèse le calme profond de la mort majestueuse et recueillie.

La plaine des Tombeaux !

D'un coup, nous nous sentons ramenés en plein Extrême-Orient mystique et religieux. Nous regardons cet interminable cimetière, où les modestes tumuli des « nha-qué » fraternisent avec les riches mausolées des mandarins, et nos cœurs s'attendrissent en face de leur groupement voulu, de leur groupement qui borde les grand'routes et les sentiers, afin que les passants soient moins loin pour venir prier et se souvenir...

Déjà, nos imaginations évoquent ce que, dans ce champ de la Mort, doivent être les soirs et les nuits, aux heures troubles du crépuscule ou du clair de lune ; heures où, selon la légende, les âmes des grands Empereurs rôdent autour de leurs tombeaux moyenâgeux...

Maintenant, nous sommes obsédés par la curiosité de voir ces tombeaux légendaires qui dorment protégés par les lacs profonds au milieu desquels s'achève l'agonie splendide et lente des lotus sacrés...

Déjà des arbres surgissent d'un extravagant chaos de roches hérissées de cycas ; puis une

forêt étend les avancées de ses clairières ; on sent déjà cette odeur à la fois forte et fade des humus et des feuilles fanées qui saisit à la gorge, lorsque, à un détour du sentier, se dresse une étrange architecture toute en escaliers monumentaux et en pagodons étagés.

Une phrase court dans les groupes...

— C'est le tombeau de Thiêu-Tri...

La constatation s'arrête là ; son laconisme suffit à nos esprits, il semble qu'un mot de plus profanerait le silence de ce lieu dont la majesté nous bouleverse et nous écrase.

Nous allons, descendant des gradins disjoints qu'enjambe l'arc de triomphe des portiques de bronze au chapiteau desquels un soleil de porcelaine étincelle; bientôt, c'est entre une double haie de personnages de pierre que nous défilons ; entre une double haie d'éléphants sacrés; de lettrés portant le Livre de Science, de mandarins soutenant le glaive d'exécution, et qui veillent, figés dans leur immobilité tragique, sur le mystère de ces temples vénérés.

On marche ; on gravit des escaliers rapides ;

des escaliers au bord desquels se déroulent les souples anneaux de quelques monstres de calcaire ; et voici la pagode centrale, avec sa stèle au plein granit orgueilleusement dressé, où les Caractères redisent la vie de Thiêu-Tri... Empereur...

Sur le fond, derrière nous, la forêt tend très haut son rideau sombre de sapins ; en face, dans l'encadrement des portes ajourées, c'est le merveilleux enchantement d'un décor de rêve, réfléchi dans le miroir poli d'un lac aux lotus desséchés...

On dirait que tout va se mouvoir, s'agiter ; que les arbres vont se balancer au souffle de la brise ; que les lotus vont de nouveau reverdir ; que les mandarins, les lettrés, selon les rites, vont se prosterner ; que tout attend un ordre... un geste... pour vivre ; mais non, tout est mort, bien mort, et la notion même de ce qui existe s'arrête en face de la dernière muraille qui se présente dans l'impressionnante nudité de ses pierres sans sculptures et sans bas-reliefs...

Tout d'abord, après les temples somptueux,

après les escaliers et les perrons où les « Hac » (1) hauts sur pattes rêvent sous leur plumage de laque rouge et or ; après la complication des dessins et des formes, on s'arrête dérouté par la pureté de cette ligne architecturale... ; mais, dès que l'on observe, on pénètre l'idée maîtresse de l'art chinois dont dérive, en le copiant d'ailleurs, l'art annamite, et qui s'est tout entier consacré au souci de rendre plus poignante la majesté de la tombe, après le luxe insolent des portiques et des pagodons qui la précèdent...

Et ce sont encore des marches aux pierres, par endroits branlantes, qu'il faut gravir, pour atteindre la plate-forme de la porte d'entrée...

Nous montons entre les éternelles chimères déroulant les multiples anneaux de leur corps écaillé, et, entre des lianes desséchées qui retombent en draperies qu'aucun frisson n'agite...

Nous montons ; brusquement, la porte de

(1) Cigognes.

bronze qui relie les deux ailes de l'enceinte se dresse, et nous nous arrêtons, anxieux, comme si ses lourds vantaux allaient tourner pour nous dévoiler le mystère de la tombe qu'ils défendent...

Et... rien ne bouge autour de nous ; tout est pétrifié dans la morne immobilité de la pierre depuis les trois ponts sacrés, dont l'arche unique enjambe l'étroit fossé des lacs miroitants, jusqu'aux abrupts escaliers qui dégringolent vers des cours envahies d'herbes folles...

Nous attendons ; mais, les profanes que nous sommes ne verront pas le mausolée terminal où gît Thiêu-Tri, l'Empereur, dont rien dans nos mémoires ne rappellera le souvenir, en dehors des Caractères qui célèbrent sa gloire sur une stèle de granit ciselé...

⁂

... Lorsque nous redescendons dans les cours où veillent les mandarins et les éléphants de

pierre, tout dans la nature appartient à la lumière et au silence. Étrangement, à cette heure où la chaleur torride accable les verdures flétries, nos pas résonnent sur les dalles des ponts sacrés.

Un sentier s'ouvre entre des troncs tourmentés de banians et conduit à la pagode élevée pour le repos de l'âme de Thieû-Tri.

Il fait intolérablement chaud, et de brusques réverbérations éblouissent nos yeux fatigués ; rien ne bouge ; à peine si, çà et là, quelque merveilleux papillon plane au-dessus des herbes flétries ; aucun bruit ; c'est le calme accablant de la forêt tropicale où les insectes se sont tus et où les oiseaux s'assoupissent, le bec sous l'aile, dans la fraîcheur des frondaisons recueillies...

Tout d'un coup, pesamment, un gong résonne. Sa vibration suffit à secouer nos torpeurs et à nous rappeler que des êtres vivent là, tout près, dans la solitude et la méditation.

Un portique surgit de la jungle où le tigre, chaque soir, vient errer, et la pagode de Thiêu-Tri paraît derrière lui avec ses charpentes en-

chevêtrées où se tordent des corps de chimères bondissantes.

Fiévreux un peu, nous gravissons les marches de ses escaliers de pierre, et nous allons vers son sanctuaire deviné somptueux.

Sans nous presser, nous regardons ; la salle est immense et soutenue par des colonnes où brille l'or laqué des peintures rituelles ; au fond, une seule porte basse donne sur une cour où flambe au plein soleil le ventre poli d'un brûle-parfums de cuivre.

Devant nous, un autel se dresse, un autel tout rouge, tout doré, qu'une tenture de soie jaune recouvre depuis la toiture où grimacent des dragons dans le plein bois des charpentes fouillées ; et voici que, vêtues de vert et de violet, huit très vieilles gardiennes s'avancent. Elles se prosternent en un « lay » prolongé, puis, sans un mot, désignent du geste des vitrines qui se succèdent.

Tout est là de ce qui appartint à Thiêu-Tri... les jardins sous globe, où s'épanouissent des fleurs de corail ; les costumes aux éclatantes broderies... ; tout, depuis les sceptres de jade jus-

qu'aux objets familiers qui réellement « vivent » encore par la magie des souvenirs évoqués.

En vérité, tout cela vibre étrangement ; d'ailleurs les parfums de l'encens et du benjoin sont si troublants, ces femmes, ces très vieilles femmes vêtues de vert et de violet, si impressionnantes, que j'ai la sensation très nette de la présence de l'Empereur, là, du côté de l'autel où agonisent lentement de longs « joostiks » mélancoliques...

LES TOMBEAUX DE TU-DUC

DE MINH-MANG, DE GIA-LONG

... Jamais, depuis que nous allons à travers cette campagne annamite, où pèse l'éternelle mélancolie du silence, crépuscule n'a été plus opulent que celui dont les dernières lueurs tremblent ce soir au-dessus des monts du Laos.

Notre sampan glisse sur la Rivière Parfumée. A droite, à gauche, majestueuse, se dresse la forêt, avec son fin rideau de lianes, que le soleil couchant emprisonne d'un frissonnant filet de rayons dorés.

Au fond, devant nous, une plage s'étend, où s'enchevêtrent des racines torses de palétuviers, et où, hiératiques, attendent des porte-parasols et des gardiens du tombeau de Gia-Long.

A côté d'eux, des pirogues dorment, la coque

en l'air, sur le sable d'ocre, au-dessous duquel s'allonge en pointe comme une flamme la silhouette réfléchie des indigènes vêtus de rouge et de violet.

Nous regardons, penchés sur le sampan, dont la proue sculptée se relève en une attitude de monstre cabré; et, dans nos esprits enfiévrés, dans nos esprits qui, toute la journée, ont frémi sous le coup d'impressions éprouvées à plein cœur, à plein sentiment, passent je ne sais quelles visions de cortèges fabuleux, défilant dans un semblable cadre de lumières diffuses et de clartés adoucies...

Depuis ce matin, j'ai tant vu de merveilles, tant enregistré de sensations, qu'il m'est permis d'évoquer des spectacles extravagants; d'ailleurs, tout se ligue pour que je les enrichisse de décors étranges, au milieu desquels, très embrumés, se dressent, comme des fantômes, des stèles funéraires et des pylônes de tombeau.

A cette heure très évocatrice du crépuscule, à cette heure où les souvenirs sont à la fois plus intimes et plus émouvants, ce sont tous ceux de la

matinée qui reviennent autour de moi, dans les dernières clartés du soir.

Je revois le tombeau de Tu-Duc...

Mieux que ce matin, mieux qu'aux minutes où nous gravissions ses escaliers monumentaux, je précise : la forme de ses pagodons ; le charme de ses lacs aux palétuviers géants, pleins de bruits d'ailes ou d'appels de crabiers, et la silhouette hardie de la stèle célèbre où les caractères redisent la vie de l'Empereur Tu-Duc...

Il faudrait toute une étude pour donner le sens et pour fixer la haute et pénétrante philosophie de cette stèle...

De la première phrase, de cette phrase poétique où l'inscription rappelle la splendeur des Cieux et de la Terre, en même temps que la fragilité des êtres et des choses, jusqu'à la conclusion qui dit :

« ... En amont du village de Duong-Xuan se « trouve notre habitation définitive. Là, des « collines sont peu élevées et le site est soli- « taire, le choix de ce paysage est la marque de « notre humiliation volontaire » ; tout n'est que renoncement et contrition.

Plus encore que ces enceintes triples où luttent les dragons et les sphinx, plus que ces pagodes silencieuses où les épouses de Tu-Duc, ces très vieilles, attendent que la mort les couche à leur tour, cette pierre donne la brutale et décourageante leçon du néant de tout ce qui vécut. Après la stèle, c'est la tombe, la vraie tombe qui se présente dans mon souvenir

Pour la première fois, les portes d'airain du rempart final se sont ouvertes devant des Européens, et nous avons vu : un cube sans inscriptions, sans chimères sculptées, sans rien qui puisse indiquer une date ou souligner un nom...

! O la tragique simplicité de ce granit, après le luxe insolent des temples qui l'entourent!

La stèle a bien dit : « Le choix de ce paysage est la marque de notre humiliation volontaire »... et, pourtant, ce mausolée a « quelque chose » de trop orgueilleux, de trop fier, pour être l'image de l'humiliation célébrée par les Caractères.

Le contraste est vraiment si complet entre les peintures éclatantes, les ornements dorés des pagodes et ce cube de pierre grise, que l'on se

demande si Tu-Duc n'a pas choisi (1) cette formule, pour frapper, encore plus que de son vivant, la mémoire des hommes que l'histoire de son règne déconcerte et terrifie...

*
**

Plus paisible, dans un cadre plus modeste, je revois le tombeau de Minh-Mang..., le tombeau sans recherche, avec son fond très antillais de montagnes qui paraissent bleues dans leur mystérieux éloignement, avec ses portiques aux colonnes émaillées, dont l'arche enjambe des ponts couverts de mousses, et ses grands lacs en demi-lune au-dessus desquels des frangipaniers tordent leurs branches effeuillées...

Et voici que, devant moi, brusquement, des êtres s'animent, vont, viennent, s'interpellent.

En vérité, Tu-Duc et Minh-Mang m'avaient si

(1) La coutume veut que les Empereurs choisissent l'emplacement de leur tombeau, d'ailleurs construit de leur vivant et sur leurs indications.

entièrement absorbé que je ne voyais plus les robes multicolores des gardiens de tombeaux, et que je me laissais aller à une demi-somnolence bercée par le monotone et rythmique battement des avirons dans l'eau sans rides.

Je regarde, étonné, ne m'étant pas un seul instant figuré qu'une telle foule fût rassemblée sur cette étroite bande de plage dorée.

Ce sont, en effet, tandis que nous débarquons, de fiévreuses allées et venues de porteurs, de gardiens, de coolies, se précipitant, qui, avec des parasols, qui, avec d'invraisemblables chaises, dans lesquelles nous devons prendre place, car la route est, paraît-il, très longue de la Rivière Parfumée à la première enceinte de Gia-Long...

Non sans peine, notre caravane se met en marche; un moment, la foule nous escorte; puis, elle s'arrête aux dernières cases d'un hameau paisiblement endormi au bord de la forêt que nous devons traverser; sans transition nous passons du bruit assourdissant des fifres et des gongs au silence absolu des fourrés.

Le domaine des hommes s'est arrêté derrière nous, limité par quelques cases misérables;

ici, c'est le royaume du végétal orgueilleux ; c'est le royaume où, sans bruit, dans l'ombre éternellement humide qui pèse comme un brouillard sur nos épaules, les plus forts tuent les plus faibles, pour monter librement vers le grand ciel de lumière où descend maintenant un énorme soleil sans rayons ; c'est le royaume où les espèces vainement se cachent, se tordent ou rampent pour fuir l'atteinte de la Mort que l'on sent dans l'âcre odeur des humus et des pourritures...

Et nous allons à travers ce royaume nouveau, devinant des drames dans l'enlacement des lianes qui étouffent, dans l'approche sournoise des ronces qui envahissent, et dans l'élan vigoureux des arbres qui dominent... Bientôt, les troncs ne sont plus liés par la flore des brousses ; ils s'écartent les uns des autres, pour devenir des isolés, perdus dans les rizières où le couchant allume des reflets sanglants...

Le soir tombe, je ne distingue rien que des montagnes dont les crêtes violettes se confondent avec le ciel pâli...

Ah !...

Le sentier vient de tourner, et je vois se dresser de hautes murailles toutes blanches qu'entourent des sapins aux branches tourmentées : c'est le tombeau de Gia-Long !

Il faut avoir vécu cette heure du crépuscule agonisant, cette heure où les couleurs violentes se sont adoucies, où le ciel n'a plus qu'une teinte lavée d'or et d'azur, cette heure où la forêt se recueille et où les feuilles attendent qu'une brise les secoue, pour savoir ce qu'une telle apparition produit dans les sentiments et dans l'esprit.

Ici, pas de sculptures, pas de joostiks... pas de chimères; le cadre seul suffit à rendre la tombe majestueuse.

A peine si l'opulence de l'Empereur s'est manifestée dans les escaliers, qu'il voulut immenses et dégringolant en pente douce vers un lac où les lotus penchent l'emblème sacré de leurs calices entr'ouverts.

C'est tout. Le silence, la forêt, la nature sont les splendeurs de cette retraite de lettré.

Longtemps, nous restons accablés devant l'isolement de cette tombe, perdue dans les fins

fonds de la brousse d'Annam. Et, peu à peu, nous éprouvons, plus encore qu'en face de la stèle de Tu-Duc, la décourageante sensation de la mort de tout.

Dans notre esprit qui se souvient, dans notre esprit vibrant toujours aux espoirs qui relèvent, aux rêves qui exaltent, un effroi véritable naît de cette impression de néant matérialisé. Où sont, en effet, les bras levés de nos cathédrales, de nos cathédrales dont les clochers semblent jaillir vers le ciel pour assurer un élan aux prières qui montent vers lui?

Ici, tout est obscur, désolant et tassé.

Plus que cette plaque d'une église tolédane, plus que cette plaque tombale où un archevêque orgueilleux a fait graver : « Ici, dessous, il n'y a que des os, » ce tombeau rappelle la fin terrible qui ramène tout au trou final qu'un peu d'herbe recouvre.

... Il fait très sombre maintenant; c'est l'heure trouble de la nuit; le calme est tellement impressionnant que je ressens comme une violente envie de crier pour le rompre; mais voici que, très loin, s'élèvent des sons prolongés : ce sont

les gongs qui, dans les pagodes, appellent les bonzes à la prière...

Il me semble surtout que c'est de la Vie qui revient vers moi, de la vie bienfaisante, de la vie enthousiaste, et, presque en toute hâte, je fuis cette tombe désolante pour aller vers elle, à travers la forêt de mystère, où s'éveille, maintenant, le grand concert des cigales et des cri-cri.

Pour Pierre Mille.

DEUXIÈME PARTIE

HEURES LAOTIENNES

HEURES LAOTIENNES

(Le soir dans la forêt,
entre Camlo et Hong-Hoa.)

... Nous ne sortirons plus de cette région où, sans discontinuer, la pluie tombe sur les arbres accablés. Tout, autour de nous, prend un air de désolation poignante, et, de l'invraisemblable fouillis des lianes, des brousses et des troncs, monte je ne sais quel tiède brouillard, imprégné d'une fade odeur de moisissure et de fleurs fanées...

A droite, à gauche du sentier que nous suivons, de l'étroit sentier à la boue jaune et gluante, des bambous entrecroisent très haut leur feuillage serré et laissent transparaître des coins de ciel où des nuages livides se poursuivent.

Nos chevaux glissent, au risque de rouler dans les ravins sans fond que le sentier domine ; on n'entend que le monotone et continu ronron de la pluie sur les larges écrans des bananiers sauvages.

Plus que jamais, au milieu de cette végétation, j'éprouve la nette impression que je suis « l'étranger » dont les sens et l'esprit ne sont pas habitués à cette nature qui les déconcerte. Il me revient en effet, tandis que ma monture trottine, des souvenirs d'hier très précis, recueillis depuis mon arrivée dans cet Extrême-Orient des forêts et des brousses impénétrables.

Je revois, à travers l'évocation que facilite le calme poignant qui pèse sur nous : Colombo, Singapoore, l'Inde ; toutes les contrées édéniques où le végétal règne en maître et se dresse au-dessus des terres inviolées qui le font, chaque jour, à la fois plus orgueilleux et plus beau...

Tout dans ces pays dépasse, en puissance et en sublimité, ce que nos pauvres yeux d'Occidentaux ont admiré dans les coins familiers des campagnes natales ; et, pourtant, rien ne vient

d'eux qui attendrisse et fasse doucement rêver...

En les parcourant, je me suis déjà senti le Nomade, « l'Errant », mais je n'en ai jamais souffert comme aujourd'hui ; il me semble, tant cette impression est brutale, que c'est pour moi l'exil définitif, et que ces arbres aux troncs gigantesques, ces lianes aux molles draperies de feuilles, ces fleurs, ces grandes fleurs qui font songer à des lèvres entr'ouvertes, me sont visiblement hostiles...

Il me semble encore, dans cette heure trouble du crépuscule, que des volontés, des intelligences obscures vivent partout dans les fourrés et que l'atmosphère, cette atmosphère imprégnée de l'humidité chaude des pourritures, m'étreint à la gorge pour m'empêcher d'avancer...

Je ne sais quelle est la force occulte qui règne dans le demi-jour vert tombé de la haute voûte de branches enchevêtrées, mais on sent que l'esprit et la sensibilité s'élargissent, au point de prêter une « âme » à tout ce qui vit ici au-dessus des hommes et des brousses. Et nous la devinons

bien, cette âme de la forêt mauvaise cabrée contre les Errants qui tentent de pénétrer le mystère de ses frondaisons.

Aujourd'hui, pour celui qui passe, ce sont les pistes hérissées de roches ; ce sont les trombes d'eau roulant en avalanches dans les chemins transformés en lits de torrents ; demain, ce seront les sangsues filiformes (1), les fauves sournois, ou bien encore, dernière défense des espèces violées, la fièvre des bois exhalée de leurs fades humus...

La fièvre des bois !

L'atmosphère de la forêt que nous traversons prédispose aux hallucinations violentes ; je viens à peine de prononcer ce nom de « fièvre des bois » que je vois, là devant moi, si près qu'en étendant le bras je peux toucher leurs uniformes en haillons, des soldats qui nous ont déjà parlé d'elle. Ils nous ont dit qu'elle arrivait la nuit et que, comme une fille, elle se glissait

(1) Dans les sentiers que nous avons suivis sévit, en effet, une espèce de sangsues minuscules qui tombent des arbres sur les voyageurs, qui les redoutent particulièrement.

dans les camps où bientôt des malheureux délireraient sous son étreinte affolante... Je précise leurs gestes saccadés, leurs mâchoires serrées, leurs yeux fixes, leur voix au timbre voilé, lorsqu'ils évoquaient les soirs où la « gueuse » les avait visités... ; soirs tragiques où des camarades s'étaient immobilisés dans le tragique garde-à-vous de la Fin irrémédiable.

A cause de ces humbles, tombés comme des bêtes, je pense aux vivants qui poursuivent le même labeur mortel... Combien de fois songe-t-on à leurs infimes groupes perdus dans les forêts sans clairières et dans les brousses sans horizon ?

Ils vont, modestes ouvriers des missions géographiques, déchirés ici par les épines, trempés là par les vases puantes des marais ; aucun pavillon ne relève leurs énergies chancelantes ; aucune sonnerie de clairon ne fouette leurs enthousiasmes défaillants : ce sont les obscurs pionniers de la Patrie plus grande de demain...

Ils vont, et leurs oreilles n'entendent jamais le chant des balles qui frissonnent ; leurs gorges ne connaissent pas cette âcre odeur qui étrangle,

mais qui grise, de la poudre flambant au canon d'un mousquet; leurs « âmes » ne savent jamais la joie des corps à corps et des assauts, et pourtant ils luttent âprement ces « sans-grades » aux faces livides.

Ils luttent, mais c'est contre l'invisible ennemi caché dans les brouillards des mares, dans les rayons de soleil, dans les fétidités des humus, et un jour vient où, brisés à force de ne plus se nourrir, de coucher par terre, de recevoir, l'œil sur les viseurs, de trop éclatantes réverbérations, ils tombent pour ne plus se relever, achevés par la Fièvre des Bois, implacable et traîtresse.

Ah! qui dira les agonies de ces soldats qu'aucun médecin ne peut soigner, ils sont si loin, et qui s'en vont, le cerveau en délire devant les extravagantes hallucinations de la Folie qui les fait hurler?

*
**

11 heures du soir.

... Pour la première fois, ce soir, dans l'humble case qui nous abrite, j'ai vu des Moïs...

Ils sont arrivés, tandis que la pluie recommençait à battre les résonnantes feuilles des aréquiers, et ils se sont assis, les genoux écartés, le buste droit, fixant sur nous de grands yeux, où la flamme des photophores allumait des éclairs brusques.

Longtemps, je les ai regardés ; longtemps, j'ai essayé de surprendre une impression sur leur visage glabre, dont une chevelure, rabattue « à la chien », accusait le type mongol ; je n'ai rien deviné. Ils écoutaient un chanteur qui psalmodiait une lente complainte de brousse, tandis qu'un musicien jouait du « khène » (1) à ses côtés...

Je n'ai rien su deviner, et, pourtant, il m'a semblé que leurs yeux, leurs grands yeux étonnés se fermaient quand le rythme plus lent du

(1) Instrument de musique formé de roseaux liés les uns aux autres.

« khène » imitait le bruit du vent à travers les feuilles frissonnantes ; il m'a semblé qu'ils les fermaient, comme nous le faisons dans l'extase d'une phrase mélodieuse, pour nous isoler plus complètement de ce qui pourrait nous distraire dans l'évocation ou dans le souvenir. Puis, ils se sont levés pour danser autour d'un brasier, dont les claires flammes ont doré le bronze luisant de leurs corps dévêtus, et j'ai cru revivre des heures passées en pleine brousse dahoméenne, lorsque les féticheurs mimaient, au son des tams-tams, les pas sacrés des danses de la Lune et de la Nuit.

A la file indienne, tout nus, portant des gongs qu'ils frappaient en cadence, les jarrets ployés, avec des mouvements souples de félins, ils ont longtemps tourné autour du brasier crépitant...

Dehors, la pluie n'a cessé de tomber; et, tandis qu'ils dansaient, je n'ai pu me défendre contre l'indicible mélancolie qui venait du clapotis monotone des gouttes, de la musique trop douce des « khènes », et des vibrations des gongs tristes, tristes, comme celles de cloches qui auraient sonné dans le très lointain.

LANGHOI

Pareil à une tête sanglante, le soleil descend au-dessus des crêtes dentelées de la chaîne annamitique ; très lentement, il disparaît, énorme globe sans rayons ; autour de nous, tombe « l'heure violette » ; l'heure exquise, où les monts sont encapuchonnés de vapeurs mauves, et où, dans l'esprit et le cœur, les sentiments se vêtent de douceur et d'humilité.

Nous allons ; la forêt, la grande forêt équatoriale s'éveille avec la nuit qui vient ; déjà, des taillis épais, des frondaisons inviolées où flottent des tapisseries de lianes roses et lilas monte le chant des cigales et des cri-cri ; en écho

d'autres insectes répondent, et c'est, bientôt, emplissant le silence naguère absolu, le plus formidable concert qu'il soit possible d'imaginer.

Toute la journée, la forêt a somnolé, accablée par cette chaleur tropicale qui fait danser des brumes dans les sentiers calcinés; depuis ce matin, depuis l'heure où le soleil s'est levé, elle s'est tue, immobile et résignée; rien d'elle n'est venu des feuilles, des troncs, des lianes, des orchidées, dont les fleurs, les lourdes fleurs voluptueuses, laissent à l'esprit le trouble de leur mystérieuse étrangeté; maintenant, elle secoue sa torpeur et revit avec la chaude émanation de son haleine et l'aigu frissonnement de ses chants alternés...

Bientôt, au moment où l'obscurité tombera, une voix plus grave réveillera les échos endormis : ce sera celle du tigre chassant jusqu'à l'aube dans la jungle des clairières désertées...

La nuit dernière, il a rôdé autour de notre campement; nous l'avons entendu, cependant que, sous la véranda de notre case de fortune,

nous regardions la lune qui disparaissait à l'extrême horizon.

Il a jappé trois fois : kop! kop! kop! doucement; et, autour de nous, des piétinements, des va-et-vient effarés ont troublé le calme du bivouac; les chevaux, les petits chevaux annamites ont renâclé, terrifiés par le voisinage redoutable; vite, les coolies ont franchi la palissade de bambous qui entoure les cases et ont consolidé les portes avec des planches et des madriers...

J'avais tellement pensé à des rugissements profonds que ces trois petits « kop », discrètement aboyés, m'ont déçu...

Pourtant, dans ce cadre de la jungle où flottent je ne sais quelles influences mystérieuses, il vient bientôt à l'esprit un trouble qui oppresse et qui interdit; on devine que l'animal est là, tout près, dans l'herbe; le moindre frisselis de feuilles fait sursauter, et les lucioles prennent des proportions gigantesques qui font croire aux yeux phosphorescents du grand fauve à l'affût; en vérité, on finit — tant de méfaits sont prêtés au sinistre seigneur — par avoir peur

dans les sentiers que l'on parcourt, aux heures sombres du crépuscule, entre la double haie des brousses, où zigzaguent les pistes de chasse qu'il suivit...

Nous allons... Au-dessus de nous, des cases Moïs paraissent, écrasées sur la charpente compliquée de leurs pilotis; autour d'elles, des raïs (1) étendent leurs vastes espaces où des pavots aux calices multicolores poussent dans les cendres des arbres incendiés.

Des indigènes nous croisent; ils vont, tout nus, l'arbalète à l'épaule, se prosternent défiants et craintifs, puis, sans se retourner, pressant leur démarche aux genoux fléchis, s'enfoncent dans leur forêt qu'ils aiment passionnément, malgré ses génies despotes et ses humus mortels.

Le crépuscule s'assombrit, nous arrivons au village Kha de Langhoi...

(1) Les Khas et les Moïs abattent des carrés de forêts qu'ils incendient, formant ainsi un raï où ils cultivent du maïs et du pavot. Lorsque la terre commence à ne plus produire, ils transportent leur village ailleurs et incendient un nouveau coin, mutilant ainsi les merveilleuses forêts de l'Indo-Chine.

De misérables paillotes sont groupées autour d'un poteau fétiche où flottent trois paquets de plumes de coq; les indigènes sont en fête; ils viennent de tuer un buffle, et le buffle est tombé du bon côté, à droite du poteau; les « Phis » (1) sont favorables, et, en signe d'allégresse, hommes et femmes boivent un écœurant mélange d'intestins et de sang...

Pressés de fuir ce spectacle, nous nous dirigeons vers la « sala » (2) des passagers...

Un officier nous attend; un officier qui, depuis des mois, vit dans ce pays des esprits hostiles et des indigènes superstitieux; il vient vers nous, et, le casque à la main, annonce qu'un camarade vient de tomber en service, frappé par une insolation...

D'une voix grave, il nous raconte ce que fut l'agonie, l'agonie poignante; sa voix tremble quand il parle de la veuve sans ressources et dès enfants sans soutien; puis, lorsqu'il a fini, appelé par un départ dont il ne peut retarder

(1) Esprits.
(2) Paillote.

l'heure, il s'en va, tout entier repris par l'idée de la tâche à continuer dans la forêt où monte l'âcre odeur des fermentations mortelles.

*
**

Minuit.

... Maintenant, il est minuit ; les linhs (1) se sont étendus sous les arbres ; je vois à la clarté de la lune briller les aciers des faisceaux ; par moments, un homme qu'un cauchemar agite sursaute et prononce avec volubilité des paroles sans suite...

Comme celui-là, je rêve, mais tout éveillé ; depuis hier mes yeux revoient la figure de l'officier, et mes oreilles entendent les paroles brèves qui disaient la fin d'un camarade.

Autour de moi, tout n'est que « Vie », vie intense des insectes, des bêtes fauves, de la nature, et, sans cesser, mes pensées vont vers la Mort, vers les morts d'autrefois, d'aujourd'hui ; vers

(1) Soldats d'escorte.

tous ceux, ennoblis par l'exil, qui enrichissent de leur souvenir le passé triomphant de nos France lointaines...

Je les évoque tous ; et je pense à leur courage tranquille, qui, sans forfanterie, sans gestes inutiles, les pousse en avant, malgré la pourriture des forêts, bue dans l'eau des ruisseaux, respirée dans les brouillards du matin ; malgré la malaria qui les tord sur leur grabat de brousse ou qui les abat en face des fantômes nés de la fièvre qui les ronge et qui les dévorera...

Combien sont-ils ici, dont ceux de France auront vainement attendu les retours, et de quels rangs épais, de quelles compagnies, de quels régiments, serait leur armée, s'ils se levaient un jour au clair soleil des rizières et des forêts ?

Et ceux de la Patrie ne savent pas...

On songe vaguement, là-bas, à des terres édéniques, à des terres où l'atmosphère est parfumée d'effluves toujours printaniers ; on critique les entreprises qui ratent ; on dresse des boucliers contre les initiatives malheureuses, et pas une voix ne s'élève pour saluer ceux qui tombent sans bruit...

De l'existence coloniale on ne veut savoir que l'attrait des campagnes ; que la griserie des assauts ; que l'appel claironnant des cuivres répondant au claquement sec des pistolétades ; des noms coloniaux, on ne veut retenir que ceux apparus à travers la rouge auréole des colonnes ou des missions, ces accidents de notre vie sous les tropiques ; on ne veut savoir que cela et on oublie, quand on ne l'ignore pas, l'existence obscure des postes et la lutte sans fanfares et sans drapeaux déployés, des gueux d'exil, contre la fièvre qui crève et contre la dysenterie qui vide...

On ne veut pas, et ce sont pourtant ceux-là qui peuplent le plus nos cimetières ici ; les autres, les favorisés des missions ou des colonnes, qui s'en vont fusil au poing, clairons en tête, allons... j'aime mieux chanter ceux qui s'en vont comme celui d'aujourd'hui, dans le plein enthousiasme de la jeunesse et des beaux rêves...

LAO-BAO

... L'impression d'hier ne m'a pas quitté. Toute la nuit, même dans le sommeil qui m'a gagné sur la chaise longue où je m'étais étendu, j'ai été obsédé par les fantômes de tous les disparus.

Aujourd'hui, tandis que mon cheval trottinait, j'ai pensé aux retours poignants des malades que l'espérance du rapatriement avait bercés et qui moururent en route, les yeux dilatés en face des douloureux Mirages du pays natal...

Encore maintenant, ce sont ces camarades que je vois...

Toute la journée, nous avons suivi un étroit

sentier entre deux rangées d'une végétation trop verte, trop surchauffée qui laissait en nous une désagréable impression d'emprisonnement ; toute la journée, sous le soleil éclatant, j'ai vu danser leurs silhouettes sur la terre d'un rouge cru, d'un rouge sanglant...

Je savais que beaucoup étaient descendus des régions où nous sommes, accablés par la fièvre, crevés par l'anémie et avaient suivi cette route de Lao-Bao descendant vers la mer d'Annam où les attendaient les paquebots et les cargos...

Et, mentalement, j'ai refait toutes les stations de leur calvaire...

Avec eux, j'ai revu les tristes fourrés qui puent la malaria ; avec eux, je me suis enfoncé dans la forêt humide où leur esprit affaibli a évoqué, sans aucun doute, le masque ironique des monstres gardiens des verdures éternelles, de ces monstres que l'on voit ici partout, sculptés dans la pierre, les jambes écartées, les mains sur les genoux, et qui rient, d'un rire satanique autour des pagodes démolies...

Avec eux, je me suis embarqué.

J'ai précisé — j'en ai tant rencontré de ceux-

là — leurs figures hâves, leurs yeux profonds ; j'ai détaillé les gestes nerveux de leurs mains agrippées aux cordes des échelles, aux rampes des cabines ; et leurs pas, leurs pas saccadés qu'ils voulaient rapides, pour s'éloigner plus vite de la terre mauvaise qui les avait vidés...

Je les vois... ; quand ils se sont pressés ainsi, leur souffle est court, leur respiration haletante, et, toujours avec la même attitude douloureuse, ils regardent derrière eux, du côté de la ville qu'ils fuient ; ils éprouvent comme une envie furieuse de se cramponner aux bastingages pour ne pas revenir là, dans la colonie au charme fatal d'alanguissement et de mort...

Ils s'en vont ensuite, les Errants aux yeux fixes...

En bas, dans les calles aménagées pour eux, des calles immondes, sans air et sans lumière, on les entasse et ils s'étendent, exténués, sur d'étroites couchettes presque sordides...

Ils tremblent, tant ils sont pressés de ne plus rien voir, de ne plus rien entendre qui leur rappelle la terre d'Exil ; la terre qui a trompé leurs enthousiasmes ; mais, la terre d'Exil les tient

encore par la fièvre qu'elle glissa dans leur sang empoisonné.

Ils luttent contre elle sur les couchettes dures ; pour en chasser les cauchemars, ils évoquent les douces figures du pays, les douces figures penchées sur les défaillances et qui donnent le courage, l'espoir, la volonté de vivre ; ils se défendent contre les gueuses qui les épuisent encore dans ces calles aux aigres relents, mais, peu à peu, leurs énergies s'émoussent et, un beau jour, ils se raidissent au milieu des camarades effrayés de leur soudaine immobilité...

Pauvres petits qui n'arriveront jamais !...

On les descend à Singapoore, à Colombo, et ils dorment dans l'édénique cadre des cocotiers dont les couchants radieux embrasent les panaches frémissants.

Personne ne viendra prier sur leur tombe... personne.

Ils sont plus qu'exilés ces tout petits, en exil dans une terre qui n'est pas une terre de France. Qui n'est pas une terre de France ? Allons, qui songerait à nous refuser le coin où ils sont étendus,

côte à côte, sous les tertres nus des tombeaux alignés comme pour une parade suprême?...

Et les autres, les vivants, luttent, luttent désespérément contre la sinistre faucheuse qui rôde...

Quelques-uns partent encore, malgré leur recul, malgré leur effroi contracté; un soir, on met le pavillon en berne, puis... on les jette pardessus bord, le saumon aux pieds, dans la mer infinie... et tout est dit...

... Il m'a été impossible de songer à autre chose tout le long de cette route triste de Lao-Bao.

Maintenant, je suis assis sous une véranda, dans le pénitencier du village; j'entends par instants monter comme un bruit de chaînes qui traîneraient par terre; j'ai beau essayer de penser aux malfaiteurs, aux criminels relégués là; j'ai beau me dire que, demain, je pénétrerai dans le Laos tant rêvé... ce sont toujours les « Errants » que j'évoque...

Pourtant des montagnes m'entourent, des montagnes délicatement violettes et mauves; pourtant des Laotiens sont venus m'apporter des

cierges et des fleurs ; je les vois aller venir, la taille cambrée sous le sampot multicolore, les cheveux piqués de fleurs blanches qui sentent bon ; pourtant, tout est gai... très gai... devant moi...

Mais, si je me retourne, je vois la brousse, la brousse qui s'est refermée sur le sentier que nous avons suivi, comme la mer le fait sur les sillages qu'elle efface, et je me sens le cœur indiciblement serré...

CHEZ LES KHAS-THAOIS

Fragments du Journal du Lieutenant Damond, tué en pays Kha (1).

... Je ne sais pas comment il se fait que nous soyons encore vivants, Peyret, Jacques Peyret et moi, et comment, à cette heure très triste d'un crépuscule d'hivernage, je suis accroupi, un carnet sur les genoux, dans la modeste « sala » qui nous sert d'habitation...

Je regarde ; à côté de moi gît, la tête sur un billot en bois de « lim » (2), le chef du village

(1) J'ai dû à un hasard de posséder ces notes inédites sur des populations peu ou pas connues qui, d'ailleurs, défendent âprement l'accès de leurs villages. Encore aujourd'hui, au Laos, il est dangereux de pénétrer dans leurs peuplades ; ces notes s'allient à l'un des drames de brousse les plus poignants qui soient dans l'existence des coloniaux.

(2) Bois précieux.

qui nous attaqua. Rythmiquement sa poitrine, une poitrine aux côtes saillantes comme celle des ascètes du temple bouddhique, se soulève, et le fard de son visage, ce fard blanc des chefs sorciers du pays kha, est marqué par les dentelures d'une large plaque de sang coagulé...

Je regarde, et il me faut un violent effort de l'esprit pour me souvenir...

A droite, à gauche de notre sala, que défend le disque en bambou tressé des « Phis » (1) protecteurs, des indigènes sont étalés dans l'herbe, les bras en croix, le dos ou le ventre ouverts par de larges plaies où beaucoup de fers de lances sont restés...

En face, des charpentes de cases incendiées menacent le ciel de leurs moignons carbonisés...

Je ne m'explique pas le hasard ou le miracle qui nous a protégés... et pourquoi nous restons là, devant ce tableau lugubre... Ma foi, qui ferait demain les levers à travers le pays de Tacha? Où s'abriterait notre suite dans cette région où

(1) Génies.

les « raïs » sont rares, où les paillotes se cachent dans le fond de forêts inviolées? Et qui tenterait l'exploration de ce mont Tacha qui nous domine, de ce mont orgueilleux dressé dans un isolement farouche et défendu par le terrible génie Yang-Cachaï qui nous en interdit l'approche? Personne, puisque Peyret et moi « avons reçu mission » de l'exécuter... ; mais, en vérité, ce soir, ce village détruit..., ces cases écroulées, ces morts tout nus et ce chef au visage sanglant m'impressionnent.

Peyret, lui, écrit ; il écrit à sa femme pour lui dire, sans doute, qu'il est sain et sauf, et pour tranquilliser ses tout petits, dont il me parle souvent, durant ces heures tristes de la brousse où les souvenirs se font plus douloureux que des regrets...

Il écrit, et je l'imite ; franchement, pour passer le temps..., pour ne plus avoir devant les yeux ce tableau désolé... ; mais non, c'est aussi pour fixer les impressions nées du drame qui s'est déroulé et pour fuir un peu la hantise qui me saisit de fumer — ma pipe est là, tout près de la lampe au verre englué d'opium fondu —

et je ne veux pas la saisir, n'ayant aucune raison de chercher à oublier... Je veux, au contraire, évoquer. Il faut que je le reprenne de loin ce drame, pour que plus tard il surgisse devant mes yeux, dans toute la force de ses détails, depuis le moment où, dans la nuit, ont retenti les cris d'assaut des Thaoïs lancés à la tuerie...

Je me souviens.

Peyret et moi sommes longtemps restés anxieux, le cou tendu, les yeux dilatés, essayant de deviner « quelque chose » à travers l'ombre appesantie sur la forêt endormie ; et nous n'avons entendu que des appels brefs, des allées et venues furieuses, des râles, des râles prolongés entrecoupés de hoquets rauques comme des sanglots...

Nous avons sauté sur nos revolvers et nous avons attendu, accroupis sur le haut de notre échelle, prêts à faire feu sur quiconque tenterait d'en gravir les étroits échelons...

Ah ! la terrible impression vécue durant cette heure d'angoisse exaspérée !

Tout d'un coup, en face de nous, une case a

flambé ; des étincelles sont montées et ont dansé comme des lucioles à travers les feuilles des lims géants, et nous avons vu une indescriptible mêlée d'êtres tout nus ; une indescriptible mêlée où les fers des lances allongeaient en éclairs les brusques reflets des flammes ronronnantes ; alors des coups de gong ont retenti ; très loin, un son de trompe a répondu, un son de trompe aigu et prolongé comme une plainte ; je ne l'oublierai jamais ce long appel lancé à travers la nuit...

Oh ! je n'ai aucune honte à l'avouer, un frisson a parcouru mon dos et la brise qui jouait sur ma poitrine nue me sembla froide comme une brise d'hiver, chez nous... ; je crus que j'allais ne pas savoir attendre ; près de moi, Peyret, Jacques Peyret, ne bronchait pas. Où l'influence du détail va-t-elle se porter ? Il avait abandonné son revolver et négligemment laçait ses guêtres, d'un geste rythmique et lent...

Non, je ne tremblai plus à partir de ce moment ; je regardai...

Je vis, cela très nettement, fléchir les reins

cambrés de ceux qui, arc-boutés, résistaient à la poussée de l'assaut, et, sans transition, la mêlée se rabattit de notre côté.

Nous nous sommes dressés, les doigts crispés sur nos armes — il me reste, de cela, la désagréable sensation de la crosse quadrillée s'incrustant dans le creux de ma main, trop serrée — mais n'osant tirer dans cette masse d'êtres au milieu desquels on distinguait le masque grimaçant des sorciers ; des flèches ont sifflé de notre côté et l'une d'elles s'est enfoncée dans la paillote, à deux doigts de la tête de Peyret...

A ce moment précis il se produisit une chose inexplicable. Du rang des assaillants un homme sortit ; un homme au visage fardé de blanc, qui montra le grand disque en bambou tressé des « Phis » protecteurs de la case... Un recul immédiat se produisit chez les siens ; les flèches cessèrent de cribler le paillasson de la véranda, mais un groupe se précipita sur notre sauveur, une lame brilla, et il s'écroula comme une masse...

Alors, je ne sais plus... Il me semble que les cinq linhs de notre escorte ont paru avec leurs

mousquetons baissés et leurs baïonnettes en arrêt... ; il me semble qu'ils se sont battus longtemps, tandis que nous, saisis par une irrésistible nervosité, déchargions nos revolvers au hasard, devant nous, dans le vide ; puis, tout s'est apaisé ; nous sommes descendus ; Peyret s'est penché sur l'homme qui avait tenté de nous défendre, et nous l'avons remonté sous notre véranda, où il est lentement revenu à la vie...

Quelle nuit... quelle inoubliable nuit !...

Nous n'avons pourtant violé aucune des lois de l'hospitalité kha ; aucun de nous n'a gravi les pentes du Tacha, où veille le phi Yang-Cachaï ; pourtant il le faudra cela.., demain... après-demain, bientôt ; toute notre étude géodésique ne valant que par l'exploration de ce point dont les mauvais esprits interdisent l'accès...

Et puis, qu'importe, attendons...

Aujourd'hui le chef du village est venu nous apporter des offrandes, des bananes et de l'alcool de riz que nous avons bu à la mode laotienne, en tirant sur un chalumeau en rotin flexible...

Ce sont les détonations de nos armes qui ont,

paraît-il, décidé de la victoire en sa faveur, et c'est le chef sorcier, un ennemi, qui nous a sûrement sauvés en désignant à ses hommes l'emblème des Phis qui protège encore notre paillote misérable...

Peyret, qui a obtenu sa grâce, le soigne avec un dévouement touchant...

Il est là, maintenant, étalé près de nous, avec sa poitrine osseuse et son visage balafré, ce sorcier sauvage du pays des Khas-Thaoïs... ; je le regarde ; il me semble que ce que je vois est un cauchemar et que je suis victime des génies malfaisants de cette terre de la superstition et de la cruauté...

*
**

6 juillet.

... Au fait, j'ai été très étonné lorsque je l'ai entendu parler; il me paraissait être sourd, aveugle et muet, ce blessé Thaoï, dont pendant cinq jours Peyret a pansé la blessure avec une constance absolue...

J'étais seul, Peyret est parti pour trois jours en lever du côté de A-Gioi, un village d'une seule case où grouillent peut-être deux cents individus (1) ; j'étais seul, fumant par intermittence, pas trop pour ne pas arriver à la joie de l'inconscience, mais assez pour goûter au calme absolu de la béatitude.

Car je fume ; oui, je sais, nous sommes des malades nous tous qui aux quatre coins des brousses indo-chinoises nous isolons durant les siestes, le bambou à la main, les yeux fixés sur la petite flamme qui tremble et qui pétille... Comme les autres je me suis élevé contre les malheureux qui... mais depuis ? Quand on n'a rien derrière soi pour se souvenir ; quand rien dans votre cœur ne redit le charme des sentiments partagés avec « celle » à qui l'on pense, chaque jour, chaque nuit, à toutes les heures de fièvre ou d'insomnie ; lorsque l'amour de votre femme ou de vos enfants ne vous soutient pas moralement... il n'y a plus que ça : l'opium qui

(1) Les villages khas sont en effet formés de une ou deux cases où grouillent pêle-mêle deux, trois et même quatre cents individus.

donne l'illusion de l'oubli et du rêve menteurs... Je fumais...

Longtemps, longtemps, le blessé a parlé la tête tournée vers mon interprète qui l'écoutait, puis, tout d'un coup, il est retombé le visage de côté, les yeux fermés, la bouche à demi ouverte montrant ses dents rougies par le bétel chiqué... Je l'ai cru mort; d'un geste, l'interprète m'a fait comprendre qu'il dormait... puis, il est venu vers moi et, après avoir jeté quelques pincées de riz vers le soleil pour ne pas indisposer les Phis (1), m'a répété tout ce que le blessé lui avait raconté... Il m'a dit...

Ma foi, dois-je écrire ceci? le sorcier a certifié que cette relation ne devait pas être ébruitée, sans quoi les génies... Il vaudrait peut-être mieux que j'arrête là tout ce que je connais de cette soirée; je sais qu'il ne faut pas parler deux fois de combat et de guerre dans une case, et qu'il est imprudent de dévoiler tout ce qui touche de près ou de loin aux esprits malfaisants.

(1) Geste rituel.

Superstition? non, la superstition n'existe pas ici, dans la pleine vie de la brousse; dans l'intimité de la forêt dont on sent près de soi rôder l'âme hostile; la superstition est le mot de ceux dont l'intelligence ou les sens ne sont pas assez affinés pour comprendre et enregistrer...

L'opium influerait-il? Non, l'opium n'évoque pas les fantômes, et sa fumée protège contre les attaques de l'au delà...

Cette relation ne doit pas être ébruitée!... Bah! qui lira ce que j'écris sur ces feuilles volantes de croquis inachevés?

Voici donc...

Pour mieux se figurer le drame de la nuit tragique, il faut savoir que, depuis longtemps, un dissentiment existait entre notre peuplade et celle des assaillants au sujet du rapt d'un enfant, dont la nôtre était formellement accusée...

Souvent, paraît-il, des Khas, qui revenaient le soir isolément chez eux, l'arbalète à l'épaule, avaient si complètement disparu, qu'aucune trace n'était restée de leur passage entre les raïs et les cases que nous habitons...

Ainsi, chaque jour, des accusations de meurtre étaient lancées d'un village à l'autre, créant une situation intolérable, où les « Phis » apportaient le trouble de leurs haines sans merci...

Après l'invocation « aux Génies », près du Tacha encapuchonné de brumes grises, les indigènes accusateurs du rapt résolurent de se venger...

Un soir, le chef sorcier — le même qui maintenant s'est endormi et dont la figure amaigrie fait songer à celle des marabouts du désert mauritanien — réunit tous les hommes valides de ses cases; tous se parèrent comme pour une grande fête, et coiffés du chapeau en feuilles de palmier, tandis que deux buffles blancs étaient servis dans un pantagruélique repas, que les femmes se lamentaient comme si elles assistaient aux funérailles de leurs époux ou de leurs parents, ils jurèrent de marcher contre le village ennemi...

Le lendemain, à la nuit, les « Phis » consultés étant favorables, au moment où dans la forêt tout s'endort et que, seuls, les trois jap-

pements du tigre en chasse troublent le silence des fourrés, armés de lances, d'arbalètes et de couteaux, ils se mirent en marche, décidés à massacrer tout ce qu'ils rencontreraient, les blancs compris...

Notre village fut silencieusement entouré, et le drame commença au son lugubre des trompes de combat... Je l'entends encore cet appel de trompe; cet appel que les échos ont répété et dont la plainte sinistre s'est éteinte comme un râle, dans la nuit...

Les vainqueurs, d'après le sorcier, devaient vendre les femmes et les enfants des vaincus aux Kantuas de la région haute (1)...

— Et nous? ai-je demandé.

— Vous deviez être tués sans l'emblème de protection des « Phis ».

... Parfait; d'ailleurs, actuellement, paraît-il, les « Phis » ne nous sont plus favorables,

(1) Coutume des Khas; toutes les femmes et tous les enfants sont livrés moyennant argent comme esclaves aux peuplades Kantuas.

nos revolvers ayant détourné leur influence bienfaisante (1)...

Ne serons-nous pas punis de cette intervention...? Que je la craigne? Oh! pas du tout; mais il me répugnerait tout de même de finir dans un coin de brousse, comme une bête, avec dans le dos le bois dur d'un javelot en bambou ou l'os barbelé d'une flèche empoisonnée (2).

*
**

7 juillet.

... Cette nuit j'ai été réveillé en sursaut par une plainte indéfinissable.

Longtemps, comme l'autre soir, je suis resté anxieux, le cou tendu, les yeux dilatés, ne voyant rien devant moi que tremblants halos de vertige.

(1) Les fusils et les revolvers, qui causent une terreur sans nom aux Khas, sont maudits par les Phis.

(2) Les Khas se débarrassent ainsi de ce qui les gêne; une flèche part de la brousse, tue, et on ne trouve jamais le coupable.

J'ai cru, car j'avais fumé du dross très fort, ma provision de Bénarès étant épuisée, j'ai cru, dis-je, que j'étais en plein cauchemar, un cauchemar étrange où il n'y aurait eu que du noir, du néant, et où j'aurais entendu, sans le voir, un être râler d'agonie tout près de moi, tout près... là...

Je me suis levé et, tâtant l'ombre pour ne pas heurter la table ou les supports des planchettes, je me suis dirigé vers le blessé Thaoï...

Mes mains ont palpé son corps; j'ai senti que sa poitrine se soulevait doucement, très doucement, puis un rayon de lune m'a fait voir ses yeux..., deux grands yeux bien ouverts qui regardaient fixement devant eux.

Et la plainte haletante continuait, dehors, derrière les paillotes écrasées dans la nuit.

Je me suis hâté, l'esprit traversé par je ne sais quelles atroces visions de sacrifices humains offerts à quelque hideuse et grimaçante divinité.

Brusquement, je me suis trouvé en face d'un spectacle que je n'oublierai jamais.

Quelles extraordinaires mœurs, et comme les

coutumes de ces sauvages bousculent en moi tous les enthousiasmes, tous les partis pris, toutes les croyances des civilisés...

Je ne l'oublierai jamais ce que j'ai vu, dans la nuit profonde où s'arrondissait la noire coupole d'un ciel presque sans étoiles...

Derrière les cases, du côté où les troncs lisses des aréquiers se dressent au-dessus des lianes et des ronces, des femmes allaient et venaient autour d'une claie étroite comme un lit et sous laquelle pétillait un feu clair de brousse sèche ; là-dessus, étendue comme sur un gril, une femme se tordait en poussant des plaintes déchirantes...

J'ai cru au sacrifice humain dont la pensée avait traversé mon esprit ; j'ai voulu intervenir ; au moment où j'allais m'élancer, la patiente s'est levée en se cramponnant à un pieu fixé dans les branches, au-dessus de sa tête, et les femmes ont dansé, en agitant leurs « sampots » autour d'elle : sur la claie, une autre plainte s'élevait, plus aiguë, plus criarde, celle d'un nouveau-né...

Je venais d'assister sans le vouloir à une nais-

sance, et le feu, le feu qui m'avait tant terrifié était simplement là pour éloigner les mauvais génies de la claie de douleur...

En rentrant, je suis venu près du blessé Thaoï : ses yeux étaient toujours grands ouverts et fixaient l'ombre devant eux, tout droit... ; j'ai approché un photophore de son visage, le visage était tiré... tiré...

Fiévreusement, ma main a touché le corps sous le pagne blanc du sorcier de caste, le corps était froid, complètement froid...

Une naissance, une mort : signe de mauvais présage, de très mauvais présage... ; cela m'attriste, sans savoir pourquoi ; j'ai encore un peu de dross, très peu, et je n'ai pas sommeil ; vite la flamme de ma petite lampe pour me tenir compagnie ; cette nuit « Le vide de la nuit » m'impressionne...

*
* *

Juillet.

... La variole s'est déclarée dans le village... Jacques Peyret, rentré depuis deux jours, m'a dit cela, tandis que j'agrandissais ses croquis.

La variole ?

Encore une de ces maladies stupides qui arrêtent dans leur essor les jeunesses, les volontés...

Et qui, d'un coup, brutalement, dans ces contrées mangeuses d'hommes, terminent le chapitre à peine entamé des existences enthousiastes...

Je les classe par pays, ces fléaux, contre lesquels vainement la science se dresse...

Je les classe...

La Cochinchine, la dysenterie...

La Cochinchine, la terre qui ment, la terre qui derrière le charme de ses frondaisons cache le drame des dénouements sans recours...

Le Tonkin, l'accès pernicieux... le soleil qui tue...

L'Annam, la fièvre qui brise ; ici, la variole qui anéantit...

Partout, la nature décevante contre laquelle, quoi qu'on fasse, les énergies s'émousseront toujours et les forces s'épuiseront, jusqu'à ne plus être que des soutiens de carcasses vidées... ; partout, la nature hostile qui sera le vainqueur de la fin...

*
* *

Août.

... Les mœurs de ce pays m'apparaissent de plus en plus étranges.

Chaque jour, dans le village, un, deux, trois Khas disparaissent, emportés par le fléau, qui se propage d'une façon effrayante.

Les sorciers ont entamé la série des sacrifices qui doivent amener la fin de l'épidémie...

Chaque fois que nous sortons de la case, après le dur labeur de la mise au net des levers,

nos yeux aperçoivent des groupes qui jettent aux quatre vents les poignées de paddy rituelles...

Nous regardons...

Les sorciers vont et viennent, essayant d'attendrir les Phis par la longue plainte de leurs chants alternés...

Ils attendront un jour le résultat de leurs invocations, et si demain un nouveau décès se produit, le village s'en ira...

Le village s'en ira vers une région plus lointaine où aucune présence profane n'aura troublé la quiétude des génies...

Ne vont-ils pas croire maintenant que la mort du sorcier Thaoï est l'unique cause de l'apparition du fléau? Il faut la peur que leur inspirent les fusils de nos « linhs » pour qu'ils ne viennent pas dans l'ombre, les poings crispés sur les poignées des couteaux à lame courte...

Notre interprète l'assure et insiste pour que nous veillions à notre sécurité:..

Bah ! s'ils veulent venir, j'ai la très nette conscience que ce ne seront pas nos quatre fusils qui les arrêteront...

Le village sera donc abandonné, et, avant de partir, entièrement brûlé ; il ne restera plus de lui que des charpentes calcinées.

Après avoir choisi un emplacement où des poulets blancs seront sacrifiés, les sorciers surveilleront la construction des cases nouvelles...

Il les faudra orientées selon la position des Phis, ces cases, de peur que, par exemple, une charpente de toiture ne se mette en travers de leur route ; puis les paillotes seront ornées et parées comme pour une grande fête.

On tuera deux buffles et ce sera pendant deux jours, dans un coin de forêt dont jamais peut-être une voix humaine n'aura troublé les échos, une fête pantagruélique où l'alcool de riz coulera sans compter...

Si, dans le mois qui suit, un décès se produit, c'est que le ressentiment des Phis n'aura pas été calmé ; on brûlera de nouveau les cases, et on repartira jusqu'au moment où la colère divine ne se manifestera plus...

Aujourd'hui, paraît-il, les Khas ont jeté sur nous « l'œil de la défaveur »... puis, ils sont

partis à travers la forêt de mystère qui nous entoure et sont allés invoquer les génies du « Tacha »...

Ce sont les deux grands sorciers « Rom-Roï » et « Quang-Lagne » (1) ; les deux seuls qui puissent s'aventurer dans la région maudite, qui les dirigent... ; il me semble, obscurément, que leurs mauvaises volontés se matérialisent autour de nous et s'allient à la nature hostile où flotte la fade odeur des fermentations qui engendrent la fièvre et la folie...

*
**

4 août, 5 heures.

... Peyret est malade.

Il m'a dit cela tranquillement, en rentrant d'un lever au plein soleil de l'après-midi torride ; en se couchant, il m'a montré sa poitrine constellée de petites taches rouges et brunes.

(1) Ces deux sorciers ont seuls le pouvoir d'aller au Tacha ; — les autres, d'après la croyance populaire, mourraient dans la journée si seulement ils en tentaient l'ascension.

Atterré, j'ai pensé au fléau qui sévit...

J'ai peur d'en écrire le nom, et je reste là tout près du camarade dont la fièvre fait claquer les dents...

*
**

5 août, minuit.

... Tout d'un coup, Peyret s'est assoupi...

Depuis hier, j'ai vainement essayé de le réchauffer par des infusions très aromatisées, et, toujours, toujours cette même phrase est revenue : « Damont, couvre-moi, j'ai froid... très froid... »; et je ne savais plus que faire; nerveusement, mes mains cherchaient dans les malles, quoi? des couvertures que ni l'un ni l'autre n'avions apportées..., des effets que je savais ne pas exister...; n'importe, je cherchais...

Ai-je perdu la tête?... Non !

A cette heure, j'écris pour chasser le sommeil qui me gagnerait vite, et j'analyse tout froidement, très froidement....

Non, ma tête était solide, mais ma volonté

s'exaspérait de sentir que tous mes efforts étaient vains ; dans ces minutes d'angoisse, on attend le miracle, et des désespérances brutales anéantissent en vous toute énergie de vouloir...

Aujourd'hui, les taches rouges couvrent le corps de Peyret ; je n'ai plus d'illusion, « le mal » est venu dans notre case...

Le mal est venu, et je songe à tous les drames semblables à celui-ci qui se déroulent, semblablement, dans le grand silence des brousses... ; leurs personnages m'entourent à cette heure très évocatrice de la nuit tropicale où tout se tait dans les forêts mystérieuses ; je les vois, les petits, les imberbes, les grands, tous ceux qui en furent les acteurs misérables... je les vois... ; rien de douloureux ne paraît sur leurs visages émaciés ; aucun cri de révolte ne monte de leur groupe, aucun cri rappelant leurs enthousiasmes brisés et leur jeunesse morte... Ils passent, et voilà qu'ils s'arrêtent là, près du lit où Peyret est étendu, et qu'ils se tiennent graves et droits comme aux parades lorsque, devant leurs rangs serrés, claquaient les trois couleurs de la Patrie bien-aimée...

*
**

15 août.

. . . . . .
. . . . . .

L'Irréparable chose est arrivée depuis cinq jours ; depuis cinq jours, j'erre désemparé dans la brousse avec ma planchette, sans savoir ce que je fais.

Je me retrouve en face des notes de mon carnet, de ces banales notes de troupier qui, maintenant, me paraissent infiniment précieuses...

J'en relis les pages et il me semble apercevoir la chère silhouette de l'ami perdu.

Je revois la maladie ; la maladie contre laquelle je ne pouvais rien et que l'éloignement des postes de secours privait d'adversaires capables de la faire capituler...

Vingt jours de route avant de trouver un docteur ! Vingt jours !...

Des mots pour dire cela ; des phrases pour sou-

ligner cet exil damné en dehors de toute humanité semblable à la vôtre...

Je n'ose pas évoquer ce qui fut, ce qui fut dans la nuit où, pris de délire, Peyret se leva.

Je n'ose pas; je tremble encore sous le coup de l'émotion poignante qui me secoue...

Ah! l'heure tragique, douloureusement tragique!

Peyret se leva en titubant, je le vis s'avancer, les mains tendues, comme un aveugle; puis il s'arrêta, ses doigts palpant quelque lit, quelque berceau imaginaire.

— Tu vois, Damont, chaque soir, je les borde comme cela, mes petits; regarde comme ils dorment bien...

Je suis resté cloué par la terreur en face de ce délire que je n'ai d'ailleurs pas tenté d'arrêter, préférant lui laisser la douce illusion de ce mensonge de la fin... Je n'ai rien tenté; puis il a tremblé, tremblé. J'ai eu juste le temps de me précipiter pour le soutenir, et il a passé, sans douleur, sans geste d'effroi, comme un enfant...

Je suis resté aussi devant le camarade pendant deux jours sans savoir ce que j'avais à faire,

sans me résoudre à le faire disparaître, croyant, en dépit de toute vraisemblance, que ce n'était pas fini, qu'il allait se lever, marcher, rire comme autrefois.

Deux jours !

Enfin, la lucidité, le courage sont revenus, et j'ai décidé de le faire descendre en sampan vers Hué.

Il est parti, et les siens pourront se souvenir sur la tombe qu'ils auront tout près d'eux...

... Voilà un an aujourd'hui, jour pour jour, sinon heure pour heure, que, partis de la grande patrie lointaine, nous touchions le seuil de cette Terre d'Exil... et, maintenant, la réalité est là qui dompte de son geste brutal les révoltes de la raison cabrée contre l'injustice, contre l'impossible, contre l'inexorable...

La sinistre voleuse est venue, et je songe... je songe à la compagne au cœur broyé qui attend ; aux chers petits qui ne savent pas encore et qui demanderont pourquoi on leur a mis, dans la maison silencieuse, de tristes robes toutes noires...

Je songe à tout ce qui vit encore autour de ces

« choses » qui pendent là, qui furent les armes du défunt, pauvres armes misérables qui ne défendent rien dès que l'on quitte le domaine des hommes, et une colère folle me saisit, me redresse.., mais je retombe lassé, déçu, en face de ça... : du néant de tout geste et de tout effort...

*
* *

Village de A-Gioi, 30 août.

Avec quel plaisir j'ai quitté le village tragique...

Il faut croire que les incantations des sorciers ont été écoutées par les génies, puisque la variole disparut après la mort de Peyret... ; cette coïncidence me bouleverse...

Il faut avoir vécu en pleine brousse comme nous pour se figurer l'importance de ces superstitions dont on se moquerait dans les grandes villes... Mais ici, devant l'orgueilleuse silhouette du Tacha, on se sent tellement entouré de traditions, de légendes, de rabâchages d'indigènes

terrifiés, que, chaque jour, l'âme devient plus inquiète et plus troublée...

Il semble que pèse sur vous une angoisse indéfinie venue des génies hostiles qui veillent dans les sombres rochers de A-Gioi...

Je suis parti, pressé de terminer ma mission et de gravir les pentes du Tacha...

Ce matin, en tremblant, mon interprète est venu m'annoncer que les Khas, avertis de mon intention, avaient tout préparé pour m'arrêter... Rom-Roï et Quang-Lagne sont encore là; leur influence a soulevé contre mon projet le redoutable ressentiment des indigènes qui nous accusent d'avoir apporté la maladie dans leurs cases...

Qu'importe... ce ne seront pas des sacrifices de poulets ou des grains de riz amoncelés au pied des piquets des Phis qui m'arrêteront, et puis, mon devoir est d'achever ma mission et de revenir à Hanoï les cartons nets et les levers terminés...

Oserai-je les présenter aux camarades ou aux supérieurs, ces levers, avec l'emplacement du Tacha « en blanc » au milieu des courbes emmê-

lées... Allons donc... Et puis, tant pis, si mon sort est de finir au pied de la virginale silhouette du mont, du mont inaccessible que peuplent les génies hostiles.

Demain, je tenterai d'en suivre les sentiers et de monter là-haut, très haut, vers les cimes inviolées... ; ce soir, j'ai besoin de repos, de beaucoup de repos et de beaucoup d'oubli ; j'ai du « dross » encore, très peu, mais j'en ai, et ma lampe flambe en pétillant au courant d'air qui doucement l'agite...

*
* *

Hanoï. (Extrait de l'ordre de la place.)

... Le Général commandant la Brigade porte à la connaissance des officiers et des hommes de troupes de la garnison la mort du Lieutenant Damond, tombé en service commandé, le 2 septembre, dans la région de A-Gioi.

Le Lieutenant Damond, du Service géogra-

phique, ayant à compléter ses levers par des observations indispensables prises du Tacha, résolut, malgré l'hostilité des sorciers Khas, de faire ses stations sur ce mont que les indigènes croient occupé par des génies hostiles...

... Au moment où il arrivait dans les couloirs de la cime, une flèche (1) partit des rochers et atteignit le Lieutenant Damond en pleine poitrine...

Le Général commandant la brigade adresse ses condoléances émues à la famille du Lieutenant Damond, et salue respectueusement le camarade héroïque tombé glorieusement pour la Patrie toujours plus grande...

(1) Les Khas disposent en effet des sortes d'arcs qui se détendent au passage d'une bête fauve ou d'un ennemi et envoient une flèche empoisonnée dans une direction soigneusement repérée.

SUR LA TCHÉPONE

... Sur la Tchépone où monte le chant de cascade des rapides, le soleil se lève.

En quelques instants, le ciel se transforme et l'aurore déroule les splendeurs de sa quotidienne apothéose.

A l'est, une ligne rose court au-dessus des cimes arrondies de la forêt dont la ligne régulière est, de-ci, de-là, interrompue par le stype d'un aréquier qui se dresse, fantomatique...

En face, de l'autre côté, au bout du long ruban de la rivière, il y a de l'ombre encore; de l'ombre qui, de grise, devient violette et, de violette, d'un mauve léger et transparent comme une gaze...

Bientôt tout n'est que lumière; lumière dont les clartés sont tour à tour tremblantes et figées... Tout n'est que vie; vie frémissante dont l'éveil nous surprend après le morne silence qui depuis l'aube pèse sur nos pirogues...

La forêt secoue sa torpeur...

Ah! ce n'est plus la forêt d'hier; la forêt hostile avec la fadeur de ses pourritures; avec ses coins sombres où, dans un affût éternel, veillent les mauvais génies gardiens de sa malsaine virginité; ce n'est plus la forêt au charme voluptueux et maladif que pendant des jours nous avons traversée, mais la franche forêt tropicale, hospitalière, vivante, tout entière tendue vers l'effort de monter plus haut, toujours plus haut, loin des brousses étouffantes, vers la claire lumière et vers le chaud soleil...

Ici, ce n'est plus le frisson lugubre du vent dans les bambous pressés par touffes autour des lagunes pestilentielles; ce ne sont plus ces demi-jours verdâtres tamisés par l'écran des feuillages qui laissent tomber de leur ogivale voûte un crépuscule d'angoisse et de tristesse infinies, c'est, dressée vers le ciel profond, la plus exubé-

rante flore de cette nature ardente des tropiques où les calices des fleurs s'ouvrent, étranges et troublants; c'est le triomphe du Végétal aux fûts puissants et nets comme ceux des colonnes bouddhiques qui, eux aussi, jaillissent des clairières où les grands temples achèvent de mourir...

C'est de la vie, de la vie qui palpite, de la vie qui ranime, qui chasse la hantise des cauchemars; de la vie qui vient de partout : des fourrés où sifflent les gibbons auxquels très loin d'autres gibbons répondent en échos de plus en plus assourdis; du faîte des « lims » où les toucans scandent leurs appels; des brousses où éclatent les triomphants cocoricos des coqs sauvages; des villages qui défilent devant nous avec leurs femmes sculpturales, dressées, les seins nus et l'amphore à l'épaule...; et de l'air, où passe l'haleine parfumée du Laos qui nous souhaite la bienvenue...

Nous allons, bercés par le chant monotone des piroguiers...

Ici encore, les types ont changé.

Ce ne sont plus devant nous ces visages

ovales aux yeux trop plissés dont la prunelle se détourne des regards qui les fixent; ce ne sont plus ces grêles petites « choses » annamites qui se remuent sur nos sampans, mais bien des hommes, de beaux hommes aux visages francs, aux yeux rieurs, aux muscles saillants comme des cordes; ils chantent et offrent au chaud soleil leur nudité bronzée...

Ils sont tatoués des cuisses au cou ces piroguiers aux cheveux coupés en brosse, aux cheveux piqués de fleurs de frangipaniers; ils sont tatoués de dessins rituels où grimacent les monstres de la légende; nous en suivons du regard la dentelle compliquée.

Ils montent à partir du genou, entourent les cuisses, le ventre, la poitrine où ils se terminent en larges festons reliés par les souples anneaux de deux licornes enlacées...

On dirait que ce soient, détachés des bas-reliefs des temples khmers, les souples guerriers dont le sculpteur respecta les tatouages qui, malgré les siècles, paraissent encore à fleur de pierre, sous la lèpre des mousses et des moisissures; comme ces derniers, ils ont les hanches

entourées de la ceinture où sourient des Apsaras hiératiques, et, comme eux, respectant la tradition, ils ont sur les cuisses tel épisode réduit du légendaire Ramayana.

Ils chantent et leurs refrains montent, cadencés par le rythmique clapotement des rames...

... L'heure tombe de plus en plus brûlante; tout flamboie : la Tchépone; les rives plates où les « That » (1) des pagodes et les toits aux angles cabrés des bonzeries étincellent; la brousse blonde au-dessus de laquelle tremble une lumineuse poussière de rayons...

Il n'y a plus d'ombre; le soleil est au zénith; rien ne vit; la vigueur du chant des piroguiers faiblit...; eux-mêmes s'assoupissent et laissent aller les sampans au fil de l'eau tranquille...

Mais, voici qu'un léger bruit arrive jusqu'à nous; on le perçoit à peine : c'est un peu comme le frisselis du vent dans des feuilles, loin, très loin...

D'un coup de reins, les piroguiers se sont redressés, les rames et les gaffes en arrêt...;

(1) Sorte de clocher, de tour.

autour de nous l'eau perd sa limpidité de cristal; au fond de sable succède un fond de roches noires, de roches amoncelées en un indescriptible chaos dont les pointes émergent en récifs entourés de remous...

A un tournant, le frisselis léger se transforme; aucun obstacle ne l'arrête plus; il s'enfle profond, grave, et devient comme un grondement de tempête : nous sommes en face d'un Rapide...

La Tchépone se précipite contre des écueils monstrueux; se cabre devant des troncs gigantesques que les ouragans décapitèrent, et bondit, rageuse, dans d'étroits couloirs entre lesquels nous passons, vertigineusement...

A l'avant, une feuille de roseau à la main, un sorcier chante et du geste écarte les mauvais génies qui pourraient entraîner l'embarcation contre les roches ou contre les troncs...

A chaque instant, nous nous redressons terrifiés à l'idée que nous allons nous briser contre un mur de granit..., mais, d'un coup de gaffe, le mur est évité et la pirogue file, cahotée sur des galets, raclée par des racines de palétu-

viers, dans une ruelle où les vagues se bousculent et se cabrent...

Puis, sans transition, la tempête s'apaise... et nous repartons, bercés par la lente cadence des refrains alternés, sur la Tchépone redevenue calme et lisse comme un fleuve d'huile où les sampans tracent de molles plissures qui meurent vite, absorbées par l'accablant soleil de midi...

*
* *

... Le crépuscule sur la Tchépone, quel rêve ! Quel miracle de couleurs et de tons mélangés au-dessus des montagnes qui s'étagent, des montagnes qui ont « quelque chose » de jamais vu ailleurs, dans le profil hardi de leur impressionnante nudité.

A gauche, voici quatre pitons, quatre pitons déchiquetés qui mordent à pleins créneaux dans le ciel empourpré... ; leur silhouette me rappelle celle, sauvage, du Sinaï que je vis se dresser au-dessus du désert calciné ; ces arêtes

vives, ces roches pelées ont la physionomie farouche du mont sacré, dont la masse encombre le fauve horizon des sables d'Arabie ; mais les autres, les montagnes qui leur succèdent à droite, font songer à quelque chaos antédiluvien dont les cycas et les fougères auraient adouci les angles aigus et masqué les crevasses effroyables...

Surplombant la Tchépone, se dresse une muraille dont la paroi granitique est tapissée d'une végétation abondante qui dévale jusque dans le lit de la rivière ; partout paraissent des frangipaniers, des palmiers nains, des brousses vigoureuses, des orchidées accrochées aux rocs ; partout se mêlent des feuillages différents, des corolles multicolores, des arbres à baies jaunes qui, de loin, ressemblent aux grains d'or des colliers laotiens ; et tout cela se fond en une somptuosité de couleurs telle, que l'on se figure avoir devant les yeux une draperie merveilleuse où se serait complu l'art délicat et raffiné des grands artistes de la renaissance khmer...

Par-dessus ces tons passe la dernière caresse du couchant.

Ce n'est plus autour de nous l'évocation du passé qui frissonne ; rien ici ne redit les épopées, les luttes, les calvaires des « Errants », la « Mort », comme dans l'Annam des tombes et des traditions ; tout n'est que sourire, enthousiasme, vie...

Sur les rives, curieuses, des femmes se pressent au passage des sampans ; les unes sont nues, le ventre barré d'une ceinture mauve ; les autres, les seins libres, laissent retomber, en plis empesés, la raide étoffe de leurs « sin » (1) mordorés ; ici, de très vieilles bayas (2), la tête enturbanée de rouge, agitent des palmes ; là, de très jeunes « poussaos », aux chignons de travers et couronnés de corolles odorantes, jettent vers nous des gerbes de lilas ; à l'arrière-plan, le crâne rasé, drapés dans leurs voiles jaunes et safran, des bonzes nous regardent, hautains et graves comme des statues ; jamais je n'oublierai cela, et jamais non plus je n'oublierai la lumière qui, lorsque je me suis retourné pour admirer

(1) Sorte de pagne.
(2) Femmes.

encore le féerique tableau, tombait sur lui, adoucissant la violence de ses couleurs, allongeant sur le miroir de la Tchépone la silhouette réfléchie de ses personnages hiératiques...

Maintenant tout s'efface ; la nuit arrive ; des engoulevents montent très haut vers la cime des arbres et redescendent en zigzags capricieux dont les crochets nous frôlent ; partout frémit le grand concert des cigales et des cricri...

Bientôt le couchant n'est plus marqué que par un trait sanglant ; du ciel très noir, les étoiles paraissent tomber en cascade sur les monts d'ombre qui nous entourent, et il n'y a plus rien de visible devant nous que la rivière, avec ses eaux opaques reflétant les points d'or des astres infinis...

Mais voici que, tout d'un coup, il semble qu'un feu de phare très lointain rougeoie ; les piroguiers accélèrent la cadence de leurs chants ; leurs rames battent l'eau plus vite, plus vigoureusement, et l'un d'eux murmure :

— A' Tchépone...

A' Tchépone, le village où nous allons passer la nuit ; je ne pensais plus que nous devions

nous arrêter quelque part, dans quelque case misérable, au lieu de continuer à glisser dans le noir, toujours ainsi, sans fatigue et sans rêves.

Maintenant je compte deux, trois, vingt, trente points incandescents qui vont et viennent comme des feux follets ; un pressentiment me dit que le Laos des parfums, le Laos des chansons et des Khênes nous réserve la surprise d'une bienvenue inédite...

En vérité, c'est bien la musique des Khênes que j'entends ; elle arrive doucement, très doucement, de là-bas, de l'ombre trouée de flammes ; ému, je l'écoute comme la voix d'une vieille amie qui me redirait des choses d'autrefois, des choses du passé cher et qui auraient été de la douleur, de l'espérance et de la joie...

J'écoute, les yeux fermés, et lorsque je les ouvre, je suis en face de l'inexprimable... de l'irréel... du fou...

Nous accostons ; en face de nous, des spectres se dressent ; d'abord je ne vois rien de leurs très imprécises silhouettes, il y a trop de fumée odorante ; n'importe, je regarde ; d'ailleurs mes

yeux finissent par s'habituer à cette demi-obscurité où dansent les rouges flammes des torches résineuses... et je vois...

Je vois des êtres accroupis et vêtus de « choses » dorées qui scintillent; je vois des êtres, hommes ou femmes, je ne sais pas, qui, les bras levés en un geste de gracieuse offrande, nous tendent des cierges allumés, des cierges qui sentent bon, comme ceux de chez nous, à Pâques, lorsque grésillent les chapelets d'encens qui les entourent...

Je vois, et ici mon émotion devient une sorte d'angoisse poignante, des hommes tout nus, aux visages noirs, des hommes qui nous regardent avec de grands yeux fixes et brillants; ce sont des « Khas » descendus des monts pour nous saluer...

Je n'ai jamais rencontré cette race, et son apparition dans la nuit me cause une gêne, un malaise inexprimables...

Ils sont raides, et leurs cheveux coupés « à la chien » donnent à leur physionomie, que je distingue mieux, une invraisemblable expression de hardiesse et de cruauté...

Ils nous observent, curieux, le cou tendu, la main droite serrant la lance de guerre, la longue lance dont le fer acéré brille comme une flamme, la gauche tenant un bâtonnet de résine qui pétille...

Ils sont ainsi cent et cent, rangés en bataille, d'autant plus impressionnants qu'on ne voit d'eux que leurs yeux, leurs mains et leurs multiples rangs de colliers : les lignes de leurs corps se confondant avec l'ombre...

Je m'arrête, étonné, mais voici que, de nouveau, les khênes frissonnent; leur délicieuse musique passe devant moi, frôleuse, et je la suis, étourdi, me demandant si je ne suis pas le pauvre jouet de quelque songe magnifique...

MUONG-FIN

LA FORÊT-CLAIRIÈRE

... Je crois qu'il n'existe rien qui puisse être comparé à cette traversée de forêt ; rien, rien, qui puisse atteindre un tel degré de lassitude et d'accablement.

En Annam, on trouve, au moins, en dehors de la sévère atmosphère des tombeaux et de la proverbiale saleté des indigènes, des joies éclatantes d'aurore et des clartés opulentes de crépuscule ; de plus, si on pénètre dans ses terres, dans ses bois, ses bois malsains où traînent les puanteurs des humus, on trouve le sourire des orchidées aux calices offerts comme des lèvres, le vol lourd des papillons de brousse et le chant saccadé des cigales et des cri-cri.

De la vie se mêle à l'immobilité majestueuse du végétal souverain et on devine que dans le temple de ses frondaisons inviolées vibre une « âme » au mystère à la fois hostile et attirant.

Ici, tout paraît figé dans l'éternelle rigidité de la fin. C'est la forêt sans l'intime étreinte des lianes et des branches ; c'est la forêt aux arbres que des espaces isolent et qui tordent leurs troncs maigres, nus au-dessus d'une herbe jaune que le soleil calcine et racornit ; c'est la forêt sans son « âme », son âme empoignante, malgré l'influence invisible des esprits mauvais ou des pestilences mortelles.

Une forêt sans « âme »...

J'ai écrit une forêt sans âme, et cela, dans mon souvenir, évoque « quelque chose » de profondément triste, de douloureusement impressionnant...

Depuis cinq jours nous la traversons cette forêt sans âme ; durant trois jours encore nos yeux fatigués par le monotone alignement de ses arbres aux branches effeuillées chercheront pour se reposer un faîte de palmier, une touffe de bambou, et toujours tremblera devant eux

de la lumière grise baignant la morne grisaille de ses espèces sans verdure...

Pendant trois jours encore nous supporterons le mensonge de ses horizons que le mirage éloigne ; nous subirons l'obsession de ses troncs lisses, et surtout celui du vertige étrange, qui pousse au désir de lutter contre eux, de les abattre à coups de pioches, à coups de haches, à coups de poings... on ne sait plus, pour fuir l'étouffement de la prison dont ils sont les barreaux innombrables...

Pas un chant d'oiseau ne s'élève pour rompre son silence d'agonie ; je ne vois rien autour de moi qui indique de la vie ; pas un toit de case ; pas une fumée ; pas un ruisseau ; rien ne bouge en dehors du tremblement des brumes lumineuses appesanties sur des sentiers éblouissants de réverbération ; pas un cri ; tout est figé sous le soleil de feu...

Pourtant, je me souviens que dans les cinq jours qui ont passé j'ai entendu...

Oui, c'était un soir, au crépuscule, j'ai entendu deux appels de gong.

Ils ont vibré, lugubrement, comme vibrent

les cloches qui sonnent pour les défunts ; je crois que je les entends encore, et je tremble à l'idée qu'ils furent peut-être le signal de détresse de quelques malheureux perdus dans ce pays de la désolation et de la mort...

AU SIAM

LE TEMPLE DU TAT-UPANOM

... Sur le Mékong grand comme une mer, le soleil de midi étincelle ; l'hélice du *Colomber* ronfle le long de la terre siamoise, de la terre aux cocotiers en quinconce, aux palétuviers haut dressés sur leurs pattes torses, sous lesquelles bâillent des caïmans démesurés.

De l'autre côté, on ne distingue de la rive du Laos français qu'une ligne très embrumée...

Nous devons nous arrêter au « Tat-Upanom », la Mecque du Siam ; c'est là que, tous les ans, les fidèles de Bangkok et de Khorat, dédaignant

les monastères bouddhiques et les grandes pagodes de Wat-Cheng et de Wat-Phu viennent se prosterner et écouter la parole sacrée...

C'est après un temps très long que la silhouette du temple se profile au-dessus d'une haute falaise d'argile rouge ; pendant deux heures encore à partir du moment où on l'aperçoit, le bateau doit côtoyer les berges surchauffées ; deux heures durant lesquelles les trépidations des bielles, les battements monotones des pales frappant l'eau sans rides, la réverbération qui m'oblige à fermer les yeux, nous endorment presque ; il fait si chaud que l'on n'a aucun désir de regarder, aucune force d'admirer...

Trois sifflements de sirène me font sursauter : on arrive.

Voici devant nous la falaise rouge au pied de laquelle stoppe le *Colomber ;* elle s'étend comme un mur cette falaise couronnée de bambous, autour desquels, tout nus ou ceints du sampot, des Siamois attendent, accroupis... Nous gravissons un escalier dont les marches en terre s'éboulent sous nos pieds ; immédiatement, ce sont, dressés avec leur cou gonflé et leurs sept

têtes en éventail, deux Najas de pierre qui nous accueillent et leurs gigantesques silhouettes s'élèvent au-dessus de quelques bonzes qui vont et viennent indifférents et mystérieux...

Loin, une digue aux dalles rouges, une digue aux dalles disjointes entre lesquelles des herbes folles ont poussé, allonge sa piste fuyante ; à sa droite et à sa gauche, après des cases sordides où les « Chinois » vendent des « choses innommables », des rizières étendent leur marais miroitant ; en face, à l'extrémité de son étroite avenue se dresse un temple étrange avec des pagodes aux longs toits recourbés.

Je m'arrête étonné, et, pourtant, je n'éprouve pas la sensation que j'espérais...

Je me figurais une apparition semblable à celle des temples sacrés que je vis au Soudan, au Dahomey ; des temples hardiment campés dans la pleine solitude de la brousse qui ajoutait à leur majesté celle de son silence poignant et infini ; je me figurais une architecture sévère, dure un peu, comme celle des temples d'Annam aux lignes pures, aux boiseries noires, aux clairs-obscurs mystérieux, et je me trouve en

face d'un flamboiement de dorures, de faïences et de verroteries...

Je suis d'abord déçu, mais, vite, je me rends compte que cette lumière trop crue rapetisse, amoindrit, absorbe, détruit ; et je sens qu'à l'heure des crépuscules violets ces pagodes et leur « Tat » doivent se parer d'un exotisme magistral.

Ce soir, peut-être, quand le soleil descendra dans le ciel merveilleux des couchants laotiens, je verrai le magique spectacle ; mais, en attendant, la chaleur est terrible et pour la fuir nous allons vers le temple aux cloîtres prometteurs d'ombre fraîche...

Pour conduire à sa tour, dont les mosaïques rutilent, un pont moyenâgeux enjambe un étroit fossé où fleurissent pêle-mêle des nénuphars et des lotus ; avant de le franchir je m'arrête sous le portique d'entrée, je regarde ses grêles colonnes flanquées de l'éventail des najas à sept têtes, et son fronton prodigieux où courent, étrangement accouplées, toutes les Divinités du Ramayana et des Légendes ancestrales.

Longtemps, je reste là, fasciné par le masque

grimaçant des gandharwas et surpris par le talent des artistes qui surent fixer dans le granit l'expression de leur sourire qui déconcerte et qui stupéfie.

On dirait que leurs traits s'allongent sous les rayons ardents qui les brûlent, et l'on éprouve le brusque besoin de ne plus les voir « remuer » selon le caprice des jeux de lumière qui rendent leurs yeux trop fixes et leur rictus trop obsédant.

Maintenant, je viens de pénétrer dans une cour immense où gisent en désordre, amputées, décapitées, brisées, de colossales statues d'Apsaras et de Bouddhas.

Peut-être qu'autrefois, au temps des splendeurs passées, cette cour était le sanctuaire du plein soleil où, en dehors des chapelles et des autels, les bonzes venaient se prosterner devant leurs formes hiératiques.

Et je me figure ce qu'elles devaient être avec leurs mokots étagés, ces Apsaras qui me regardent ; l'heure est évocatrice et je les vois debout, comme je vois redressés, ces monstres ricanants et ces déesses mutilées...

Le mirage se dessine, le mirage tremble, et je frémis d'une crainte inconnue, en apercevant tout d'un coup autour de moi des têtes aux visages allongés, au nez plat, aux lèvres sensuelles dont le sourire me poursuit, ironique et inquétant...

*
* *

Il nous est maintenant impossible de supporter les rayons du soleil ; vite, nous pénétrons dans la pagode centrale.

Un bonze nous a précédés ; un bonze au crâne rasé ; un bonze qui semble s'être détaché des fresques où ses semblables offrent des sacrifices aux divinités de la Volupté et de la Mort... Il a sans doute l'habitude de recevoir des visiteurs ce bonze trop empressé ; je n'aime pas ses gestes qui montrent tour à tour les chapiteaux des colonnes laquées et les riches dorures d'une chaise à porteurs, cadeau du roi de Siam...

Je frémis à l'idée qu'il va détailler en un

affreux « sabir » toutes les antiquités qui nous entourent ou qu'il va expliquer pourquoi le plafond crevé laisse passer de lourdes grappes de fleurs sauvages...

Je fuis le bonze ; je fuis ses gestes qui désignent et je vais seul derrière les colonnes, où je m'arrête, désagréablement surpris.

Au-dessus de moi, au-dessus des chapiteaux fouillés avec ce goût raffiné qui signale les artistes khmers, cachant les ors patinés de peintures d'une incomparable richesse, pendent des tableaux d'exportation, de ces tableaux où, dans des cadres de nacre, des Bouddhas étalent des faces épanouies de cabaretiers d'outre-Rhin...

A côté, par plaques, des fresques se décollent ; partout s'étend la grise pelade des moisissures et, sous le plafond, sous le plafond splendide avec ses voussures hardies aux clefs desquelles s'épanouit le lotus rituel, des poutrelles sculptées, des planchettes dorées et des lambeaux de pourpre retombent misérablement...

J'éprouve une telle impression que j'ai besoin de m'en aller pour ne plus voir toutes ces

« choses » qui agonisent parmi les vestiges des splendeurs mortes ; j'ai besoin de soleil, je sors et je me trouve en face d'une bâtisse dont les murs trop blancs font que je reste quelques secondes les mains en avant pour protéger mes yeux, que leur réverbération éblouit.

Et ce que je vois ensuite me déconcerte.

Il faut réellement que ce que nous appelons la civilisation soit bien brutal et bien barbare pour aller, dans le cadre du « Tat-Upanom » séculaire, bâtir ce temple art nouveau sur l'emplacement d'une très vieille pagode démolie...

C'est l'art moderne qui envahit maintenant ces architectures que les hommes et les temps ont jusqu'à ce jour respectées ; c'est au nom de ses idées draconiennes, qui s'offusquent des nudités de la forme et qui tremblent devant l'opulence de ligne des Apsaras ou des divinités accouplées, qu'on restaure, qu'on efface ou qu'on détruit ; et voilà ce que l'on obtient : ça, ce rectangle de moellons crépis à la chaux, ces murs où, sur des bas-reliefs trop neufs, se disloquent des êtres banals, ceints de sampots pudiques et dont les gestes, au lieu d'être des

gestes rituels d'offrande, font songer à ceux, vulgaires, des ballerines de chez nous, cette bâtisse qui supporte un toit « purement annamite » où brillent les faïences polychromes dont l'Europe inonde les marchés extrême-orientaux...

Là-dessous gisent des Bouddhas de bronze...

Leur autel, leur antique autel, est toujours debout, et l'on n'a pas encore remplacé la dentelle de ses rinceaux dorés par quelque carrelage de mosaïque aux couleurs très violentes et très heurtées ; le sacrilège sera pour demain...

Eux, les Bouddhas, les grands Bouddhas au visage mystique, les grands Bouddhas aux mains levées, aux yeux de nacre, aux nombrils enchâssant un diamant ou un rubis, sont abandonnés, et ils dorment comme des gueux, dans l'ombre de cet asile misérable...

*
* *

La civilisation a passé par ici ; je regrette de ne pouvoir traverser les forêts et les montagnes qui m'entourent pour voir ce qu'elle a fait de Bangkok, la ville des traditions et des souvenirs...

Et puis, non, je ne regrette pas, je sais ce que j'éprouverais à voir, comme je l'ai vu à Ho-Kéou, des Chinois en uniforme me saluer à l'allemande, les doigts ramenés sur la visière de leur casquette plate; je sais ce que je ressentirais en face de ceux qui vont, le gibus ou le chapeau rond sur la tête, le cou serré par le carcan du faux col trop étroit, et qui étaient hier des êtres délicieux, avec des sampots mordorés et des cheveux fleuris d'un calice de frangipane...

Oui, il faut cette transformation pour que ces peuples deviennent grands... forts, afin de lutter, d'attaquer et de vaincre...

Quels mots terribles : la lutte, l'attaque, la victoire, pour ces Siamois indolents qui con-

duisent dans la Mé-Nam leurs pirogues paresseuses ; pour ces rêveurs qui poursuivent des songes sans fin dans leurs cases sur pilotis, aux planches égayées de couleurs vives et de dessins bariolés...

Et que font à ceux-là nos entreprises et nos ambitions qui les mettront demain en face des dures nécessités du labeur quotidien ?

Combien de temps vivront-ils encore ces derniers représentants d'une race de poètes, de musiciens et d'amoureux ?

Durant combien d'années verrons-nous se dresser, ici, les bonzeries où ils aimaient prier ? là, les Tat-Upanom où ils venaient en longues théories demander les joies de l'Amour et de la Vie aux grands Bouddhas souriants et pacifiques ?

Je ne sais, puisque partout, dans cette Asie mystérieuse et figée, tout se dévoile et se modifie... La rafale arrive d'Occident ; touchera-t-elle aux pagodes laotiennes, aux palais d'Annam et brisera-t-elle chez eux la tradition des Costumes et des Rites ?... Un Gouverneur Général, lettré délicat, est venu, qui veille jalousement sur

leurs trésors et qui respecte les gestes du passé que des générations se transmirent ; mais après lui ? demain, quand il ne sera plus là pour défendre les pagodes ancestrales, quand il ne sera plus là pour faire respecter les palais khmers ou les temples bouddhiques, que deviendront toutes ces « pierres », toutes ces « choses » autour desquelles tremblent les fantômes de trente siècles d'art et de poésie ?...

Déjà tout est bouleversé ; en Chine, les nattes sont tombées ; les costumes européens ont remplacé les robes mandarinales où grimaçaient des chimères enlacées ; au Tonkin, l'étole élégante et sévère des lettrés cède le pas aux redingotes envahissantes ; en Cochinchine, les brûle-parfums de cuivre, les rideaux de soie des pagodes sont chassés par des lampes en verroterie et des draperies en clinquant...

Là, notre civilisation a tout bousculé ; ici, au Siam, elle a brutalement « abîmé »...

Sur les murs de ce Tat-Upanom des pèlerinages vénérés, en des fresques identiquement semblables, quant à la pureté des lignes, à celles du palais d'Avignon, des artistes avaient célébré

le Ramayana ; mieux encore, après avoir précisé les batailles des Singes et des Géants et lié dans des corps à corps éperdus les guerriers aux reins cambrés ou les éléphants aux trompes redressées, ils avaient, en des compositions naïves et jolies, traduit des poèmes d'amour ardent où les Divinités pâmées souriaient dans l'extase des baisers échangés...

Cela était délicieux, infiniment délicieux, et si purement artistique que jamais voyageur ne songea à s'offusquer de ces nudités immortalisées par la pierre, à Angkor ; par l'argent, sur les boîtes sacrées, à Pnom-Penh ; par les bas-reliefs, à Vientiane, dans les « Pra-Keos » et les « Tat-Luong ».

Et, un beau matin, de Bangkok, l'ordre est venu de tout badigeonner, sous peine de punition grave. Qui dira l'effarante stupidité de cet acte, commis au nom de nos partis pris et de notre pudeur hypocrite et menteuse ?

*
* *

... Cette pagode est une de celles où se heurtent le plus originalement les lignes pures de l'architecture khmer et celles, plus décadentes, des siècles qui inventèrent les hauts-reliefs surchargés de sculptures et les lourdes appliques de faïence ; en vérité, ce « Tat » dont l'orgueilleuse silhouette se profile devant nous est d'une complication déroutante...

Des singes ouvrent, aux quatre coins de sa tour, des gueules énormes où des corbeaux ont niché ; entre ses ouvertures, bordées d'une merveilleuse frise de paons aux queues éployées, en groupes infiniment répétés, se succèdent des Bouddhas souriants et des Najas aux têtes menaçantes ; partout, curieusement mêlées à ces dessins tourmentés, courent des courbes et des profils d'une simplicité, d'une souplesse impeccables...

A première vue, rien ne se démêle dans l'étroit enroulement de tous ces bustes d'hommes et de tous ces corps de reptiles ; puis chaque person-

nage prend sa place et chaque ornement sa valeur...

Tout a été imaginé, disposé pour que chaque geste ait son sens rituel et, dès qu'on les observe, on reste stupéfait de l'harmonie des poses et du souci minutieux des détails.

Au-dessus, le « Tat » érige son clocher blanc, au sommet duquel, en une triomphante apothéose de rayons, étincelle le calice d'or d'un grand lotus épanoui...

Un souvenir sanglant reste attaché à cette tour virginale qui resplendit au clair soleil de l'après-midi...

Il y a quelques années, un bonze visionnaire, un bonze dont la foi avait soulevé dans un élan exaspéré les indigènes contre l'envahissante civilisation des Européens, se donna comme étant le vrai fils de Bouddha.

Poussé par son fanatisme, un jour que les pèlerins étaient rassemblés, il monta au sommet du « Tat », près de l'emblème rituel pour renouveler, devant la foule prosternée, le miracle de l'Ascension...

Les bras levés, il implora Bouddha; il implora

les Génies « de tout ce qui plane » et de « tout ce qui vole », puis se précipita dans le vide; et en bas, tout en bas, au pied des bas-reliefs où, les mains en avant, les Dieux répètent leur geste d'apaisement et de bénédiction, on releva, dans le couloir, un misérable amas d'os broyés et de chairs écrasées...

Nous suivons maintenant ce couloir entre une double haie de statues aux masques camards, aux lèvres lippues, aux ventres crevés ; on nous montre la place tragique... là... ; le soleil et la pluie n'ont pas effacé de larges taches brunes qui ont éclaboussé le visage serein d'une Apsara aux paupières baissées...

Tout à côté, au fond d'une niche blanche et or où des joostiks achèvent de moisir, une jolie déesse est assise : c'est la déesse de la Fécondité ; la déesse célèbre dans tout le pays et que les épouses viennent implorer, les bras chargés de ces fleurs du Laos qui sentent le lilas et le piment... ; puis plus rien, la brousse ; les cocotiers immobiles et les cours où gisent pêle-mêle dans l'herbe des poutres, des moellons et des statues effondrées...

Rien ne bouge ; les feuilles n'ont pas un frisson ; il règne un silence de mort sur toutes ces choses abandonnées que le temps désagrège ou démolit.

Avant de repartir et de m'engager sur la digue aux dalles rouges, je me retourne ; je veux encore voir le profil du « Tat ». Maintenant que le soleil ne l'écrase plus, il me semble qu'il a grandi, démesurément grandi, et que son orgueilleuse pointe d'or menace le firmament où des vautours planent, les ailes grandes...

VIENTIANE

LE ROI DE LUANG-PRABANG

... Je me suis réveillé, ce matin, dans une sorte de demi-conscience où les choses, autour de moi, prenaient d'étranges apparences jamais vues ou depuis très longtemps oubliées.

Après les rudes journées passées dans les forêts laotiennes; après les longues heures écoulées dans l'atmosphère étouffante de la jungle; après les nuits splendides où fourmillent très haut les constellations infinies, je n'ai plus reconnu ma cabine étroite, ma cabine sans horizon avec son plafond si bas qu'il paraît devoir écraser l'étroite couchette qu'il abrite.

Un moment, j'ai dû réfléchir pour me rappeler que nous étions sur le Mékong, en route vers

Vientiane, où la population s'apprêtait à recevoir le Gouverneur Général de l'Indo-Chine et le roi de Luang-Prabang.

Vite j'ai grimpé l'escalier du pont, et je suis resté muet en face du lever du soleil ; de ce lever de soleil laotien où l'astre sans rayons allonge sur l'eau sans rides un reflet sanglant, pointu comme une flamme...

En bordure des berges dressées ainsi que des falaises, les maisons de Vientiane paraissaient à travers l'écran léger du brouillard opalescent ; on eût dit que son rideau se levait pour laisser admirer le prodigieux décor des façades surgissant au clair matin ; silencieux et recueilli, songeant à ce voyage du Gouverneur, je me demandais si je n'avais pas devant moi une féerique image des arrivées de demain ; de ces arrivées de touristes qui viendront enthousiastes dans ce pays des fleurs, des pagodes et des khènes...

Et doucement, au-dessus du large ruban du Mékong étincelant, cette féerie s'est précisée.

J'ai vu les groupes accroupis se lever, aller, venir, se presser devant le Gouverneur Général,

tendre vers lui des cierges et des fleurs, dans un même geste de respectueuse offrande, d'éloquente gratitude, et j'ai compris que tous savaient l'importance de cette visite accomplie malgré les rudes étapes de la route des forêts clairières.

Tout d'un coup, suivant le cortège officiel, je me suis cru en plein songe, car je n'ai vu autour de moi, rangés en haie, drapés dans leurs robes jaunes ou ceints de leurs « sampots » dorés que des bonzes à la tête rasée et des femmes aux cheveux courts, aux seins fermes, aux hanches larges...

! Merveilleuse vision d'Orient, au fond de laquelle tremblait un décor théâtral de pagodes en ruines, dressant, ainsi que des tiges monstrueuses, leurs colonnes rituelles où s'épanouit le chapiteau des lotus sacrés !

A neuf heures précises le cortège officiel faisait son entrée dans les jardins de la Résidence supérieure.

Jamais, sous le soleil, je n'ai vu pareille gamme de couleurs ; de couleurs dont aucune ne ressemblait à la voisine, mais qui, réunies, for-

maient la plus exquise et la plus originale des palettes.

A l'arrivée du Gouverneur Général il y eut partout, sur les pelouses, sur les jardins, sur la plate-forme précédant la salle des fêtes, un immense mouvement suivi de la hiératique immobilité du geste de l'offrande...

A bout de bras, les mains jointes, tous tendaient les fruits, les cierges, les fleurs, et on allait dans une atmosphère grisante où la senteur poivrée des lilas du Japon s'alliait à la douce odeur des frangipaniers du Laos...

Sous un coup de soleil plus direct des ors et des broderies étincelèrent sur l'escalier d'honneur, où, corsetés dans leurs costumes scintillants, coiffés du « mokot », casqués du masque grimaçant des divinités, les danseurs et les danseuses du roi attendaient.

Ce fut alors l'étonnement qui, malgré soi, fait que l'émotion paralyse ; la salle des fêtes s'étendait avec un peuple de femmes et d'hommes accroupis ; partout des fleurs étaient offertes et partout des cierges flambaient avec un bruit léger de cire qui grésille.

On eût dit qu'on entrait dans un temple au moment des cérémonies ; et l'illusion était d'autant plus vive que, adossés aux piliers ou couchés sur leurs piédestaux vert-de-grisés, des Bouddhas tendaient comme pour une bénédiction leurs mains de bronze au-dessus de la foule prosternée.

Aux accents des « khênes » et des « rhaneks » lançant la *Marseillaise,* le Gouverneur Général s'arrêta devant la colonie européenne.

Graves et lentes, ses paroles rompirent le silence soudain appesanti ; bientôt elles éclatèrent comme des coups de clairon dans cette salle aux échos multiples où tout le Laos des Rites était rassemblé.

Tandis qu'elles magnifiaient l'effort et l'abnégation de tous ceux qui peinent et luttent ici pour la Patrie plus grande de demain, il m'a semblé qu'un mirage tremblait au-dessus des fumées d'encens, derrière lesquelles je voyais se redresser les orgueilleuses silhouettes des premiers conquérants de ces terres lointaines...

*
**

LA VISITE DU ROI DE LUANG-PRABANG

... A dix heures, les « rhaneks » vibrèrent sous les coups précipités des baguettes martelant leurs disques sonores ; de nouveau, la foule s'accroupit, et dans l'encadrement des colonnes cannelées, sous le casque blanc surmonté de la pointe d'or des « Mokots » ancestraux, le roi de Luang-Prabang parut, précédé de ses porte-glaives.

Grand, de carrure large, la croix de commandeur en cravate, ceint d'une écharpe de Général de division, il passa entre une double haie de « Paissaos » (1) tendant vers lui des gerbes odorantes.

(1) Femmes.

Dans le salon de réception où régnait une mystérieuse demi-clarté, il s'arrêta devant le Gouverneur Général.

Le spectacle fut ici franchement émouvant; le Chef de la Colonie et le Roi échangèrent les discours de bienvenue dont chacun évoquait la Grande image de la France et précisait, d'une part, le souci de respecter la foi des serments échangés, de l'autre, celui de rester attaché au pays protecteur qui sut les faire loyaux et généreux...

Je regarde; tout, à cette minute, se pare d'un exotisme étrange et charmant dans cette réunion où les smokings voisinent avec les sampots barrés d'argent et les tuniques laotiennes où s'enchevêtrent les riches dessins de guirlandes compliquées.

Les cierges brûlent, leurs flammes qui tremblent au courant d'air des pankas lentement agités versent sur les gens et sur les choses une lumière adoucie qui atténue la violence des couleurs et la hardiesse des profils; on dirait que le parfum des lilas et des frangipaniers se fait plus grisant, et il flotte partout, mêlé à l'odeur de

l'encens dont les spirales montent autour des colonnes et des Bouddhas...

A ce moment, tandis que la musique laotienne entame un air du pays, un de ces airs extrême-orientaux dont les notes évoquent les journées de fièvre ardente ou les nuits frémissantes du fou désir des caresses échangées, deux vieillards arrivent et se prosternent. La cérémonie du « Basie » va commencer... Le Gouverneur Général et le Roi prennent place sur les fauteuils officiels ; à leurs pieds, les deux vieux s'agenouillent et, les mains levées comme pour la prière aux Divinités, récitent les invocations du Basie rituel...

Je regarde, repris par le vertige des impressions qui le matin me transportèrent dans la pleine illusion d'une féerie se déroulant, pour moi, dans un cadre de flore et de couleurs inouïes... ; et je me souviens que c'est la fête de la bienvenue que l'on célèbre devant moi ; la fête où les vœux sont offerts sous la sauvegarde des génies du Bonheur et de la Longévité...

La prière finie, les vieillards allument des

cierges dont la flamme pâle s'allonge en une pointe lumineuse qui vacille un instant et s'épanouit... Le Roi tend ses deux poignets ; le Gouverneur Général l'imite. Quelle cérémonie va encore s'accomplir dont j'ignore le sens et dont ma mentalité d'occidental va s'étonner, comme elle s'est étonnée du rire libre et de l'esprit poétique de cette race voluptueuse et gaie?

Les vieillards prennent des cordonnets de coton dont ils entourent les poignets tendus ; plusieurs fois, leur geste se répète, et bientôt, la blancheur de ces bracelets inédits tranche au-dessous des manches relevées...

Les prières recommencent, les têtes se prosternent en des « laÿs » répétés ; le « Basie du Roi » est fini ; et chacun, jusqu'à ce qu'il tombe, devra garder intact le bracelet de coton qui le lie aux génies bienfaisants du paradis laotien...

Je regarde, ému par cette délicate coutume, et il faut que le Gouverneur et le Roi se lèvent pour m'arracher à la muette admiration qui me bouleverse.

Cette fois, c'est le « Basie » pour tous les nouveaux arrivants que l'on va célébrer.

Des fauteuils sont disposés dans la salle des fêtes. Devant moi, c'est la foule prosternée ; c'est le décor des robes jaunes, des voiles safrans, des sampots rouges et violets ; c'est le tremblement des flammes pâles des grands cierges, l'enchantement de la musique douce comme une caresse...

Je tends les poignets ; à mes pieds, un vieillard psalmodie les phrases rituelles ; tandis qu'il parle, je me laisse aller à la griserie des parfums, de la musique, des couleurs, du spectacle ; j'évoque ce que doit être la vie dans ce pays de charme et de volupté, où les pagodes du Laos passé achèvent de mourir dans le silence mystérieux de ses forêts et de ses jungles.

LE TAT-LUONG

... Je croyais qu'après « l'Upanom-Tat » il me serait impossible de voir un temple plus évocateur, et voici que, après avoir erré toute une après-midi, nous arrivons au « Tat-Luong » de Vientiane...

Sans doute je ne peux, pour les touristes, comparer l'impression produite à celle qui les aura secoués en face d'Angkor ; mais je dois dire qu'ils seront ici, comme ils l'auront été au Tat-Upanom, ou en face des monuments de l'architecture cambodgienne, saisis d'admiration et d'étonnement...

Il faut, pour venir, traverser comme nous

l'avons fait ces forêts à l'ombre verte ; ces forêts où des Bouddhas disparaissent sous l'épaisse draperie des lianes fleuries ; il faut qu'on ait salué toutes les divinités abandonnées ici, au tournant du sentier, là entre les colonnes d'un temple démoli ; plus loin, dans les fourrés au-dessus desquels resplendit leur figure d'extase et de sérénité...

L'on aura alors autour de soi, comme nous l'avons eu, l'immatériel cortège de toutes leurs présences rassemblées...

Ne dirait-on pas qu'à cette heure très évocatrice du crépuscule, ce sont leurs silhouettes qui se dressent au pied du Tat-Luong monumental... ? Oui, ce sont bien leurs fantômes qui nous observent, dans la brousse, derrière les aréquiers ; à chaque seconde, un dernier rayon qui passe fait qu'une statue surgit des ruines d'un temple ou de l'ombre d'une bonzerie...

Ce sont les Dieux de la forêt... ; ils sont cinquante, cent, de toutes les formes, de toutes les tailles, dorés ou patinés, je les reconnais...

Mais, hélas ! je ne retrouve plus leurs clairs sourires de bonté ; ils ont tous l'air ici de nous

accueillir avec défiance ; près de moi, parmi les décombres d'un ancien « Tat », un Bouddha monstrueux laisse tomber un regard de pitié méprisante..., un « vrai regard » qui surveille chacun de nos gestes et qui nous poursuit, inlassablement...

A force de vivre dans la forêt, dans la brousse, dans les pierres, je suis sûr que les sens et la compréhension s'affinent au point de saisir cet « esprit » mystérieux qui rend les ruines éloquentes et qui fait « qu'une voix » monte de toutes les choses mortes aux yeux de ceux qui ne savent pas voir.

Aussi, je me demande si nous ne venons pas en trouble-fêtes : c'est peut-être l'heure où les ruines se réveillent ?

Ce regard de pitié hautaine m'obsède, et j'ai besoin de me trouver au pied du « Tat » pour en fuir la gênante hantise.

... Il est immense, ce « Tat », avec son enceinte quadrangulaire de créneaux mulsumans ; j'ai vu son profil dans les sables du Soudan à côté des tatas de guerre hérissés de piquets menaçants ? Je l'ai vu, mais il se pare ici de toute

la poésie des minuscules « Tat » qui le couronnent.

Autrefois, dans une retraite sévère, les bonzes venaient s'isoler dans ces cloîtres que les herbes ont envahis ; durant des siècles, leurs sandales ont traîné sur les dalles sonores de l'escalier central conduisant à un calvaire dont chaque station est marquée d'un carreau que leurs lèvres pieusement baisèrent...

Et tout cela est détruit ; les dorures écaillées des coupoles sont tombées par plaques sur les frises délicatement fouillées ; les niches des créneaux musulmans sont à peu près vides de leurs divinités en bois précieux ; partout, des Bouddhas gisent, crevés, décapités par les conquérants siamois qui crurent à des trésors cachés sur leurs « mokots » ou dans leur ventre...

Étrange spectacle, auquel s'ajoute la tristesse des restaurations maladroites qui ont oublié les légendes et qui n'ont rien respecté d'un art fait de pureté et de poésie infinies !

... Il y en a partout, partout de ces Bouddhas de bronze étendus dans l'herbe comme des soldats tués ; en vérité, il plane ici une atmosphère

de combat ; d'ailleurs on s'est battu, terriblement battu, dans ce coin paisible, et ce souvenir sanglant veut que l'on regarde seulement cette armée de statues blessées et que l'on oublie le « Tat », dressé dans le couchant qui l'incendie...

Voici que l'ombre arrive, sans transition, comme toujours sous les tropiques ; une majesté soudaine enveloppe ces pierres, et sans savoir pourquoi, il nous semble que notre présence profane ces lieux saints ; la place des vivants n'est plus ici... ; nous repartons silencieux, sans regarder derrière nous : c'est l'heure où le passé frissonne dans les ruines, et où les Bouddhas écoutent attentifs les premières chansons de la Nuit...

LE PYA-VAT

4 heures soir.

... Les Siamois sont passés par ici...

En 1826, ils sont venus pour chasser les bandes « Hos » qui s'abattirent sur le royaume de Vientiane et, plus barbares que les barbares chinois, ils ont détruit et massacré... Partout surgissent des traces de leurs dévastations ; il semble que ces luttes soient d'hier, tant, dans ce pays de l'indifférence et de l'abandon, toutes les choses sont restées telles que les ont laissées les conquérants ou les pirates, et rien ne peut décrire l'angoisse qui pèse sur toutes ces pagodes, sur toutes ces statues mutilées...

Le Pya-Vat !

Nous sommes au Pya-Vat qu'ils profanèrent, au Pya-Vat dont les légendes font le temple fa-

vori des Esprits laotiens... ; sans trêve, paraît-il, ils rôdent dans ce cadre de flore exubérante, parmi laquelle des tours, violant toute loi d'équilibre, fléchissent sous le poids de leurs chapiteaux monstrueux.

Au fond, tout au fond du large couloir des colonnades, dans l'ombre verte qui tombe de la voûte des branchages enlacés, un énorme Bouddha plaqué d'or sourit, la face épanouie, les paupières retroussées sur ses grands yeux de nacre...

Et partout, dans les racines torses des figuiers, dans les poutrelles vrillées de tarets, dans les pierres effritées, des Dieux, de minuscules Dieux, regardent droit devant eux, fixement, vers un gong de bronze dont les temps ont rongé le ventre rebondi...

LE PRA-KEO

10 heures soir.

... La lune se lève au-dessus du Pra-Keo ; tout est calme, dans cette plaine de Vientiane où brillent les yeux de nacre de mille Bouddhas accroupis rituellement.

Loin, un gong résonne ; comme s'il répondait à ce signal attendu, un rayon passe par-dessus les ruines du temple gigantesque et caresse toutes ces divinités dont les silhouettes se pressent autour du monastère royal, où, lentement, d'autres gongs vibrent et résonnent...

La lune n'éclaire pas assez la masse du Pra-Keo pour que nous en distinguions les détails ; aussi nos regards s'arrêtent-ils sur les Bouddhas aux chevelures dorées, aux « mokots » encore

enrichis de pierreries que les pirates et les civilisés ont jusqu'à ce jour respectées ; ils ont l'air de sentinelles ces grands dieux aux regards fixes, de sentinelles veillant sur le mystère de tous les temples, de toutes les bonzeries que l'on devine à travers l'ombre...

Bientôt les rayons, plus directs, éclairent en apothéose le Pra-Keo, dont l'architecture ne ressemble à celle d'aucun autre temple du Laos...

Nous nous arrêtons, stupéfaits de l'apparition...

Rien n'égale cela, comme impression brutale ; rien, surtout après avoir subi l'épreuve du défilé devant les Bouddhas de l'avenue, dans la nuit, où leurs profils inquiétants se redressent et où leurs yeux de nacre brillent étrangement...

Et voici qu'après l'émouvante revue de toutes ces immobilités, il semble que du fond de ce temple recueilli, de ce temple dont la lune maintenant dévoile les sculptures, ce soit tout le passé du Laos qui vienne vers nous, enveloppé de douceur et de mélancolie.

O ! qui jamais dira ce passé, ce passé tragique des Tat ou des Pra-Kéo, tour à tour incendiés, détruits et rebâtis après les tueries sans nom et les assauts acharnés? Qui dira les splendeurs de ces « choses » qui furent, et qui saura préciser l'intimité si douce des ruines où le sommeil des âges s'appesantit ?

Je ne veux pas regarder si les fenêtres ont des pleins cintres ou des ogives ; je ne veux pas connaître de quelle matière précieuse sont les Bouddhas jumeaux qui rêvent parmi les pierres effondrées et les fûts de colonnes tronqués de la nef aux charpentes vermoulues ; je ne veux pas savoir à quel art appartiennent ces frises fouillées comme des dentelles Renaissance et ces statues que les siècles ont patinées : je songe au Pra-Keo passé...

Je le vois tel qu'il était, sans doute, avec ses portes d'or grand ouvertes, avec ses longs cortèges de bonzes prosternés, par des soirs semblables à celui-ci, tandis que les Khênes frissonnaient et que les battements des gongs scandaient leurs cantiques centenaires...

Je ne veux voir que cela devant ces ruines

dressées au clair de lune sans remarquer les larges blessures que les hommes firent au milieu de leurs façades sacrées...

Je reste devant elles pieusement, comme en face d'un autel, et, dans la douceur de cette nuit de parfums et de chansons qui viennent du très lointain, je me recueille ; il me semble que les fidèles d'antan vont revenir, et j'attends que dans le Pra-Keo peuplé de leurs fantômes, les gongs égrènent, comme autrefois, le lent rosaire des prières annoncées aux veilleurs des « Tat » perdus au fond des brousses endormies...

*
* *

RÉSIDENCE SUPÉRIEURE

2 heures du matin.

... Enveloppée de paix, de vieilles pierres, de lumière dorée, Vientiane dort ; dans le ciel très clair, la lune brille, radieuse ; sur l'horizon,

devant moi, des palmiers tout noirs se profilent, fantomatiques...

Accoudé à ma fenêtre, j'écoute ; j'écoute la nuit au fond de laquelle je devine des frôlements d'ailes et des frissonnements de brise ; j'écoute, grisé un peu par le doux parfum des lilas et par celui, plus âcre, des frangipaniers, tout près de moi, épanouis...

Mes pensées vont vers les « Tat », vers les Bouddhas, vers les Morts ; cette nuit odorante et silencieuse me donne la hantise des choses disparues et l'obsession des spectacles d'autrefois, spectacles d'amour, de fêtes, de gaieté, déroulés dans le cadre des nuits comme celle-ci, limpides et constellées de soleils étincelants...

Je songe à des chants, à des danses, et voici qu'une musique frémit sous ma fenêtre... là... Je me penche...

Oh ! l'étrange vision ! la poignante émotion venue de cette forme de l'Asie indolente et voluptueuse ! Des jeunes gens accroupis jouent du khêne, dont les accents ont des caresses et des inflexions de voix tendre ; à côté d'eux, dans la nuit pâmée, le buste nu, les seins dressés,

trois jeunes filles dansent en jetant, avec de jolis gestes, des fleurs vers la lune éblouissante...

Et je reste là... le cœur gonflé... les yeux humides, à regarder, à écouter... à souffrir indiciblement de mon impuissance à rendre éternelle cette minute inoubliable...

A Louis Brun.

TROISIÈME PARTIE

LE PAYS INCONNU

VERS LE PAYS INCONNU

Borikane, 4 heures du matin.

... La forêt nous a repris et, cette fois, sans nous entourer de toutes les volontés, de toutes les influences éparses dans la forêt d'Annam : la forêt des cauchemars et des fantômes.

Ici, je n'éprouve plus le besoin impérieux de voir les rizières, la jungle, le ciel ; l'ombre qui m'entoure n'est plus hostile, je ne ressens plus sous les frondaisons cette insupportable impression d'étouffement qui me faisait redouter les étapes, et surtout je ne respire plus cette fade et entêtante odeur des humus, foyers des implacables malarias...

Je serais heureux de rester ici et d'y cheminer longtemps, longtemps ; les indigènes que nous rencontrons ne sont plus peureux comme ces Annamites qui, d'un geste tremblant, lèvent leur chapeau conique et qui, pour faire place, s'enfoncent dans les bordures épineuses des sentiers ; ils ne fuient pas comme ces Khas ou ces Moïs misérables des régions hautes, ils nous regardent, souriants, sans baisser les yeux, et lorsque nous entrons dans leurs villages, ils viennent vers nous, des fleurs à la main, en nous accompagnant aux accents des khênes mélodieux...

Partout des oiseaux gazouillent et partout autour de nous, larges comme des rues, des traces d'éléphants sauvages s'enfoncent à travers les lianes et les jeunes troncs.

C'est de la vie, de la vie qui frémit ardente, vigoureuse, et qui enlève de l'esprit la maladive hantise de cette hostilité des bois naguère traversés.

Laotienne, la forêt d'ici est courtisane; courtisane exquise en vérité, avec ses draperies de lianes et ses bouquets d'orchidées jamais vues

ailleurs, et qui sont, dans ce pays des « Fleurs » et de la « Volupté », comme la vivante expression de ces deux « caractères » fondus en un seul, troublant et mystérieux...

Ce matin, nous l'avons surprise au réveil cette courtisane bercée par le chant des cigales et grisée par toutes les odeurs des calices ouverts du crépuscule à l'aube, au fond des fourrés inviolés. Nous l'avons surprise, et jamais je n'oublierai la douceur de son sourire et la grâce de son accueil... jamais; et je voudrais des phrases neuves pour dire ce que nous avons ressenti ; je voudrais inventer des mots qui soient de la lumière, de la couleur et des chansons; des mots magiques que je placerais les uns à côté des autres et qui parleraient autant à l'âme qu'à l'esprit ; mais, je ne peux que constater mon impuissance à dire ce que nous avons vu et ce que d'autres verront quand ils viendront vers les pagodes et vers les bois du pays laotien.

Oh! je n'ai pas rêvé; aucune influence extérieure n'a pesé sur mon imagination, et pourtant, cela est si beau, si indiciblement beau, que

l'on peut croire à un rêve de fièvre ou à un songe d'opium trop longtemps fumé...

Je ferme les yeux et « je revois » la forêt, la forêt courtisane enveloppée de brume.

Nous allons au pas des petits chevaux qui butent contre les racines barrant, très bas, le sentier suivi; autour de nous, tout est silence, silence profond comme dans les cathédrales où veillent de grands cierges mélancoliques...

Et voici que, à travers l'épaisse et totale obscurité de la nuit, une clarté paraît, si vague que je crois à un de ces ronds de vertige tremblant devant les yeux que trop d'ombre fatiguent; mais non, elle persiste, se transforme et devient une bande lumineuse qui flotte comme une gaze derrière l'immobilité des troncs...

A ce moment, déchirants, aigus, répétés par mille et mille échos, des appels de gibbons jaillissent des frondaisons, et ce sont, immédiatement, venus de tous les côtés, de semblables appels lancés en un étourdissant crescendo...

Des « choses » que nous ne distinguons pas remuent autour de nous; nous entendons des frôlements d'ailes... des bruits de branches

sèches qu'on écrase, des craquements de troncs que le vent du matin balance comme des mâts, et aucune épouvante ne vient de tous ces actes qui s'accomplissent mystérieusement ; nous avons seulement la sensation d'un calme et puissant réveil de la Vie...

Ce qui se passe en moi ? je ne sais pas ; je regarde, et mes yeux ne quittent pas la bande de lumière opalescente qui tremble dans l'obscurité de la nuit...

Elle s'est élargie cette bande et, du ciel dont nous distinguons les étoiles pâlies, elle est descendue sur les faîtes des arbres dont les branches se découpent en dentelle noire sur le fond laiteux de sa clarté.

Et, durant chaque seconde qui s'écoule, chaque fois un peu plus réel, le miracle de l'aube s'accomplit au-dessus de la forêt.

En haut, dans le ciel, se succèdent des bandes mauves, orangées; et à les regarder se mêler, se fondre pour devenir cette radieuse teinte qui pare le ciel au soleil levant, je ne sais plus si j'éprouve de l'enthousiasme ou de l'angoisse...

Je n'ai d'ailleurs pas le temps de savoir : toute rouge, une flamme incendie les herbes, les lianes, les troncs ; d'un coup, l'ombre s'enfuit; il n'y a plus que les paquets de brumes accrochés aux pointes des brousses qui ne soient pas éclatants ; tout étincelle, la rosée, les feuilles..., tout...

Des clartés orangées, des clartés violettes, des clartés dorées tremblent en une indescriptible apothéose, et, brusquement, le soleil paraît, énorme, sans rayons, serré dans le noir réseau des hautes branches tendues vers lui.

Nous nous arrêtons; marcher n'est plus possible à cette minute...

Immense, jamais entendu, un appel clamant l'allégresse de vivre vient des cent mille voix des animaux, des insectes ; dans l'air, émané des corolles épanouies, monte, comme un encens, le parfum de la forêt fleurie, et nous, les civilisés, restons sur le sentier, écrasés par cet hymne sauvage et comme effrayés de nous sentir si petits en face de cette grandiose manifestation des premiers âges de la Nature.

*
**

Borikane, 6 heures du soir.

... Quel site délicieux que ce coin de Borikane...

Nous sommes arrivés au crépuscule; partout, des femmes et des enfants tendaient vers nous en des vases d'argent, les offrandes rituelles... En avant, très en avant de la double haie qu'ils formaient, en grand costume d'apparat, la veste écussonnée des décorations de Luang-Prabang, entouré de ses femmes et de ses filles, le Tiau-Muong de Borikane nous attendait...

Au moment où nous avons sauté de nos montures, un invisible orchestre de « khênes » et de « rhaneks » nous a salués; nous avons défilé, suivis par un important cortège de « poussaos » en « sin (1) » mordorés, dans une allée de manguiers d'où retombaient en lourdes draperies les feuillages rouge et or des lianes flétries...

(1) Sorte de pagne.

! La délicieuse mélancolie de cette musique très douce, de ces feuilles mortes, de ce paysage très automnal !

Dans une case préparée pour nous recevoir, le Tiau-Muong nous a présenté ses filles et l'une d'elles, l'aînée, une délicieuse Lakmé voilée de gazes lamées d'argent, s'est, selon les rites, agenouillée pour le traditionnel Basie... Près d'elle, chantant d'une voix tremblante, un très vieux bonze a dit les Litanies de la Bienvenue...

Près de moi, un interprète traduisait et j'écoutais ravi l'exquise poésie improvisée par ce « barbare » :

« ... Oh ! bonjour, bonjour, et sois mille fois heureux, toi, grand chef, et que ceux de ta famille voient se lever longtemps les lunes radieuses qu'aucun nuage n'embrume...

« ... Oh ! bonjour, bonjour, sois le bienvenu, grand chef, et que les esprits qui nous sont favorables soient tes gardiens pendant que tu vas dormir sous ce toit hospitalier.

« ... Oh ! bonjour, bonjour !... A tout ce qui vole, grand chef, je dirai de venir te caresser de l'aile qui donne le zéphir ; à tout ce qui sent

bon, je dirai de t'entourer des parfums qui donnent l'oubli et le rêve... »

Il me semble que je suis en pleine féerie; devant moi, cent êtres accroupis tiennent des cierges allumés et des bouquets de fleurs odorantes; l'air est tout frémissant de lumières et de parfums... A ce moment, derrière les « That » découpés en silhouettes noires sur le ciel opalescent, des sonnailles tintent... et je vois déboucher de l'allée des manguiers où le vent du soir agite la lourde draperie des lianes mortes une caravane de petits chevaux empanachés comme des mules de Castille... Tout cela arrive avec un trot saccadé et emplit l'air d'un frissonnement de clochettes : ce sont les « mafous (1) » de notre escorte.

Je les regarde passer, et le contraste est saisissant dans cette tombée de nuit, entre l'immobilité hiératique de tous ces Laotiens et cette animation fiévreuse, jetée dans le campement par tous les chevaux qui sautent, qui gambadent et qui renâclent...

(1) Conducteurs de mules.

A côté de moi, la voix tremblante du vieux psalmodie le basie...

« ... Oh ! bonjour, bonjour, grand chef ; pour te protéger je dirai aux génies d'éloigner de toi le tigre qui rôde et le pirate fumeur d'opium qui guette, à l'embuscade... »

Le pirate ?

Je sursaute étonné ; à cette minute, écoutant à peine le basie, mon attention et mon regard étaient attirés par la figure du chef mafou ; figure dont l'expression faisait naître dans mon imagination l'idée de « pirate » ! Étrange relation qui par moments existe entre les faits et les pensées !

... J'essaye de ne plus regarder ce visage trop efféminé et, machinalement, mes yeux reviennent vers lui... Est-ce la cérémonie qui me trouble au point de prêter du mystère à tout ce que j'observe ? mais non, mes yeux voient bien... ; j'ai l'esprit lucide, très lucide... Fine et délicate, cette figure est une figure d'enfant que le turban encadre d'une sombre moire de soie ; et, pourtant, il se mêle à toute cette grâce juvénile quelque chose de félin, de vicieux, d'indiciblement cruel...

A cause de lui, j'évoque les héros de Boissière, ces mandarins, fins lettrés, qui savourent l'opium dans un cadre où l'on supplicie, pendant qu'on chante des vers et des sentences du Livre de la Volupté.

*
**

Borikane, minuit.

... Je ne peux pas dormir; il m'est impossible, après avoir assisté au « boum », de rester dans ma sala trop petite; j'ai besoin d'air, de grand air; j'ai besoin de ne rien sentir autour de moi qui limite trop étroitement mon horizon et je parcours les rues du village où traînent quelques accents de « khènes » qui s'éloignent...

Le boum !

Nous avons vu une des plus gracieuses cérémonies du Laos enchanteur ! Ah ! comme je comprends ces « Raffin-Susu » chantés par

Ajalbert; comme je comprends qu'ils ne veuillent plus s'en aller vers la France aux hivers incléments, ceux qui vivent dans l'éternel été de ce pays des Parfums et de la Gaîté.

Le boum!

Une réunion, au clair de lune, de jeunes gens et de jeunes filles; les uns et les autres arrivent parés de fleurs; les hommes les portent en cocarde collées contre l'oreille; les femmes en couronne autour de leur chignon déversé... Elles viennent, ondulant des hanches, les seins nus, s'accroupissent en face de vases d'argent où sont disposées des chiques de bétel, et, attendent, hiératiques. Les « poubaos » (1) arrivent fiers, le buste bombé; ils prennent place devant la « poussao » (2) qu'ils veulent épouser; et là, tandis que les khênes frissonnent, tentent de la conquérir en chantant des refrains que toutes écoutent souriantes et pâmées...

Lorsque les strophes sont terminées, lorsque surtout l'amoureux essoufflé ne peut plus arti-

(1) Hommes.
(2) Femme.

culer une parole, la jeune fille psalmodie, d'une voix dolente, une réponse improvisée sur le thème adopté par le séducteur qui la relève; ils vont alors par les sentiers, pas à pas, doucement, lui, soufflant dans son khêne, elle, chantant sa joie de vivre et son ivresse d'aimer...

A cette heure, tous les couples ont disparu; je n'entends plus que les derniers accents des musiques qui agonisent, j'erre du côté des That, dressés comme de blancs fantômes; loin, des chiens hurlent à la lune; j'erre, ne sachant où aller.

Brusquement, un bruit me fait sursauter: une jeune fille passe..., une jeune fille, dont je reconnais les traits : Lakmé..., la fille du Tiau-Muong; elle va vite et disparaît dans la case familiale, laissant derrière elle ce pénétrant et lourd parfum qui rend si attirantes les femmes laotiennes.

Stupide, je reste un long moment à regarder la nuit, puis, je repars vers le campement.

De petites flammes tremblent au ras du sol; une odeur que j'ai déjà respirée en des endroits

dont je ne peux préciser le souvenir, mais qui m'ont laissé je ne sais quelle impression de crainte ou de dégoût, vient vers moi...

Je m'approche...

Étendus sur le côté, béats, des mafous fument de l'opium!

L'opium!

Oui, je reconnais maintenant son odeur trop prenante; je sens monter les lourdes spirales de sa fumée qui endort..., de sa fumée qui me faisait peur..., hier..., mais aujourd'hui..., ce soir, elle n'est plus « l'ennemie »... Je la respire : il me semble qu'elle fait partie de ce pays au même titre que les khênes et les fleurs.

Je regarde, et, brutalement, la lune fait surgir de l'ombre le visage du chef mafou; plus que jamais son expression est d'une cruauté qui fait mal; je « vois » cet homme suppliciant froidement; mais voici qu'il remue; ses gestes sont souples, élégants, mesurés, et je ne l'entends pas, quand il triture sur le fourneau de grès la goutte noire qui s'allonge comme une larme très épaisse...

... Je pressens que j'aurai longtemps la hantise de cette tête de chef mafou et celle du visage très fin de l'autre, Lakmé du Laos mélodieux, la fille du Tiau-Muong de Borikane...

LA ROUTE DE NAM-THIÉ

... La route du pays inconnu : la route du Tranninh.

Nous allons dans la jungle surchauffée après être descendus dans une forêt de bambous royaux sous lesquels tremblait un demi-jour tellement vert qu'il nous faisait de véritables figures de cadavres.

Crénelées comme des remparts moyenâgeux, les montagnes de Tha-Tom se profilent; bientôt, recommence le fouillis de la forêt avec ses lims, ses bougainvilliers et ses vases d'orchidées madrépores dont les fines chevelures ont des odeurs capiteuses et troublantes. Nous n'entendons rien en dehors du bruit des cascades du Nam-Thie : les échos appartiennent au grondement

continu de cette masse qui bondit dans le vide...

Tandis que nous traversons une clairière de pommiers en fleurs, loin, se couche un soleil de chez nous; un soleil auréolé de lumière blonde; j'attends l'appel des clochers, comme autrefois, dans la campagne du pays natal; ce soleil me redit tant la Gascogne des angélus et des couchants mélancoliques que j'écoute, mais rien ne vient en dehors de la basse sonore des chutes d'eau, et je ne vois devant moi que les monts du Tranninh dressés comme une barrière orgueilleuse défendant le mystère des plaines de « Jarres » et des étendues « Khas » inexplorées...

LE PAYS INCONNU

... J'ai écrit « pays inconnu » sur ce carnet de notes; en vérité, je n'ai pas la prétention d'affirmer qu'au nord-ouest de l'Indo-Chine s'étend un espace portant sur les cartes la mention « Terres vierges »; je n'ai nullement voulu présenter des régions nouvelles à l'ardeur curieuse des explorateurs; j'ai seulement tenu, en dehors de tout parti pris, à souligner l'ignorance totale dans laquelle les métropolitains et aussi les coloniaux tiennent le Tranninh qui est peut-être le « pays d'avenir » de l'Indo-Chine...

En venant ici, je savais ce que tout le monde connaît de son histoire; je savais que son royaume, autrefois indépendant, était compris

entre ceux d'Annam, de Luang-Prabang, et que, lassé de lutter contre les pillards hos et les envahisseurs siamois, il avait demandé, en 1893, le protectorat définitif de la France.

Aux voyageurs d'ici qui l'ont parcouru j'avais demandé quelques renseignements et tous m'ont dit :

— Le Tranninh ? Ah ! oui... Le Tranninh..., climat de France..., mais c'est loin...

Ou bien :

— Le Tranninh, quel « bluff », mon ami, quel bluff !

En arrivant à Xien-Quang, je ne possédais donc que ces trois vagues connaissances historiques en même temps que ce très léger bagage d'impressions recueillies auprès de gens qui avaient « vu » ; j'ai donc, regardé sans être influencé par des lectures, des conférences ou des conversations et en me dégageant de toute préoccupation artistique.

Je me représentais, je ne sais pourquoi d'ailleurs, le Tranninh un peu comme ces régions pyrénéennes limitées par les chaînes dentelées des Sierras au pied desquelles s'étendent des

prairies très vertes et des vergers en pleine production; dans ce cadre, je plaçais, le récit des invasions siamoises étant resté dans ma mémoire, des pagodes éventrées et des Thats démolis.

On m'avait dit aussi « climat de France » et, à cause de ce climat je me figurais des pâturages, des arbres fruitiers, des fermes en exploitation; j'ai dû abandonner mes illusions et me contenter d'une réalité plus banale...

D'abord, je n'ai vu sur l'horizon rien qui puisse, même de loin, rappeler les monts pyrénéens; les seuls accidents de terrain étaient ceux des mamelonnements très doux se succédant comme des vagues à travers des plaines infinies; et, surtout, je n'ai distingué dans cette immensité aucun toit de maison, aucune cheminée de ferme, aucun troupeau d'élevage... On a pourtant certifié devant moi que le climat rappelait ici celui de la France. Est-ce donc que ce climat fait partie des légendes exotiques, au même titre que cette « Vie large des colonies » dont les orgies hantent les rêves des « coloniaux en chambre »? Je croyais à cause de sa bonté

voir une région en pleine production, et je ne trouve que des terrains inutilisés; je croyais rencontrer des colons et je ne trouve que des Méos éleveurs de pavots.

On dirait qu'on fuit ce pays comme on fuit les bleds sud-algériens dont le soleil dessèche les oasis; et pourtant non, depuis une semaine que nous le parcourons, je me rends compte de la douceur d'une température qui donne aux pommiers sauvages des floraisons vigoureuses; aux jardins de Xien-Quang des légumes du pays natal; aux quelques vergers d'essais des fruits aussi délicats que ceux de l'Europe tempérée.

Depuis que, sans perdre une heure, nous traversons des plaines qui dans mon esprit rappellent les pampas mexicaines, avec, hélas, en moins les troupeaux de buffles et de bœufs, je me demande pourquoi nous n'avons rien tiré d'elles, puisque nous sommes sûrs de leur fertilité; surtout, pourquoi nous n'avons pas exploité des pâturages où l'eau coule à profusion, où l'herbe est saine et où les épizooties n'ont jamais sévi.

Dans la sala « Outrey » (1) où j'écris ces notes qui n'ont ni la prétention de plaider, ni celle de transformer, je demeure ébloui par les ressources et la fécondité de son sol couvert d'humus.

Et ces raisons devraient suffire à provoquer l'enthousiasme de ceux qui créent, de ceux qui produisent, de ceux qui, dédaignant les réclames, vont faire une œuvre durable dans un pays neuf...

On me dira :

— Nous ne l'avons pas vu ce Tranninh! il faut pour aller vers lui remonter le Son-Ka; franchir les sinistres rapides du Kenta-Ka ; faire des étapes à cheval, sous la claque abrutissante du soleil dans les forêts clairières, traverser le pays Méo que l'on dit insoumis, et puis enfin... arriver pour se trouver en face du désert... du « bluff »...

Il ressort de la réponse que ce qui manque est la voie de communication.

(1) Sala — case d'arrêt — qui porte le nom de M. Outrey, résident supérieur au Cambodge, un des pionniers du Laos et du Tranninh.

C'est vrai, il faut des routes pour débloquer ce coin de France perdu loin de l'Annam fiévreux et de la Cochinchine traîtresse...

Celles qui existent ne suffisent pas, et surtout ne sont pas assez commodes pour drainer vers les côtes les formidables richesses de ce pays inexploité. Le Mékong, voie d'accès jusqu'à Thatone, doit être retenu au point de vue seulement des attraits du tourisme ; restent les routes de Xien-Quang à Vinh, de Xien-Quang à Thado, qui auront sur celles du sud l'avantage de n'avoir pas à emprunter le cours dangereux du Mékong et de mettre rapidement le Tranninh en communication avec les ports de l'Annam et du Tonkin.

Il faut évidemment porter de ce côté un effort dont on devrait aujourd'hui récolter les bénéfices ; il faut surtout agir en dehors des partis pris qui taxent de « bluff » la richesse d'une région qui n'attend que des colons, des colons de bonne volonté dont les capitaux métropolitains ou coloniaux permettront les initiatives heureuses et productrices... Si la réalisation de ce programme entraîne de nouvelles dépenses

pour l'Indo-Chine on peut les demander au pays; il ne se passe pas de jour, disait Ulysse Pila, où « des pays d'Europe et de l'Amérique ne viennent emprunter chez nous pour les besoins de leur agriculture et de leurs voies de communication... » et nous nous désintéresserions de la mise en valeur de notre domaine colonial?

... Ici, au Tranninh, la Métropole retrouverait en peu d'années par une plus-value de son domaine indo-chinois la valeur de son sacrifice.

Et ceci n'est pas une phrase vaine; il suffit de voir, je n'ai aucun désir de décrire; mon seul but est dans les notes d'aujourd'hui de regarder brutalement, comme on regarde les données d'une équation à résoudre.

Partout, en Indo-Chine, la culture de la pomme de terre avorte: ici, elle atteint son plein épanouissement; de tous les côtés, la châtaigne, la cannelle, le benjoin se développent; le caoutchouc, cette « mine d'or » de l'Extrême-Orient, vit mieux qu'à Singapoore; malheureusement l'indigène, attiré par l'appât de quelques bénéfices, l'exploite dans des conditions déplo-

rables; le pin résineux étend ses forêts sans limites, et des pâturages attendent qu'on parque au milieu d'eux les buffles, les chevaux et les bœufs qui font la prospérité des contrées sud-américaines...

Pour le moment, aucune affaire n'est en cours; les mines de charbon, de fer, d'argent et de plomb ne sont pas encore l'objet d'une exploitation suivie; seuls, les Méos font avec les Chinois un actif commerce d'opium, d'opium plus célèbre et plus apprécié que celui même de Bénarès...

... Ainsi l'équation est nettement posée, sa résolution est simple, et lorsque la valeur des réseaux routiers sera établie, nous aurons créé, en exploitant au Tranninh les ressources d'une nature riche et féconde, le véritable grenier de l'Indo-Chine productrice de demain...

A Georges Lecomte.

QUATRIÈME PARTIE

LES GLORIEUSES

LES GLORIEUSES

Langson.

... Baclé, Dong-Dang, Langson, des noms qui résonnent comme des coups de gong ; des noms qui, lorsqu'on les prononce tout haut, font qu'on entend autour de soi comme des frémissements d'ailes.

... Baclé, Dong-Dang, Langson, Ky-Lua...

Je les ai traversés ces villages par un matin gris de la saison d'hiver tonkinoise ; mélancolique, la pluie tombait sur des palmiers immobiles, sur des pagodes misérables et sur des tombes frileusement rassemblées autour d'un mausolée dont l'inscription rappelle que des enfants de France dorment là...

Je les ai refaites lentement, comme on fait

un pèlerinage, ces étapes que les aînés ont jalonnées de leurs corps ensanglantés ; jusqu'à la fin, je ne sais quelle fièvre ardente m'a soutenu, et surtout m'a donné la force de rappeler le Passé dans ce pays, où chaque tranchée dit l'acharnement d'une défense, et chaque muraille l'héroïque folie d'un assaut.

Il venait du sol humide une pénétrante et tiède odeur de pourriture... de cendre... de poudre ; mais oui, je n'ai pas rêvé ; je me suis souvenu de ces bouffées très âcres que l'on respire lorsque des canons grondent près de vous ; odeur de poudre, odeur de sang, odeur obsédante de ce pays des luttes sans merci...

Longtemps j'ai marché, et, brusquement, je n'ai plus remarqué la beauté de la route bordant le Song-Ky-Kung ; je n'ai plus senti l'étrange parfum de la terre mouillée ; de cette terre qu'à perte de vue mamelonnent les tombeaux des nôtres : le passé s'imposait à nos imaginations hantées par les souvenirs...

Il a surgi de partout du Song-Ky-Kung ; de Langson, de Ky-Lua, de Dong-Dang ; de là-bas, du très lointain où la Porte de Chine dessine

dans les nuages le profil de son plein cintre crénelé, et il a fait que nous nous sommes arrêtés au bord du Song-Ky-Kung : la dernière station du calvaire des aînés...

La dernière station? peu importe après tout de commencer par où les autres finirent; la leçon qui se dégage des défaites exalte les enthousiasmes autrement que le rappel des victoires ; c'est dans l'évocation des journées de deuil que se fortifie la volonté de ne pas oublier?

Comment pourrait-on oublier après la magistrale évocation de ces heures de lutte, faite à la résidence devant des administrateurs, des officiers et des troupiers? Toute ma vie, j'entendrai l'hommage émouvant rendu par le Gouverneur Général à ceux que les balles fauchèrent ici.

Ah ! peu m'importe qu'on m'accuse de flatterie parce que j'aurai écrit cette page ; je me consolerai en pensant à ceux qui, comme moi, ont écouté, religieusement écouté.

Je les vois encore tous, ceux-là ; non, pas des puissants, mais des petits, des humbles, des

sans grades, venus en dehors de tout protocole, parce qu'ils savaient qu'on allait parler des Grands Morts dans cette enceinte où tant d'héroïsmes ont vibré...

Je les vois ; je me souviens de leur cou tendu, de leurs sourcils froncés, de leurs mâchoires contractées lorsque les périodes de patriotisme ardent secouaient leurs enthousiasmes et leurs générosités ; je les ai devinés prêts à crier ; à hurler ; à pousser des vivats énormes parce qu'on exaltait la Patrie toujours plus grande ; et je me souviens aussi que, brusquement, ces enthousiasmes et ces générosités trop contenues se sont fondues en des larmes, des larmes de regret sans doute, qui ont roulé, longtemps roulé sur leurs pauvres joues sans couleurs, d'errants anémiés par la vie monotone des coins d'exil où l'on ne se bat plus...

Et cette impression poignante me poursuit maintenant parce que le Song-Ky-Kung est là coulant entre ses rives sablonneuses ; parce que, sur ses rives, se termina le dernier drame de la Retraite dont l'énergie des petits et des humbles, des petits et des humbles semblables à ceux qui

ont pleuré là-haut, réussit à sauver la dignité pour la Légende et pour l'Histoire...

Le Song-Ky-Kung !

La tragédie des pièces jetées dans l'abîme s'est déroulée dans cet espace où de maigres touffes ont poussé, et, où de-ci de-là, au pied des roches éparses des tombes font le gros dos ; tombes anonymes sans fleurs et sans couronnes que le seul souvenir de l'Épopée tragique embellit et glorifie...

Pas un nom... rien... ; et puis qu'importe le nom ? Ai-je besoin de savoir, pour me tenir droit au milieu de ce champ où ils dorment à côté des canons qui crevèrent les murs de Dong-Dang et les miradors de Bang-Bo ?

Ce terrain donne le vertige... il est grand... trop grand, et il y a des traces de piétinements, de foulées ; des traces de roues... oui... de roues ; allons, je suis impressionné par ce que me dit le vieux retraité qui m'accompagne, et qui fut du désastre...

— Voyez-vous, les pièces étaient au parc ici... elles ont été jetées là... ; venez voir...

Il réfléchit une seconde et murmure : « Ce fut une sale corvée... »

Oui, une bien sale corvée !

Je suis le chemin qu'elles ont parcouru ; il me semble que des sillons parallèles sont restés gravés sur le dos plat des roches ; il y a des éraillures, des arrachements dans les calcaires comme si « quelqu'un », quelqu'un que l'on aurait traîné au sacrifice s'était accroché à leurs blocs dans un effort de résistance désespérée ; et puis, il y a... le vide... ; le trou que rien n'a comblé, et dont l'eau garde jalousement le mystère.

Je ne peux maîtriser un sursaut de recul, le même qui, sans doute, cabra les bronzes glorieux en face de l'abîme louche ; puis, d'un mouvement machinal, je me retourne comme si j'espérais voir derrière moi les fantômes de ceux qui, artilleurs et marsouins, s'étaient un peu partout fait hacher pour les défendre et les conserver...

Pauvres vieux, aux rages bridées par le tragique garde-à-vous des honneurs rendus à celles qu'on « assassinait » !

En vérité, nous ne pouvons rester là plus longtemps : l'Épopée nous saisit à la gorge ; je vois... et pourquoi ne pourrais-je l'écrire encore ce que je vois? Pourquoi me serait-il interdit de dire, si ce n'est pour les vivants, du moins pour les « Autres », les éternellement endormis, que je vois deux larmes rouler sur les joues du Gouverneur Général, tandis qu'il s'arrête en face de la morne étendue de leurs tombes innombrables...

D'ailleurs, autour de moi, les yeux sont humides ; nous sentons tous que, par-dessus ce champ tragique, nos pensées se rejoignent et vont vers la France pour qui sont tombés sans bruit les camarades crevés là de fatigue, de fièvre ou de dégoût ; cette minute ne peut se prolonger... il faut partir..., une dernière fois nous regardons cette plaine trop grande, cette plaine qui donne le vertige, et sans nous retourner, nous allons vers d'autres souvenirs...

KY-LUA

... Si je me souviens des Grottes de Ky-Lua, des grottes où rugirent pour nous saluer des trompes chinoises ? Oui, pour rappeler le frisson que ces appels firent passer en nous...

A quoi bon redire ce que tant d'écrivains ont dit, des fêtes annamites célébrées, dans des cadres semblables de cavernes, où tremblent les fauves lueurs des torches et des brandons enflammés ? A quoi bon décrire les gestes souples, l'accent guttural de leurs acteurs, et la merveilleuse richesse de leurs robes brodées d'or et de pierreries ? Rien n'a valu pour moi, dans cette journée, l'évocation des combats, des

luttes, des corps à corps où les gorges hurlaient les hourras des assauts, tandis qu'en écho répondaient les aboiements des trompes excitant à la tuerie. Non, rien; ce que j'écris est brutal, c'est vrai; mais trop de fantômes de soldats errent dans ces plaines pour que je songe à applaudir des comédiens...

Heureusement que cette représentation est finie et que nous allons visiter le champ de bataille; cela me va d'être avec les Aînés et de savoir où et comment ils sont tombés.

Ky-Lua!

Le 28 mars 1885, des Chinois étaient accroupis, dans ces tranchées encore ouvertes comme des fosses, et d'autres se dressaient sur ces mamelons où flottent ce soir, comme au jour du combat, des oriflammes dont l'étoffe en se déployant fait onduler des chimères...

Partout, reliant des vallées, existent encore, traits d'union formidables entre des pics inaccessibles, les murailles derrière lesquelles ils attendirent les nôtres... les marsouins aux yeux de fièvre qui défilaient sur la grand'route que nous suivons.

Entre la route et les glacis de ces fortifications et de ces tranchées, il y a les rizières, les mêmes rizières qu'autrefois et à travers lesquelles chargèrent les Errants... Ah ! ce que durent être ces charges au plein soleil, dans la boue où les hommes se débattaient contre l'enlizement final et où ceux qui tombaient disparaissaient vite sous le linceul de vase puante des fonds mouvants !

Évocation sinistre !

Quel Homère chantera cette retraite qui, de la Porte de Chine à Bang-Bo, alors que nos soldats luttaient « un contre mille », dressa contre les Célestes la barrière de 925 (1) poitrines de coloniaux? On se battait corps à corps, les yeux dans les yeux, parmi le froissement des baïonnettes et des lames de coupe-coupe ; on reculait le drapeau en avant, les blessés au centre, avec, à l'arrière-garde, épique, grandi par son isolement farouche, de Négrier faisant le coup de feu comme un troupier ; et 350 (2) cadavres

(1) Historique.
(2) Historique.

s'étalèrent, sans tête, mutilés, la poitrine vers le ciel...

Le 28, ce fut le dernier effort ; ce fut le coup de bride des énergies secouant les corps que la fièvre ou la dysenterie faisaient grelotter ; ce fut la page glorieuse, hélas ! éclaboussée de trop de ce sang généreux qui rend aujourd'hui les rizières si fécondes ; les poitrines des nôtres enfoncèrent les redoutes ; les canons rageurs, les canons que la mort guettait au Song-Ky-Kung, crevèrent les murailles, bousculèrent les tranchées et, jusqu'à la Porte de Chine, les obus accélérèrent la fuite des Chinois, tellement affolés qu'ils ne songeaient plus à ramasser leurs morts ! Sacrilège significatif !

Malheureusement, à travers ces mitrailles bondit la nouvelle de la blessure de Négrier.

... Il a été blessé là, sur ce monticule ; nous sommes tout près de l'arbre où on le transporta, de l'arbre dont le tronc énorme porte encore la trace des balles qui le criblèrent...

A ce moment, personne ne connaissait l'issue de la bataille et Herbinger, auquel le commandement était remis, sans se rendre

compte de la débandade des Chinois, ordonna la Retraite...

Alors un chef pirate, un chef neutre qui s'était réfugié dans les grottes où nous avons tantôt écouté des acteurs et regardé des mimes, vit cette chose incroyable, cette chose unique dans les annales des combats : des vainqueurs et des vaincus se tournant le dos et fuyant sans regarder derrière soi...

Ils sont passés par ici ; ils ont suivi la route que nous suivons ; ils ont traversé ces rizières les marsouins, les bigors, les légionnaires, stupéfaits qu'on leur commandât d'aller vite pour une reculade...

Je ne veux me souvenir que de ceux-là et des chefs qui clamèrent leur indignation... ; les autres... les Herbinger...

Allons, les « petits », les « sans grades » nous en consolent.

Il me semble que je les vois et, ce soir, l'illusion est complète ; dans le cadre de cette plaine de Ky-Lua aux murailles crevées de meurtrières, aux tranchées encore prêtes à défendre, des légionnaires vont et viennent ; leurs képis rouges

font l'effet de coquelicots dans l'herbe verte des rizières dont ils traversent les digues, et quand ils passent devant moi, involontairement je me tiens droit, très droit, comme si je saluais en eux les Aînés valeureux dont ils seront demain les héritiers héroïques...

ROUTE DE CAO-BANG

... Nous suivons une route dominée par les imposants contreforts du Haut-Tonkin ; au-dessus de nous, très haut, se profilent des forts chinois dont les coupoles disparaissent peu à peu dans la mer de nuages qui noie partout les crêtes et les sommets.

Je me demande ce qu'ils font à cette altitude ces forts, nids d'aigles ; on les dit armés de tourelles modernes, de krupps perfectionnés ! menace illusoire que celle de toutes ces gueules d'acier qui ne pourront qu'aboyer, sans voir les batteries ou les régiments défilant dans leur angle mort !...

Je ne veux plus penser aux choses de la guerre, et pourtant ce sont elles qui hantent tous

les coins de ce pays de la plus belle épopée coloniale. Au moment où je me défends d'évoquer des combats, des blessés, des morts, voici qu'au bord de la route j'aperçois un mausolée...

Je m'approche ; comme il est petit, tout petit, ce tombeau perdu dans cette brousse dont aucun toit de village ne rompt la morne étendue !...

Une croix, une dalle blanche, une inscription ; je lis :

PAUL HANS
LÉGIONNAIRE
MORT A L'ENNEMI
24 MARS 1885

Mort à l'ennemi !

Ces mots paraissent farouches ici; aucun écho ne les répète quand on les prononce tout haut, mais ils prennent, en s'étendant, une ampleur qui déconcerte et qui angoisse...

Mort à l'ennemi...

Un petit de chez nous ?

Non ! un légionnaire : Suisse, Belge, Allemand, qu'importe, un homme de la Légion, ce rendez-vous international de tout ce qui a lutté contre la Société, contre le Sort, contre la

Vie, contre Dieu ; ce creuset immense où bouillonnent toutes les audaces, toutes les révoltes, toutes les haines et tous les dévouements ; cette troupe, où les épopées marchent dans le rang à côté du Soldat...

PAUL HANS
LÉGIONNAIRE...

tombé pour que notre Patrie, qui n'était pas la sienne, soit un peu plus grande demain...

Je ne rappelle que des Morts dans cette fin de carnet, mais c'est peut-être ce qui compte le plus dans ce pays que le Passé glorifie ; ce sont les Morts qui le peuplent, c'est à leurs fantômes qu'il appartient ; leurs villes sont partout dans les champs où des stèles s'élèvent, et quel que soit le sentier que l'on suive, le fourré que l'on contourne, une croix dit que quelqu'un de France a été frappé là...

Il est bon que ceux qui traversent leurs cités silencieuses ou qui s'immobilisent devant leurs tombes solitaires effeuillent en passant près d'elles les pieuses fleurs des admirations sincères et recueillies...

TUYÊN-QUANG

... Le sentier que nous gravissons monte à pic vers le fort Giovaninelli, dont on distingue mal les ruines parmi une hirsute végétation de lianes et d'arbres nains...

Au-dessous, cinquante mètres nous séparent de la Rivière Claire; cinquante mètres vertigineux; un faux pas des capricieuses petites montures et on ira s'écraser, en bas, sur les roches rouges qui font le gros dos dans la brousse...

Déjà, un accident nous a bouleversés; agacé par les sons des trompes, le cheval du Gouverneur Général a fait un écart, mis un pied dans le vide et s'est heureusement rétabli à la suite de je ne sais quel miracle d'équilibre; aussi, pru-

demment, quelques cavaliers vont-ils à pied malgré la chaleur accablante. Il n'en finira donc jamais ce sentier! Plus nous montons, plus nous voyons s'éloigner le fortin, et plus aussi nous enfonçons dans des herbes hautes entre lesquelles l'air surchauffé atteint une température de fournaise...

Enfin, des murailles paraissent; des maisons dressent quelques parois de façades en ruines.

Le fort Giovaninelli!

C'est ça, le fort Giovaninelli? ces cailloux, ces plates-formes au ciment crevassé; ces murs blanchis à la chaux qui conservent la marque d'inscriptions joyeuses, chères aux troupiers? J'avoue éprouver une désillusion; une désillusion visible sans doute, puisqu'un commandant de marsouins qui se trouvait là en 1884 me dit :

— Regardez là-bas, cher camarade; il ne faut considérer ce fort que comme un mirador...

En effet, je regarde, et mes yeux vont des arrière-plans où s'étagent des mamelonnements que des pics gigantesques dominent, à la forêt tropicale qui roule de leurs pentes et s'arrête

en face du fossé miroitant de la Rivière Claire. En bas, c'est Tuyên-Quang.

Tuyên-Quang, aux maisons cachées sous les dômes rouges des flamboyants fleuris ; à la citadelle brune dont les murailles tracent sur le sol la zigzagante ligne de son polygone régulier.

On ne distingue que cela : du rouge sur les murs d'une fortification ; et c'est bien l'emblème qu'il faut à cette « glorieuse » ; ce sont les armes qui lui conviennent : un voile de pourpre sur une citadelle que les boulets ont crevée de meurtrières...

Oui, ce fort Giovaninelli n'est aujourd'hui qu'un mirador gigantesque ; un mirador qui nous permet de découvrir la plaine où se déroula le drame le plus poignant de la campagne tonkinoise...

A voir aujourd'hui toutes ces mines en exploitation, toutes ces cheminées d'usines qui fument, toutes ces jonques qui descendent au fil de l'eau, toutes ces collines égayées de maisonnettes et de vergers, on ne peut se figurer qu'il y a vingt-huit ans, pendant des semaines, tapis sur ces

collines riantes, cachés au bord de ce fleuve, des canons rugirent, acharnés à tuer et à démolir...

Bobillot! Dominé!

Le passé monte vers nous; la campagne se transforme et les fantômes prennent place par l'évocation de souvenirs que le commandant précise en désignant les points où ils furent des réalités.

— Les Chinois étaient là... là... là... partout... Sa main fait le tour de l'horizon, soulignant le cercle de fer par lequel la Citadelle fut investie; pas une éminence, pas un relief de terrain que n'ait couronné une pièce; ici, à l'endroit même où nous sommes, pendant vingt-cinq jours, deux « bronzes » crachèrent de la mitraille sur Tuyên-Quang toujours debout...

En vérité, en face de ce méthodique et total isolement, je me demande quels géants étaient ces coloniaux qui luttèrent, obstinés à résister à l'impossible et à se battre quand même, sans espoir de vaincre...

A quelle école étaient-ils donc allés ces Bobillot, ces Dominé, ces hommes qui veillèrent jour

et nuit sur la brèche, décimés par les balles, vidés par la dysenterie, affolés par l'insolation...? Et serions-nous aussi grands, puisqu'en l'évoquant nous avons « peur » de ce qui « fut » ici...?

Je regarde autour de moi pour fuir l'obsession de ce doute mauvais, de ce doute qui me fait croire qu'aujourd'hui... et mes yeux rencontrent le visage d'un marsouin imberbe et celui d'un lieutenant de Légion... jeune..., si jeune... qu'on dirait celui d'un adolescent; sur la vareuse de l'un je vois la médaille militaire... sur celle de l'autre, en pleine poitrine, « la croix »...

Aujourd'hui...? Il y a les frères de ces deux-là; le hasard m'a donné la réponse dont j'avais besoin devant l'évocation de ce siège légendaire...

... Il faut maintenant, pour mieux en saisir les détails, redescendre et pénétrer dans la ville.

De nouveau les chevaux repartent, au risque cette fois de rouler croupe par-dessus tête dans les sentiers, comme les gros cailloux qui bondissent et décrivent dans le vide une trajectoire

terminée en bas sur les bords de la Rivière Claire.

Plus que jamais, le soleil nous accable; il fait une chaleur d'étuve; je n'ai pas souvenance d'avoir, même dans la forêt clairière, subi une pareille température; c'est avec une hâte fébrile que nous descendons pour la fuir et gagner la grand'route qui conduit à la Citadelle historique.

LA CITADELLE

... Basse, avec des barreaux courts et serrés, une grille en défend l'entrée.

Entre deux piliers blanchis à la chaux et reliés par une large planche qui porte en majuscules : « LÉGION ÉTRANGÈRE », le portail s'ouvre.

Nous entrons...

Immédiatement, le passé nous souhaite la bienvenue, à sa manière, et nous met en présence du mausolée élevé à la mémoire de ceux qui tombèrent ici.

Quelle plus saisissante bienvenue pourrait nous offrir ce passé fait de l'héroïsme des disparus ?

Sans transition, nous pénétrons, de la route

où vont et viennent les coolies et les pousses, au cimetière, où le soleil veille sur le sommeil des tombes recueillies.

Elles sont cinquante, cent, deux cents, je ne sais pas — on tient si peu de place quand on est couché — ces tombes qu'une inscription laconique sauve de l'anonymat.

L'une d'elles arrête mon attention parce qu'elle porte des couronnes et que des lettres flamboient sur un carré de granit ; je lis :

A LA MÉMOIRE DE DIA LOUIS,
CAPITAINE A LA 8e COMPAGNIE DE TIRAILLEURS TONKINOIS
MORT AU CHAMP D'HONNEUR
LE 17 FÉVRIER 1885, AU SIÈGE DE TUYÊN-QUANG

A droite et à gauche courent les ondulations de toutes les tombes des petits, des sans grades, des caporaux et des sergents ; tombes réglementaires carrées comme des lits de chambrée, au-dessus desquelles, orgueilleuse dans sa simplicité, la colonne brisée de leur monument élève un marbre gravé pour l'éternité :

AUX DÉFENSEURS DE TUYÊN-QUANG
1885...

Nous franchissons à peine la haie d'hibiscus qui la sépare du quartier, que la rafale de *la Marseillaise* passe sur nous et que nous apercevons, casque en tête, la poitrine barrée par les multicolores rubans des médailles de guerre, les légionnaires immobilisés dans la rigide parade du garde à vous...

En passant devant eux, je lis les agrafes des décorations :

Oudja,
Haute-Guinée,
Soudan,
Tchad,
Tonkin,
Chine ;

toute l'histoire coloniale est là, rassemblée dans un cadre, où frémit le souvenir d'une heure glorieuse parmi les plus glorieuses de son épopée magistrale...

A notre gauche, trapue, une porte à miradors étagés présente au clair soleil ses soubassements que les mitrailles balafrèrent ; à notre droite, des remparts crevés, rapiécés montrent, à travers les végétations parasites qui les cachent

mal, les larges ouvertures que les boulets firent dans leurs murailles de brique rouge.

Nous montons sur un terre-plein...

Les Chinois étaient là, sur ce petit monticule ; si près, que le lieutenant Gheury réussit à saisir des pavillons de guerre en les attirant à lui avec une perche ; ici, entre ces créneaux dont une secousse formidable a disjoint les moellons, le sergent Bobillot sauta, mortellement blessé.

Elle est encore marquée par la tache blanche de réparations relativement récentes cette brèche ouverte au flanc de la citadelle que les années ont patinée ; elle s'étend immense entre deux bastions au plein centre de la courtine : blessure mal fermée, dont il semble que les lèvres vont se rouvrir, comme au jour de l'explosion tragique...

Et il faut se figurer ce cadre, ce cadre de collines, de mouvements de terrains couronnés de fusils ; ce tableau de la forteresse aux cours tendant sous les obus les carapaces de leurs chemins couverts ; cette anxiété aussi des assiégés constatant, les oreilles contre le sol, le progrès des galeries de mines qui devaient les faire sau-

ter, pour comprendre la sauvage, la surhumaine énergie de ceux qui luttèrent, le jour, la nuit, grelottant de fièvre, de misère en attendant les secours d'Houamoc où l'on se battait un homme contre cent...

Aînés héroïques, dont le geste me déconcerte et me bouleverse.

Maintenant, le soir tombe ; le pèlerinage est terminé ; d'ailleurs j'ai hâte de ne plus être sur ces remparts, il y a trop d'épopée vibrante autour de moi ; et puis, j'arrive à ce moment pénible un peu où l'on ne veut plus rien écrire, et où l'on ne désire plus rien dévoiler de l'intimité des émotions ressenties...

J'éprouve le besoin de me retirer dans une maison qui serait très éloignée de tout, pour vivre égoïstement en face du trésor des souvenirs que je viens d'amasser et pour évoquer le passé dans sa solitude recueillie.

Et de là, de cette maison que je vois, non loin du mas natal, il me semble que les Mirages d'Exil m'apparaîtraient dans le recul infini, comme ceux d'un pays mystérieux où j'aurais vécu, loin des vivants, parmi des morts, dans

une ville de pagodes et de palais perdus au fond de brousses éternellement silencieuses...

*
* *

Tuyên-Quang, 6 heures du soir.

... Il me semble pourtant qu'il manque à ces feuilles de route un chapitre qui résumerait toutes les impressions recueillies au cours de ce voyage.

Je sais qu'il devrait souligner les résultats de la Conquête sur cette race extrême-orientale dont l'esprit est pour nous encore si impénétrable ; mais, ce n'est pas dans le cadre modeste de mon livre que je peux mettre à nu ce qu'il est convenu d'appeler « l'âme annamite ».

Sans doute, je ne serai pas d'accord avec les mille et un écrivains qui passent ici et qui, parce qu'ils ont passé à la façon des excursionnistes pressés par le temps ou par les agences, instruisent ensuite l'opinion publique de leur

profonde connaissance de l'âme d'un peuple qu'ils ont à peine frôlé.

Connaître le peuple annamite, mais cela veut dire qu'on a vécu chez lui non pas un, deux, mais cinq, dix, quinze ans; plus encore, cela signifie que l'on n'a pas été rebuté par l'étude de sa langue, de ses livres et que l'on est allé à lui, non en conquérant, mais en homme qui va vers d'autres hommes ; cela demande, étant donné l'esprit asiatique, des qualités de souplesse, d'habileté, de patience et de tact qui ne s'improvisent pas. D'ailleurs, et ma conclusion portera sur ce point, on n'est pas colonial du fait que l'on prend un paquebot pour une ville quelconque des Antilles, de l'Afrique ou de l'Indo-Chine ; il faut davantage, car la colonisation demande que l'on soit un apôtre, avant d'être un administrateur ou un soldat.

Apostolat superbe fait de haute conscience, de probité intellectuelle, de franchise qui sacrifie tout ce qui porte atteinte au prestige de la Métropole que tout Européen représente.

Et je n'écris pas que des mots en écrivant cela.

Je connais, pour les avoir vus dans d'autres

colonies, des Français hantés par le seul souci de faire fortune, en prenant l'indigène non comme le compagnon, mais comme l'outil ; cela, sans aucune tentative de rapprochement, en restant le « civilisé » orgueilleux, qui rapporte à la blancheur de son teint la supériorité que ses qualités morales lui refusent.

J'ai vu dans ces pays des expatriés réunis par groupes, par coteries, par clans dressés les uns contre les autres au nom des différences politiques, des haines de race, des partis pris insolents et des cupidités indécentes...

Ils peuvent ensuite parler au nom de la Plus Grande Patrie et venir vers l'indigène, ces mauvais bergers ; quand celui-ci comprend, et il comprend vite, c'en est fait des influences acquises à coups d'argent, surtout à coups d'existences. Le respect que l'on doit aux Morts devrait au moins leur inspirer la pudeur de se taire...

J'ai vu cela, tout cela, en d'autres pays et parmi d'autres gens ; depuis, ce n'est peut-être plus qu'un mauvais rêve... je ne veux d'ailleurs penser qu'aux « apôtres » d'ici.

J'ai écrit « apôtre » et le mot n'est pas exagéré, car nous avons en face de nous une civilisation qui compte, un peuple de lettrés qui étudie, une « nation » qui demande pour nous représenter des Français patriotes et étroitement unis; ceux qui insultent, ceux qui salissent, ceux qui donnent en spectacle le triste cabotinage de leur nullité, ceux par qui on juge trop souvent « les coloniaux » parce qu'ils crient plus fort que tous les autres réunis, n'ont pas de place dans leur phalange ; il y a d'ailleurs des actes qui ne sont en France que du charlatanisme et qui sont ici des crimes de lèse-patrie...

J'ai eu dans mon voyage la chance de constater ce que les « Apôtres » ont produit ; j'ai vu leur œuvre magistrale, j'en ai suivi les résultats à travers les villes, à travers les rizières, à travers la brousse ; puis, je suis allé saluer ceux qui étaient tombés à son service : c'est par le cimetière beaucoup plus que par l'édifice somptueux que l'on juge de l'effort accompli aux colonies. Partout, j'ai trouvé des traces de leur volonté acharnée ; de leur travail incessant qui, du Haut-Tonkin en Annam, de l'Annam au

Cambodge, du Cambodge aux Marais du Donaï, a fait surgir des villes de la vase, a tracé des routes à travers des forêts impénétrables où sévissent les malarias qui ne pardonnent pas, a construit des écoles et des hôpitaux soignant l'âme et le corps en un même geste de sollicitude touchante...

Superbes soldats de l'Épopée pacifique qui doivent faire frémir de joie dans leurs tombes les grands Aînés de l'Épopée du Sang et de la Bataille...

Et ce sont ceux que la France doit connaître ; ils sont légion; leur nom est : le colon, l'administrateur, le commerçant, le soldat; modestes, ils ne demandent rien, mais ils travaillent et produisent ; ils ont l'enthousiasme discret, ce ne sont pas des orateurs ; le seul titre que hautement ils revendiquent est celui de bons Français de France et voilà tout...

C'est à eux aussi que je pense, à eux que va mon admiration sans bornes, mon admiration qui fait que je crie tout ce que j'ai d'ardente confiance dans leur esprit qui comprend et dans leur travail qui féconde...

Je voulais terminer là ces notes de voyage et voici maintenant, qu'après avoir évoqué tous les vivants, j'aperçois dans la Citadelle, sous les flamboyants, les croix modestes du cimetière ; le soir tombe, c'est un soir de chez nous, mélancolique et tendre, avec, dans l'air, une caresse odorante de bégonias et de jasmins. Il me semble que dans son ombre naissante passent des « choses » imprécises d'abord et dont peu à peu les silhouettes prennent corps ; et ce sont..., ce sont... les hantises du Passé qui recommencent.

Je vois, distinctement — je n'ai qu'à étendre le bras pour les toucher — je vois :

Des légionnaires aux casques troués, des marsouins aux épaulettes jonquille, des bigors balafrés de la nuque à la joue, des officiers, des sergents et des troupiers, des administrateurs très pâles sous leurs tuniques brodées d'argent, et aussi, des hommes sans boutons, sans grades, sans armes : colons aux faces livides, colons malheureux que les fièvres firent crever comme des bêtes ; je comprends : *ce sont les Français d'Asie qui passent...*

Ils sont... ils sont... mille... dix mille... quarante mille... venus de partout pour se réunir dans l'enceinte sacrée de cette citadelle de granit, et sur eux passe le plain-chant des cloches qui à cette heure tintent l'angélus...

Ils défilent comme à la parade devant moi, dans les dernières clartés du couchant...

Je les vois, leur foule piétine les herbes qui se relèvent ensuite lentement.

Je les regarde disparaître à l'horizon où le soleil agonise et je ne sais plus si j'applaudis ou si je prie, en face de ce dernier et radieux mirage d'exil, autour duquel les pétales des flamboyants tombent comme les fleurs de pourpre du Souvenir et de la Gloire...

Janvier 1914.

TABLE

—

PREMIÈRE PARTIE

L'ENCHANTEMENT DU PAYS D'ANNAM

Pages

L'enchantement du pays d'Annam 3
En baie d'Along 7
Than-Hoa 19
Les tombeaux des premiers empereurs d'Annam à Pho-Cat 27
La route de Vinh à Hué. — La porte d'Annam. . . 37
A la cour de Hué. 45
La Porte d'Or. — La visite aux reines mères. . . . 53
Les trésors royaux 65
L'empereur d'Annam. 71
La plaine des tombeaux :
Le tombeau de Thièu-Tri. 79
Les tombeaux de Tu-Duc, de Minh-Mang, de Gia-Long 89

DEUXIÈME PARTIE

HEURES LAOTIENNES

Heures laotiennes 101
Langhoi. 110

Pages
Lao-Bao 117
Chez les Khas-Taois 123
Sur la Tchépone 155
Muong-Fin :
La forêt-clairière 169
Au Siam :
Le temple du Tat-Upanom 173
Vientiane :
Le roi de Luang-Prabang 191
La visite du roi de Luang-Prabang 196
Le Tat-Luong 201
Le Pyat-Vat 207
Le Pra-Keo 209

TROISIÈME PARTIE

LE PAYS INCONNU

Vers le pays inconnu 217
La route de Nam-Thié 233
Le pays inconnu 235

QUATRIÈME PARTIE

LES GLORIEUSES

Les Glorieuses 245
Ky-lua 253
Route de Cao-Bang, ... 259
Tuyên-Quang 263
La citadelle 269

ACHEVÉ D'IMPRIMER
le treize février mil neuf cent quatorze
PAR
L'IMPRIMERIE ORLÉANAISE
pour
BERNARD GRASSET

University of California
SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
405 Hilgard Avenue, Los Angeles, CA 90024-1388
Return this material to the library
from which it was borrowed.

NON-CIRCULATING

DEC 2 1996

DUE 2 WKS from Date Received

UCLA Library

WAU

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 099 002 8

Dernières publications de la Librairie BERNARD GRASSET

61, rue des Saints-Pères PARIS

HENRI BACHELIN :
L'Héritage, roman. . . . 3 50

EMILE BAUMANN :
— **Le Baptême de Pauline Ardel**, roman 3 50

LOUIS BERTRAND :
Le Livre de la Méditerranée. 3 50

EMILE BERR :
Les Petites Choses. . . 2 »

Vte HENRI DE BORNIER :
Œuvres choisies. . . . 10 fr.

BOUZINAC CAMBON :
Marie de Mireul 3 50

ALFRED CAPUS :
Les Mœurs du Temps (deuxième série). . . . 3 50

ALPHONSE DE CHATEAUBRIANT :
Monsieur des Lourdines, roman, *(Prix Goncourt)* 3 50

EMILE CLERMONT :
Laure, roman 3 50

ERNEST DAUDET :
Les Aveux d'un Terroriste 3 50

RENÉ GILLOUIN :
Essais de Critique littéraire et philosophique (Prix de la critique) . . 3 50

COMTE D'HAUSSONVILLE de l'Académie Française.
Ombres françaises et Visions anglaises. 3 50

ABEL HERMANT :
Essais de critique . . . 3 50

LÉON LAFAGE :
Le Bel écu de Jean Clochepin 3 50

EDOUARD LOCKROY :
Au Hasard de la Vie (Notes et Souvenirs) préface de Jules Claretie. . 3 50

EUGÈNE MONTFORT :
Les Noces Folles. . . . 3 50

JULIEN OCHSÉ :
La Feuille morte, roman. 3 50

JEAN NESMY :
Le Roman de la Forêt . 3 50

PAUL REBOUX CHARLES MULLER :
A la Manière de... (Ire et 2e série). 3 50
— (3e série). 3 50

REYNÈS-MONLAUR :
Le Songe d'Attis. roman. 3 50

FERNAND PAYEN :
Anthologie des avocats français contemporains, 1 vol. in-8 . . . 7 50

MARCEL PROUST :
Du côté de chez Swann. 3 50

ETIENNE REY.
Maximes morales et immorales 3 50

A. RODIN :
L'Art, entretiens réunis par Paul Gsell, broché. . . 10
relié. 15

ROUX-SERVINE :
Le Planet Saint Eloy, roman 3 50

GEORGES ROZET :
Les fêtes du muscle . . 3 50

ANDRÉ SAVIGNON :
Filles de la Pluie (*Prix Goncourt*) 3 50

RAYMOND SCHWAB :
Mengeatte 3 50

Collection " LES ÉTUDES CONTEMPORAINES "

E. FAGUET de l'Académie Française : **Le Culte de l'Incompétence** 2 »
— E. FAGUET, ... **Et l'Horreur des Responsabilités.** (Suite au *Culte de l'Incompétence*) . . . . . 2 »

IMP. RENAUDIE, 13, RUE DE SÈVRES. — PARIS.